FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio 7

Palchetto 6

Num.° d' ordine 2473 18

R. BIBLIOTECA NAZIONALE
B. Prov.
T.
2521
NAPOLI
VITT. EM. III

B. Prov
I
2521

608746

ABRÉGÉ

DE LA

THÉORIE MILITAIRE

A L'USAGE DE CEUX

QUI SUIVENT LE PARTI DES ARMES,

OU SONT DÉTAILLÉS LES MAXIMES PRINCIPALES DE LA GUERRE.

On trouvera des exemples anciens & modernes avec des notes instructives pour servir d'éclaircissement aux matiéres.

PAR MR: LE COMTE V. D. S. G.

AU SERVICE DE LL. MM. I. ET R. APOST.

VIENNE,

CHEZ JEAN-THOMAS DE TRATTNERN,

IMPR. ET LIBR. DE LA COUR.

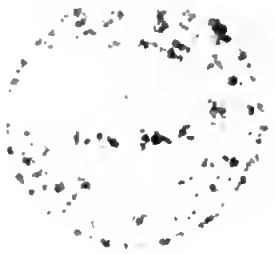
MDCCLXVI.

AUGUSTE MAJESTÉ.

BIBLIOTECA PRA... NAPOLI

Un zêle peut-être trop ardent me conduit juſqu' au Trône de VOTRE MAJSTÉ, *pour Lui offrir très-humblement cet Abrégé de la Théorie Militaire.*

Je ſais combien mes efforts ſont téméraires; mais j'eſpére que la clémence de VOTRE MA-



JESTÉ *pardonnera la témérité d'un vol auſſi rapide, & qu'elle daignera regarder gracieuſement un ouvrage compoſé pour le bien du Service.*

Il eſt un tems calme qui ſuccéde à la tempête, où l'étude doit tenir lieu d'action; elle unit l'adreſſe avec la force, en appre-

nant aux Militaires zélés à cultiver les lauriers qui croîſſent dans les champs de Mars, & à ſe rendre dignes des graces de leurs AUGUSTES SOUVERAINS.

Parmi les grandes qualités que l'Europe attentive découvre en la perſonne de VOTRE AUGUSTE MAJESTÉ, *elle ap-*

perçoit une inclination martiale qui fait la ſureté de ſes ſujets & promet un régne glorieux.

Peut-on moins attendre d'un Prince, iſſu d'un ſang fécond en Heros, qui fait l'ornement & l'admiration de ce ſiécle, & dont les occupations journaliéres ſont d'écouter ſes Peuples & de les rendre

heureux. Senſibles encore à la-perte récente qu'ils viennent de faire, ils n'ouvrent les yeux que pour admirer en VOTRE MAJESTÉ *les vertus qui ont caractériſé ſes Auguſtes Ancêtres.*

Leurs ſoupirs deviennent des vœux pour la gloire d'un régne qui leur eſt précieux : plaiſe au

Ciel de les bénir, & de faire renaître le ſiécle d'Auguſte & de Trajan ſous les auſpices de VOTRE MAJESTÉ!

AVANT-PROPOS.

J'ai été témoin de l'avidité avec laquelle pluſieurs Officiers, par un deſir louable de s'inſtruire, ont recherché la premiére édition d'un livre qui a paru à Dresde, intitulé *Inſtructions du Roi de Pruſſe pour ſes Généraux.* J'ai admiré cette curioſité qui découvroit en eux un penchant pour les connoiſſances qui leur ſont propres, dans un tems où le bruit des armes & les occupations de la Campagne ſembloient devoir les détourner d'une étude ſérieuſe. Les réflexions que j'ai faites là-deſſus, m'ont porté à détailler plus amplement ces maximes de Guerre,

de les expliquer & de les mettre à portée d'être compriſes par de jeunes Officiers, que l'expérience n'éclaire pas encor aſſez pour pouvoir approfondir ces matiéres.

Je crois que cet abrégé ſuffira pour leur donner une idée parfaite de leur métier & pour les mettre en état de s'acquitter avec avantage des différentes expéditions dont ils peuvent être chargés dans la ſuite. J'ai ajouté pluſieurs Articles qui ne ſe trouvent pas dans les Inſtructions Pruſſiennes, & qui ne ſeront pas de trop ici.

Si je réuſſis dans le but que je me ſuis propoſé, cette Abrégé ſoulagera la mémoire de ceux que la longueur & la variété des préceptes de Monſieur le Chevalier Folard aura égarés. Cet Auteur illuſtre & ſavant a mérité à juſte titre la premiére place dans la Bibliothéque des Généraux; mais ſes matiéres trop étendues fatiguent l'application d'un Officier qui n'a qu'une teinture fort-légére des opérations de la Guerre.

J'ai cité pour exemple pluſieurs faits récents qu'on a vus, ou dont on a entendu parler. J'ai laiſſé repoſer les Héros de la Gréce & de Rome : ils me pardonneront de n'avoir pas toujours cru néceſſaire de recourir à l'antiquité, pour appuyer les principes de la Guerre qui ſe fait aujourd'hui avec tant d'éclat. Le peu de reſſemblance de nos armes avec les leurs, a produit quelques changements dans notre Tactique ; & ſi ces Héros renaiſſoient dans ce ſiécle, ils trouveroient certainement pluſieurs choſes nouvelles à apprendre. Ils ne conduiroient pas leurs Guerres offenſives avec la même facilité ; ils verroient par-tout des Armées aguerries & diſciplinées, des Généraux en état de les commander, ils trouveroient des murs que leurs Béliers n'abateroient pas, des ſouterrains qui engloutiroient leurs approches, & des feux croiſés qui éclairciroient furieuſement leur Phalange, avant qu'elle ne fût en état de choquer. Ces illuſtres prédéceſſeurs nous ont cependant laiſſé de grands exemples à ſuivre ; l'Hiſtoire de ces tems remplie de traits politi-

ques & militaires, méritera toujours l'admiration des hommes.

Il eſt avantageux d'apprendre de bonne-heure le métier des armes; cette connoiſſance eſt néceſſaire à un Officier qui veut paroître dans une carriére auſſi glorieuſe, où le moindre faux pas eſt dangereux & nuiſible à l'Etat. La ſcience doit précéder les emplois; & il faut premiérement ſe rendre capable d'une choſe, avant que de chercher à la poſſéder. Il eſt trop tard, lorsque parvenu à un grade ſupérieur & chargé d'une commiſſion difficile qu'on ne comprend pas, de vouloir étudier ce qu'on auroit dû connoître auparavant; on regrette alors le tems qu'on a perdu, l'exécution en ſouffre; on marche dans les ténébres, & on en ſort toujours dupe. Mais ces connoiſſances ne doivent pas aveugler un Officier ſur les devoirs de ſon caractére : il doit faire cas des moindres choſes qui regardent le Service; elles portent à de grandes conſéquences. C'eſt par l'application à ſon devoir qu'il doit mériter de parvenir à un rang qui faſſe pa-

roître avec éclat ſes autres belles qualités. Il faut qu'il apprenne à obéir & qu'il obſerve ſcrupuleuſement les loix de la ſubordination ; qu'il ſe faſſe eſtimer des ſupérieurs, aimer & reſpecter des inférieurs. Il doit poſſéder l'exercice, c'eſt une partie intéreſſante de la Tactique. Mais comme cette étude devient dans la ſuite une occupation de quelques heures pendant la journée, il eſt bon de ſavoir employer ſon tems, & de s'occuper d'autres matiéres ſolides.

Il eſt certain qu'il y auroit de la honte d'ignorer le détail journalier du Service ; mais il n'eſt pas moins vrai que celui qui n'a pas pouſſé ſon application plus loin, fût-il même tout le Réglement par cœur, ſera fort-embaraſſé lorsqu'il ſe trouvera dans l'occaſion, pendant le cours d'une campagne, d'agir par ſes propres lumiéres.

Ceux qui ſe fient à l'experiénce qui n'eſt qu'une routine, ſont ſouvent trompés : elle ne peut ſuffire ſeule aux ruſes & aux maximes de la Guerre, & n'a ja-

mais été que la vertu des ignorants : il faut y joindre la théorie ; alors on peut agir & penſer avec juſteſſe. Cette derniére qualité détruit les préjugés militaires ; elle prévient l'âge, forme le jugement ; elle dirige les actions des hommes ſur des régles certaines ; elle fournit des reſſources abondantes, pénétre & prévient les deſſeins les plus cachés. L'application produit cette fermeté d'eſprit ſi néceſſaire à la Guerre, qui fait qu'on connoît & qu'on n'abandonne jamais ſes avantages, qu'on ſait ſe retirer avec honneur des occaſions les plus dangereuſes, & qu'on trouve facile & praticable ce que d'autres moins éclairés croient impoſſible. De cette application naît la prudence, le ſang-froid & le coup-d'œil ; par elle le téméraire devient prévoyant, le timide devient hardi, & le préſomtueux devient ſage & modéré : enfin elle forme les grands hommes & les Héros.

Ne déſeſpérez pas ſur les ſecours de l'art,
La ſageſſe toujours triomphe du haſard.

Philoſophe de Sans-ſouci. Art de la Guerre, chant II.

AVANT-PROPOS.

Plusieurs articles de ce livre paroîtront longs à ceux qui cherchent à s'amuser par la lecture ; mais ils n'ennuieront pas d'autres qui veulent s'instruire. Je n'ai rien épargné pour le rendre digne du tems que mon lecteur emploiera à le lire. Je souhaite qu'il contribue à lui ouvrir des connoîssances néceſſaires à notre métier, & qu'il ſe voie dans le cas de pratiquer avantageuſement les maximes qu'il renferme & qui ſont conformes à celles que pluſieurs Auteurs illuſtres nous ont laiſſées ſur la Guerre.

L'étude de l'Hiſtoire aide encore beaucoup à remplir avec diſtinction les Emplois militaires & à former l'eſprit & le jugement d'un Officier, qui veut parvenir & mériter par ſon application des grades ſupérieurs C'eſt un miroir fidéle qui repréſente des choſes qui nous étoient inconnues, un tableau où les vertus & les vices ſont dépeints par la main du tems qui dévelope les ſecrets les plus cachés : on y admire les qualités qui forment les grands hommes, les cauſes de leurs ſuccès & les moyens

qu'ils ont employés pour ſe les procurer. On y découvre des abîmes qu'il faut éviter ; la feinte, les trahiſons, les ruſes & l'effet de la jalouſie ; on apprend à les détourner & à ſurmonter les obſtacles : on voit par le paſſé ce qui arrivera : l'expérience de nos ancêtres nous montre a régler l'avenir & à ſe comporter avec les vivants.

Je ne ſuis pas entré dans les détails qui regardent le ſervice journalier, dont on peut s'inſtruire dans le Réglement militaire que tout Officier doit obſerver & connoître.

Je ſerai heureux d'avoir employé avantageuſement mon tems & d'avoir recueilli dans ce volume ce qu'une longue étude, quelque expérience & beaucoup de réflexions m'ont appris d'intéreſſant, ſi je puis ſatisfaire mon lecteur & mériter ſon approbation.

TA-

ABRÉGÉ
DE LA
THÉORIE MILITAIRE.

ARTICLE I.
De L'Armée.

Une Armée eſt un Corps de Troupes réunies par les ordres du Souverain, pour faire valoir & défendre ſes droits, pour agir offenſivement, & prévenir l'Ennemi, ou pour lui empêcher l'entrée dans ſes Etats. Les Régiments qui la compoſent doivent être formés de Soldats vigoureux, en

état de réſiſter aux fatigues, exercés & inſtruits par des Officiers qui ont ſoin de leur faire comprendre les particularités & l'importance de leurs devoirs.

Cette aſſemblage d'hommes enrégimentés & diſciplinés doit ſe lier par le nœud de la ſubordination. L'obéiſſance & la bonne intelligence ſont les nerfs des opérations militaires.

Je diſtingue trois Corps principaux qui compoſent l'Armée: l'Infanterie, la Cavalerie, & l'Artillerie. Ils doivent être pourvus de ce qui eſt néceſſaire pour agir ſuivant les circonſtances & la nature du pays où ſe fait la Guerre.

Cette Armée campée, ou en Bataille, ſe diviſe en trois parties, qui doivent toujours offrir un front redoutable à l'Ennemi: l'Aile droite, l'Aile gauche, & le Centre. Il arrive ſouvent que le démembrement d'une de ces parties entraîne les deux autres dans le malheur, & cauſe la perte d'une Bataille. Elle ſe range ordinairement ſur trois Lignes, ſavoir: la premiére Ligne, la ſeconde, & le Corps de réſerve forme la troiſiéme, s'il n'eſt pas néceſſaire ailleurs.

Autant que les circonſtances le permettent, l'Armée campe dans des endroits où la pureté de l'air, & la commodité du bois & de l'eau aſſurent quelque ſoulagement aux Soldats: elle marche ſur autant de Colonnes que le terrein & la diſpoſition du Général le permettent: en marche elle eſt compoſée de l'Avant-garde, du

Centre ou du Corps de Bataille, & de l'Arrière-garde. Ces Articles, dont il eſt néceſſaire d'avoir une idée, ſeront expliqués en leur lieu.

L'ordre & l'intelligence doivent préſider aux mouvements d'une Armée: chaque Officier doit s'occuper ſans ceſſe des devoirs de ſon rang; & par cette exactitude, d'où naît la régularité, il doit mériter les récompenſes dues aux bons Officiers. Un Auteur dit que de l'ordre naiſſent les heureux ſuccès, comme les mauvais du déſordre & de la confuſion.

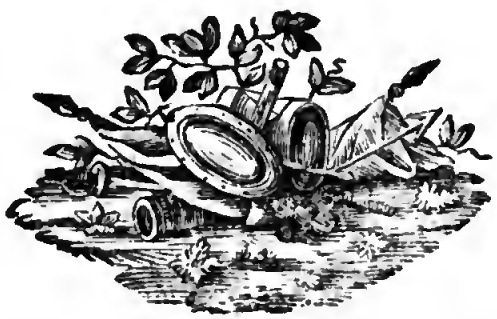
Une Armée eſt une Mécanique dont chaque reſſort doit tendre à la perfection, & dont le défaut d'un ſeul influe ſur tous les autres. Les Soldats habillés, payés & nouris, doivent être non-ſeulement exercés & diſciplinés; mais il faut leur inſpirer des ſentiments, de l'émulation, & de la valeur. L'autorité qu'ont les Officiers pour ſe faire obéir & reſpecter, doit être accompagnée de ces talents heureux qui leur attachent le cœur du Soldat, qui reconnoît en eux un Maître, & un modéle à ſuivre. L'exemple les vertus eſt auſſi néceſſaire parmi les hommes, que la rigueur des châtiments.

Si une Armée pourvue de tout ce qui eſt néceſſaire, eſt un Corps redoutable, objet de l'attention des autres Puiſſances, & le bouclier de l'Etat, on doit s'appercevoir combien il en coûte pour former & entretenir un Corps ſi reſpectable, & de quelle conſéquence il eſt à chaque

Officier d'employer ſes ſoins pour maintenir l'ordre & conſerver la diſcipline.

L'AUGUSTE MAISON D'AUTRICHE n'a jamais eu d'Armée ſi compléte & mieux entretenue, que ſous le régne de notre Auguſte Impératrice régnante MARIE-THERESE. La diſcipline & l'adreſſe dans tous les exercices militaires, rendent cette Armée auſſi formidable en Campagne, qu'agréable à la vue. Il eſt de la plus grande importance de la maintenir ſur ce pié: l'ordre ſe perd auſſi facilement, qu'il s'introduit lentement & avec peine. Les Officiers ne peuvent montrer trop d'exactitude: ce ſont eux qui forment & dreſſent les Soldats; & ce degré de perfection, néceſſaire dans une Armée, dépend entiérement de leurs peines, & de la connoiſſance qu'ils ont de leur métier.

Paſſons aux mouvements principaux qui ſe font pendant la Campagne, & aux précautions ſans nombre, dont les Généraux ſe ſervent pour faire éclore leurs deſſeins, & empêcher l'Ennemi de s'approprier quelque avantage.



ARTICLE II.

De l'Aſſemblée des Troupes qui compoſent l'Armée.

Avant que l'Armée entre au Camp, les Régiments d'Infanterie & de Cavalerie ſortis des quartiers ou de leurs garniſons, marchent & ſe reſſerrent le plus qu'il eſt poſſible ſur la frontiére du pays où il a été réſolu de porter la Guerre.

Si c'eſt une Guerre contre les Turcs, une partie des Troupes qui paſſent en Hongrie, s'aſſemblent en Autriche & en Moravie, afin de profiter enſuite de la commodité du *Danube* (*). D'autres ſuivent le cours de la *Drave* (**), &

Danube. (*) Ce fleuve eſt le plus grand & le plus beau de l'Europe : il a ſa ſource au Comté de Furſtenberg dans la Suabe; il arroſe la Baviére & l'Autriche; il traverſe la Hongrie, la Servie, la Bulgarie, la Moldavie; & après avoir reçû dans ſon cours quantité de riviéres navigables, il ſe décharge par divers canaux dans la Mer-noire. Il ſe partage en pluſieurs branches dans divers endroits de la Hongrie, & forme des îles fort-grandes, dont les plus conſidérables ſont l'île de *Schut*, qui s'étend de Presbourg juſqu'à Comore, les îles de *Saint-André*, de *Cſepell* & de *Mohaſch*.

Drave. (**) Cette riviére à ſa ſource dans l'Archevêché de Salzbourg; elle traverſe la Carinthie, une partie de la

entrent dans la Baſſe-Hongrie, ſur-tout les Régiments qui ont leurs garniſons dans la Carinthie, la Carniole, ou l'Italie; tandis que ceux qui ſont déja dans le pays, s'avancent vers la frontiére où l'Ennemi veut pénétrer, pour retarder ſa marche, lui diſputer quelques paſſages, & couvrir les fortereſſes & les magaſins.

On a vu au commencement de la derniére Guerre contre le Roi de Pruſſe, en 1756 & 57, que notre Armée s'eſt raſſemblée en Bohême & en Moravie. Les Régiments ſe ſont enſuite reſſerrés vers la frontiére de Saxe & de Siléſie, afin de couvrir le pays & d'en diſputer l'entrée à l'Ennemi. Enfin les Troupes marchent par les meilleurs chemins, vers les lieux où on veut arrêter ou prévenir l'Ennemi; elles cantonnent ordinairement juſqu'au tems marqué pour marcher ou camper.

Il importe beaucoup, pour débuter heureuſement à la Guerre, d'aſſembler les Troupes dans des lieux qui favoriſent les opérations d'une Campagne, & produiſent la facilité de remporter des avantages. On en régle le nombre ſur les difficultés & les forces que l'Ennemi peut oppoſer, & *la qualité* (*) ſur la connoîſſance

---

Stirie, reçoit le Muèr au-deſſous de Caniſcha; elle ſépare la Hongrie de l'Eſclavonie, paſſe à Eſſek, & ſe jéte à deux lieues plus bas, proche de Scarvas, dans le Danube

qualité. (*) La qualité des Troupes ſignifie le nombre d'Infanterie & de Cavalerie.

que l'on a du pays qui doit devenir le théâtre de la Guerre.

ARTICLE III.

Du choix des Camps, & des précautions qu'on obſerve pour leur ſureté.

Les plus grands Généraux ſe ſont diſtingués dans le choix de leurs Camps; & c'eſt, de leur propre aveu, la ſource de leurs victoires & de leurs conquêtes. On lit dans les Inſtructions militaires du Roi de Pruſſe, que le ſuccès d'une Campagne dépend des Camps, c'eſt-à-dire, des avantages qu'ils procurent par leur ſituation; s'ils couvrent le pays & les magaſins; ſi on y peut ſubſiſter long-tems; s'ils empêchent l'Ennemi de rien entreprendre de conſidérable; & s'ils lui donnent de l'inquiétude pour ſes fortereſſes & ſes dépôts.

Le Marquis de Sainte-Croix, Général Eſpagnol dont les Ouvrages ſur la Guerre ſont fort-eſtimés, dit qu'il faut qu'un Camp que l'on veut occuper long-tems, ait aux environs du fourage & du bois en abondance; qu'il ſoit à portée d'empêcher les courſes de l'Ennemi dans votre

pays; & qu'il couvre les chemins par où arrivent les convois.

Il dit dans un autre endroit, qu'il faut se fortifier dans un Camp où l'on reste quelque tems, quand même on seroit supérieur à l'Ennemi, & qu'on ne craindroit pas d'être attaqué, étant par-là en état de faire de gros Détachements pour plusieurs usages.

Les Camps ont différents objets : ceux où les Régiments s'assemblent au commencement de la Campagne, sont souvent défensives : on choisit un terrein commode & sain, à portée des vivres, où l'Armée attend la maturité des fourrages : on y observe les mêmes précautions que s'ils étoient exposés. Ces Camps où les Généraux étudient les mouvements de l'Ennemi, & jugent de leur intention par ses premiéres démarches, doivent être une école militaire pour les Troupes, où tout travaille & se *remue* (*). On évite par-là l'inaction, qui produit la mollesse & la désertion : la propreté & l'exercice doivent tenir le Soldat en haleine sans l'énerver : c'est le tems où les Recrues & les jeunes Officiers doivent s'instruire dans le service de Campagne; ils doivent s'accoutumer à une grande exactitude, afin que ce pli ne s'efface jamais.

Et se remue (*). Tel étoit le Camp qu'occupa l'Armée du F. M. Comte de Daun à Jaromirs en Bohême, l'an 1758, depuis le 2 Mai jusqu'au 29 Juin, d'où elle marcha en Saxe pour pousser les opérations d'une Campagne qu'elle termina glorieusement.

Quand les Bataillons ont assez exercé, il est bon de faire manœuvrer par Brigades ou par Ailes, de faire attaquer des Retranchements, forcer un Défilé, défendre le Passage d'un pont; on mêle l'Artillerie & la Cavalerie dans ces manœuvres; ce qui occupe agréablement les Soldats, en instruisant les uns à donner des ordres, & les autres à les exécuter.

Des Exercices à feu.

Qu'il me soit permis, sans trop m'écarter, de dire un mot des exercices à feu. Rien n'est si nécessaire à nos Soldats qui apprennent avec beaucoup de peine le maniement des armes: ceux qui ne sont pas accoutumés à la poudre, n'ajustent aucun coup, s'estropient, ou blessent leurs camarades. Ce désordre augmente infiniment dans les Actions devant l'Ennemi, où le sifflement des balles & des boulets augmente la confusion: un tiers charge mal & lentement, & l'autre tiers tire en l'air. Il en est de même chez la Cavalerie: les chevaux qui ne sont pas assez accoutumés au feu, se cabrent à la premiére décharge; les uns renversent leurs cavaliers; d'autres ne veulent pas avancer ou s'ensuient; le désordre augmente bientôt; & l'Ennemi en profite. Plusieurs s'imaginent alors, que les Officiers ou les Généraux en sont la cause, sans réfléchir aux principes d'un mal inévitable. C'est sur-tout contre les Turcs, que notre Cavalerie a besoin de son feu, & où la confusion est le plus à craindre.

Les chevaux doivent être exercés ſouvent à tous les feux; & on devroit réformer ou échanger ceux qui ne veulent pas s'y habituer; car deux chevaux ombrageux dans un Eſcadron gâtent les autres.

De la Sureté d'un Camp

Je ne puis finir cette digreſſion ſans parler de la vigilance des Poſtes, pour la ſureté des Camps: ſans elle la ſituation la plus avantageuſe ne ſervira qu'à rendre la défaite d'une Armée plus mémorable & plus honteuſe. Les Gardes avancées & les Piquets doivent veiller continuellement quand les autres repoſent. Un Officier détaché doit faire exécuter ponctuellement & ſans la moindre négligence les ordres qu'il a reçus. C'eſt dans ces occaſions qu'il doit montrer la connoiſſance qu'il a du ſervice, en feſant paroître ſon exactitude. S'il eſt vrai, comme l'expérience le prouve, qu'une Sentinelle endormie ou négligente, peut cauſer la priſe & la perte d'une ville, de même un Piquet, ou une Garde avancée peut cauſer la ſurpriſe & la ruine d'une Armée, quand un Officier néglige les précautions néceſſaires.

Je ne m'arrêterai pas à citer des exemples ſans nombre des Détachements ſurpris, des Poſtes enlevés, & des fréquents avantages qui ont été remportés par la négligence d'une Garde & des Sentinelles; on a vu arriver aſſez de cas ſemblables pendant la derniére Guerre: je dirai ſeulement que le plus grand malheur pour un Officier commandé, & une tache qu'il aura peine

à effacer, c'eſt de perdre ſon Détachement, & de ſe laiſſer ſurprendre & enlever. On ne doit jamais permettre aux Soldats de dormir la nuit: ſi le Piquet reſte plus de vingt-quatre heures, ils repoſent pendant le jour. C'eſt ordinairement ſur les deux heures après minuit, que le ſommeil les tente; & c'eſt le tems qui prête le plus aux attaques & aux ſurpriſes. Il me paroît qu'une Garde avancée qui apperçoit l'Ennemi à portée, doit non-ſeulement envoyer avertir les Officiers dont elle dépend, mais faire un grand feu de mouſquéterie, & ſe replier enſuite par le meilleur chemin ſur les Poſtes qui lui ſont aſſignés. Ce feu ſert de ſignal, & tient les autres alertes. Le bruit des armes à feu ſe communique plutôt que les ordres les plus promts qu'on pouroit envoyer ſur tout un front de Piquets; & les coups de fuſil font ſouvent perdre l'envie à l'Ennemi découvert d'aller plus loin; d'ailleurs il tente rarement dans un ſeul endroit; & un Poſte attaqué doit tenir tous les autres ſur les armes.

Les Camps à portée de l'Ennemi ſont de grande conſéquence: on choiſit le terrein le plus avantageux; car on doit s'attendre aux tentatives d'un Ennemi entreprenant, qui le deviendra par conſeil ou par occaſion, s'il ne s'eſt pas encore montré tel. C'eſt un tems où l'Armée ſe retranche pour éviter les ſurpriſes: les Avant-poſtes doivent être exacts & vigilants; ils doivent continuellement obſerver l'Ennemi; ils doi-

vent être ſoutenus, ou avoir une retraite aſſurée en cas d'attaque.

Un Camp eſt hors d'inſulte, quand les Ailes appuyées à des marais impraticables, à une riviére profonde, à une fortereſſe, à des bois ou des hauteurs qu'on rend inacceſſibles par des Abatis ou des Retranchements, empêchent l'Ennemi d'attaquer l'Armée en flanc ſans trouver de grandes difficultés & du retardement. Le front du Camp où s'attacheroit l'Ennemi, s'il craint de ne pas réuſſir aux Ailes, doit être d'un abord difficile : des Bois, des Ravins, des Défilés, ou quelques Redoutes élevées de diſtance en diſtance, ſont des obſtacles fort-embaraſſants.

S'il ſe trouve à une demi-lieue en avant du Camp, des Défilés, quelques Villages ou Châteaux bâtis ſur une hauteur, on les fait occuper, on s'y fortifie; & lors d'une Action, on ſe ſoutient le plus long-tems qu'il eſt poſſible. Ces Poſtes bien défendus décident ſouvent de la Bataille, & donnent toujours le tems aux Généraux de ſe préparer & d'obſerver les diſpoſitions d'attaque de l'Ennemi, qui perd un tems fort-précieux. *Les attaques de Village coûtent tant de monde*, dit le Roi de Pruſſe, *que je me ſuis fait une loi de les éviter, tant que je n'y ſerai pas abſolument obligé; car on y risque l'élite de ſon Infanterie.* Les Retranchements qui couvrent & défendent un Village, doivent être tracés de façon, que ceux qui le défendent, ne ſoient pas trop incommodés des flâmes ou de la fumée, ſi l'Ennemi

Inſtruct. Militaires du Roi de Pruſſe, Art. XXII.

les met en feu. Ils doivent avoir une bonne Artillerie pour batre l'Ennemi qui ſe forme ; ce qui cauſe de la confuſion dans leurs rangs, & les découragent en leur feſant perdre l'eſpérance d'une victoire facile & certaine.

Ces Poſtes avancés doivent être défendus avec la derniére opiniâtreté. C'eſt dans des occaſions ſemblables où les Officiers peuvent ſe faire connoître, & donner une idée avantageuſe de leur conduite & de leur fermeté : auſſi ne leur eſt-il pas pardonnable quand ils ſe rendent trop légérement.

La Victoire, dit le Marquis de Quincy, *eſt ſouvent attachée à l'heureux début d'une Action ; il faut ſe ménager les premiers avantages.* On fortifie encore ſouvent les villages ſitués avantageuſement ſur le flanc de l'Armée, afin de ne pas être tourné. Le village de Litzingen, quoique fortifié à la hâte, & ſitué derriére l'Aile gauche des François à la Bataille de Hochſtett, leur ſervit admirablement, en ce qu'il facilitoit le ralliement des Troupes qui étoient repouſſées par notre droite commandée par le Prince Eugéne ; tandis que les villages d'Oberklau & d'Unterklau, qui couvroient le Centre de leur Armée, rendirent pendant fort-longtems, le ſuccès de la Bataille indécis, & ne furent emportés qu'après une attaque fort-longue & ſanglante.

Les Armées ont occupé des poſitions ſavantes autant qu'avantageuſes, ſelon les circonſtances, pendant le derniére Guerre. Les Camps ſe trouvoient d'abord en état de défenſe par des Abatis,

ou quelques Retranchements ; ce qui feſoit paroître les défiances réciproques, outre que ces précautions ne pouvoient ſe négliger par des Généraux expérimentés & parfaitement inſtruits des régles de la Guerre. J'aurai occaſion de traiter cet Article plus au-long dans la ſuite, & de paler des occaſions & de la façon de ſe retrancher.

ARTICLE IV.

Des Marches d'une Armée.

Nous entrons dans une partie de la Guerre fort-intéreſſante, laquelle ſe pratique ſouvent pendant le cours d'une Campagne, & dont perſonne, ſinon les Généraux, ſur-tout celui qui commande l'Armée, ne connoît la conſéquence.

Si l'Ennemi actif & vigilant ſait tirer parti de tout, ce ſera certainement ſur les Marches de ſon Adverſaire, & à la ſituation où elles aboutiſſent, qu'il fixera toute ſon attention : elles ſont une preuve du génie & de la capacité d'un Général. Une Marche hardie, ſagement ordonnée, & qui prévient les circonſtances, peut décider du ſuccès d'une Campagne, & détruire les projets des Ennemis les mieux concertés.

Le F. M. Comte de Daun a laiſſé de beaux modéles de Marches & de Poſitions d'Ar-

mées: on ne peut rien voir de mieux compoſé, que les Mouvements de ce Général, au commencement de la Campagne en 1758, pour occuper le Camp de Gewitz en Moravie: Poſte qui le mettoit en état d'obſerver & d'inquiéter le Roi de Pruſſe, qui avoit fait ouvrir *la tranchée* (*) devant Olmutz. Dès que l'Armée, qui avoit été obligée de faire de nombreux Détachements, fut renforcée par quelques transports de Recrues & de Convaleſcents, & que l'Ennemi eut avancé les travaux du ſiége, le F. M. leva ſon Camp le 16 Juin, & traverſa avec la plus grande diligence ce long trajet de montagnes, qui conduit dans la plaine d'Ewanowitz, où il prit ſon Camp. Il étoit poſſible au Roi de nous diſputer cette poſition, & de nous attendre au ſortir des défilés pour nous combatre à ſon avantage: mais occupé du ſiége, & nous croyant hors d'état de lui nuire avec une Armée foible & compoſée de Recrues, il fut ſi peu informé de ce mouvement promt, qu'il ne s'en apperçut que lorſque nos tentes furent tendues dans la plaine. Ce Camp avantageux couvroit l'Autriche, dont il aſſuroit la communication; il procuroit l'abondance des fourages, en les ôtant aux Ennemis qu'il reſſeroit & incommodoit beaucoup; il favoriſoit la communication d'Olmutz, où malgré la vigilance des Aſſié-

Tranchée (*). Ce ſont des lignes d'attaque ou des chemins creuſés en terre, pour s'approcher des ouvrages de la place & du front attaqué, à couvert du Canon & de la Mousquéterie.

geants, la Ville reçut un renfort de deux mille hommes, conduit par le Général Bilau ; enfin cette poſition raſſuroit les Aſſiégés, toute la Moravie & l'Autriche, en donnant une nouvelle face aux affaires qui étoient en mauvais état depuis la reddition de Schweidnitz (*).

Les Généraux Pruſſiens, & le Roi en perſonne, vinrent avec une groſſe Eſcorte, ſous prétexte d'un fourage, reconnoître ce Camp; mais ils le trouvérent ſi bien choiſi, qu'ils réformérent dans le moment le deſſein de l'attaquer.

L'Ennemi ne ſongea plus qu'à pouſſer le ſiége avec vigueur; il fit à cet effet venir un convoi conſidérable de la Siléſie, qui lui amenoit des vivres, des munitions & de l'argent, avec dix mille hommes de renfort, qui lui ſervoient d'eſcorte. Mais ce Convoi eut le même ſort que celui du Général Löwenhaupt, enlevé ſur les Suédois dans l'Uckraine par le Czar Pierre I. Le F. M. Comte de Daun envoya ſix mille hommes de renfort au Général Loudon, qui l'attaqua

Schweidnitz (*). Après la reddition de Breslau Capital de la Siléſie, il ne nous reſtoit que Schweidnitz, place fort-intéreſſante par ſa ſituation, laquelle couvre la Baſſe-Siléſie du côté de la Bohême. L'Ennemi la bloqua pendant tout l'hiver; ce qui cauſa des maladies & la diſette des vivres dans la Ville. Le Roi fit ouvrir la tranchée le premier d'Avril 1758. L'Ennemi brusqua l'attaque; il s'empara de quelques ouvrages extérieures par aſſaut; ſon Artillerie feſoit d'ailleurs merveille contre des murs qui n'avoient pu être réparés depuis le dernier ſiége au mois de Novembre 1757. & la place ſe rendit comme la fois précédente au bout de quinze jours de tranchée.

quà dans les Défilés de Sternberg; & le Convoi fut preſqu'entiérement enlevé & diſperſé, malgré un ſecours de quatre mille hommes qu'amenoit le Général Scythen, que le Roi avoit détaché. Le F. M. fit marcher le même jour, 30 de Juin, ſon Armée à huit heures du ſoir par des chemins qu'il avoit reconnus auparavant; elle campa le lendemain après midi à la vue d'Olmutz, ſur les hauteurs de Teinitz à portée d'attaquer l'Ennemi. Ce mouvement ne pouvoit être plus à propos, mieux conduit & plus déciſif: le Roi connoiſſant la perte de ſon Convoi, ſurpris de voir notre Armée dans une poſition qui ne lui étoit pas favorable, leva le ſiége, & ſe retira à la faveur de la nuit.

Ces mouvements ſont grands autant que rares: il eſt certain que le ſiége d'Olmutz par où le Roi de Pruſſe ouvroit la Campagne avec des Troupes aguerries, victorieuſes, & une Armée ſupérieure en nombre, étoit ce qu'il y avoit de plus dangereux pour nous. La reddition de cette place le rendoit maître de toute la Moravie à l'exception de Brinn qui auroit bientôt eu le même ſort. Elle lui ouvroit l'Autriche & la Haute-Hongrie, où il auroit pu faire des courſes, lever des contributions, & prendre ſes quartiers d'hiver dans des pays riches & abondants, leſquelles, ainſi que Leipſic, lui auroient dû fournir au-delà du néceſſaire.

Un ſeule Marche, enſuite de la priſe de ſon Convoi, obligea ce Monarque de réformer

en un inſtant ſes projets de conquête, de ſe retirer en Saxe, où il termina un Campagne infructueuſe, & perdit la Bataille de Hochkirch. Une victoire où il y entre du caſuel, où la valeur des Troupes, l'activité & la préſence d'eſprit de pluſieurs Généraux doivent contribuer, ne raporte pas tant de gloire, qu'un projet formé & exécuté avec ſuccès & diligence, qui réduit l'Ennemi à ſacrifier une entrepriſe de grande conſéquence, & à ſe retirer avec une Armée ſupérieure ſans combatre. Le Général doit ce ſuccès à ſa capacité ſeule & à la ſupériorité de ſon génie; le haſard n'a aucune part dans ces événements. Si l'on conſidére ces circonſtances, on conviendra que cette action eſt auſſi mémorable, & de plus grande conſéquence, que la victoire remportée ſur l'Armée de France, & la levée du ſiége de Turin en 1706. La méſintelligence des Généraux François, & les efforts de nos Troupes aguerries & accoutumées à vaincre, contribuérent à la retraite de l'Ennemi. Mais ici la force y a peu de part; & le Roi commandoit ſon Armée en perſonne.

Ce n'eſt pas dans l'intention de faire l'éloge d'un Général qui poſſédoit toutes les qualités qui forment les grands hommes, que je me ſuis appliqué à détailler des mouvements qui doivent faire comprendre l'importance & l'avantage d'une marche. Des plumes plus ſavantes, par un effet de la reconnoiſſance que l'on doit à la mémoire des grands Généraux, transmettront

aux ſiécles futurs les vertus peu communes qui ont caractériſé le F. M. Comte de Daun ; elles lui ont mérité les regrets du ſiécle préſent, & l'admiration de la poſtérité.

Voyons ce qu'on obſerve dans les marches d'Armées: il faut avoir connoiſſance du pays, des chemins, & de la poſition de l'Ennemi, pour les bien diſpoſer: du pays & des chemins, pour former l'ordre de marche, éviter les obſtacles, ou les ſurmonter: de la poſition des Ennemis, pour prévenir le danger & ſe précautioner contre les mouvemens qu'il eſt en état de faire.

L'Infanterie ſe gliſſe & pénétre par-tout: il n'en eſt pas de même de la Cavalerie, & de l'Artillerie, ſur-tout dans un pays couvert, où il y a des montagnes, des bois, des marais, & beaucoup de défilés: les équipages enſuite cauſent la plus grande incommodité. Le F. M. Comte de Montecuculli en parle en ces termes dans ſes Mémoires: *Le bagage exceſſif détruit le pays, les proviſions & les fourages, & conſume en peu de jours ce qui devroit durer long-tems; rend l'Armée immobile, ou du-moins lente à l'exécution, cauſe du déſordre, occupe tant de terrein qu'on a de la peine à le contenir. Dans les Batailles & dans les Marches il eſt d'un grand embarras & risque d'être enlevé.*

Il n'eſt pas poſſible de haſarder quelques mouvemens devant l'Ennemi ſans commettre l'Armée, ſi on leur donne une groſſe eſcorte, où

ſans être aſſuré d'en perdre une partie, s'il veut ſe donner la peine de les enlever.

On ſait que nous étions obligés pendant cette derniére Guerre de renvoyer pendant toute la Campagne nos caléches, & nos bagages ſuperflus, pour faire tête à un Ennemi qui n'avoit rien d'embaraſſant dans ſes mouvemens, & qui nous avoit déja appris par la priſe des mêmes équipages, à ne prendre que ce qui étoit abſolument néceſſaire en Campagne. On a rarement vu des Armées ſuivies d'un grand train d'équipages, faire des conquêtes: mais l'hiſtoire nous apprend par quantité d'exemples anciens & modernes, que des Armées qui ſe contentoient du néceſſaire, ont pouſſé fort-loin leurs progrès, & ſe ſont enſuite enrichies aux dépens de ceux qui aimoient l'abondance & le ſuperflu. Les marches éloignées de l'Ennemi ſe font ſelon l'ordre le plus commode, & ſur autant de Colones que le terrein le permet; & pour épargner les campagnes, on fait quelquefois marcher l'Armée en pluſieurs Corps par différents chemins, à portée cependant de ſe réunir quand il eſt néceſſaire. Quand on ne peut ſuivre que deux ou trois chemins, pour traverſer de longs défilés qui rendent les marches lentes & pénibles, ſur-tout à la Cavalerie, on fait marcher la premiére Ligne en deux ou trois Colonnes, tandis que la ſeconde ligne reſte campée, & ne commence à marcher que le lendemain ſur le même nombre de Colonnes. Ces marches ſont toujours moins embaraſſées, & peuvent

être plus longues, de ſorte que l'on avance davantage & plus commodément. Ce fut ainſi que le pratiqua le F. M. Daun, lorſqu'en 1758 il marcha par Gitſchin & Reichenberg à Marc-liſſa dans la Luſace.

Celles qui ſe font à portée de l'Ennemi, qui pouroit ſe poſter avantageuſement pour ſurprendre & attaquer une Armée dans ſa marche, demandent de grandes précautions. On forme une Avant-garde, qui doit s'emparer des défilés & tenir les paſſages libres. On détache quelquefois la Réſerve, ou un autre Corps, pour obſerver les mouvemens & la contenance de l'Ennemi quand il eſt campé ſur le flanc de la marche, afin de ne pas être prévenu, & d'avoir le tems de mettre l'Armée en bataille, s'il a envie d'attaquer. Le nombre & la qualité des Troupes qui compoſent ces deux Corps, ſe régle ſelon les circonſtances & la nature du terrein par où l'Armée doit marcher. Dans les marches on obſerve le tems pour arriver à une heure convenable. Les ponts, les marais, les montagnes & les chemins rendus mauvais par les pluies, cauſent du retardement, auquel on ne peut remédier qu'en partant de bonne-heure.

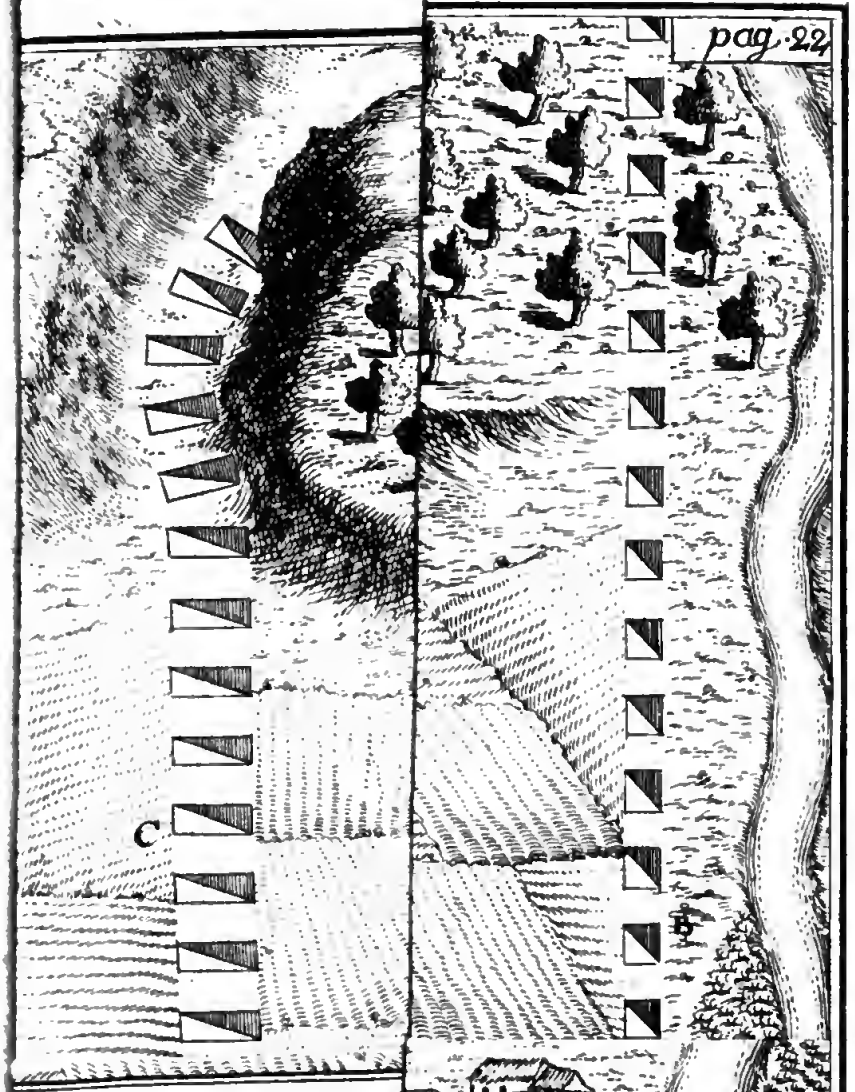
Toutes les Puiſſances de l'Europe ſuivent à-peu-près les mêmes principes dans leurs marches, hors les Turcs, qui ont une Tactique différente. Je raporterai là-deſſus les termes & la méthode du Roi de Pruſſe. Il faut s'imaginer une Armée campée ſur deux Lignes, la Cavalerie aux Ailes & l'Infanterie dans le Centre.

La Cavalerie des deux Lignes de l'Aile droite, marchant par ſa droite, formera la premiére Colonne (*). *L'Infanterie des deux Lignes de l'Aile droite, marchant par ſa droite, formera la ſeconde Colonne. L'Infanterie des deux Lignes de l'Aile gauche, filera par ſa droite, & fera la troiſiéme Colonne. Et la Cavalerie de l'Aile gauche, filant par ſa droite, formera la quatriéme Colonne.* Les bagages marchent à la queue des deux Colonnes d'Infanterie avec une eſcorte. Des pionniers ou des travailleurs marchent à la tête de chaque Colonne pour élargir, ou racommoder les chemins, & faire des ponts ſur les petites riviéres. Ce Monarque veut que les têtes des Colonnes s'arrêtent quelquefois, ſur-tout au ſortir d'un défilé, pour attendre la queue qui eſt ſouvent ſéparée & fort-é-

---

Colonne. (*) C'eſt une partie de l'Armée compoſée de deux ou trois Brigades qui ſuivent le même chemin : ſi une Armée a douze Régiments d'Infanterie en premiére Ligne & douze Régiments en ſeconde Ligne, & que cette Infanterie doive marcher ſur quatre Colonnes, c'eſt-à-dire, ſuivre quatre différentes routes pour arriver au nouveau Camp, la Brigade de la premiére & ſeconde Ligne de l'Aile droite forme une Colonne, celle de la gauche une autre ; & les quatre Brigades du centre forment les deux Colonnes du milieu : ſi les Régiments ne forment que deux Bataillons, comme il a été ordonné pendant la derniére Guerre, une Brigade compoſée de trois Régiments, aura ſix Bataillons ; & chaque Colonne ſera de douze Bataillons.

On donne encore le nom de Colonne à un nombre de Bataillons ſerrés & diſpoſés les uns derriére les autres pour ſe déployer promtement, & profiter du terrein. Cette opération eſt une partie des manœuvres propres à l'Infanterie.



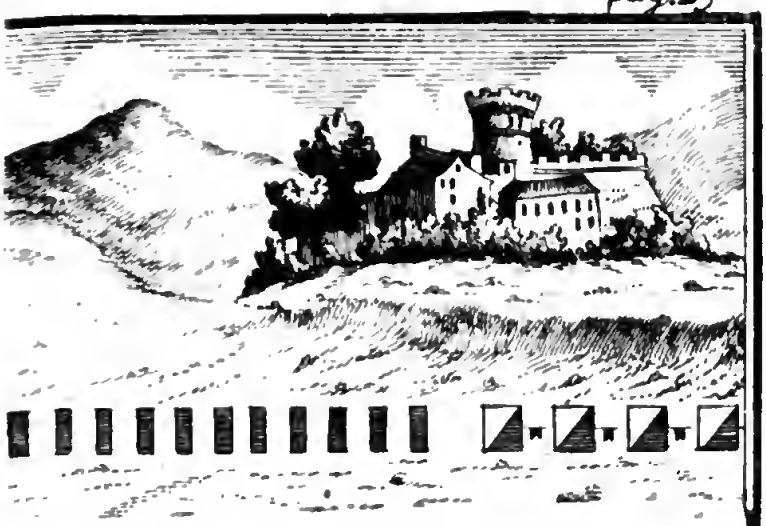
Armée qui se d
re Colonnes en

e des deux lignes, q
ar sa droite
couvroit la droite de

NAPOLI
MORIO EMANUELE III

chevaux de s'ecar
choisit quelques soldats qu'on tire des divisions,
pour faire feu derriére ces voitures dont ils sont

pag. 23



loignée, & afin d'obſerver ſi les Colonnes marchent à même hauteur. Il recommande aux Officiers Commandants des Diviſions d'obſerver leur diſtance, & de tenir leur monde en ordre; ce qui eſt eſſenciel dans tous les mouvements d'Armées. Cette méthode n'eſt pas nouvelle; mais elle répond aux régles de la Guerre, qui ſont fort-anciennes. Une Armée marche ſouvent par ſes flancs & dans le même ordre qu'elle a campé; ce qui s'exécute en feſant un quart de converſion par demi-diviſions, ou par pelotons, & quelquefois par file s'il y a des chemins fort-étroits, ou des défilés à paſſer.

Quand on marche parallélement avec l'Ennemi, qui n'eſt ſouvent pas fort-éloigné, & qu'on craint que ſa Cavalerie ne profite aſſez d'une ouverture ou de quelque circonſtance favorable pour entamer l'Infanterie qui marche dans la plaine, & qui ne peut aſſez tôt recevoir du ſecours des Ailes, où eſt ordinairement la plupart de ſa Cavalerie, on peut faire marcher l'Artillerie avec ſes chariots de munitions à quinze ou vingt pas à côté de la Colonne, ce qui forme une chaîne ſur les flancs, & un obſtacle impénétrable à la Cavalerie ennemie. On commande deux hommes aux chevaux de devant de chaque attelage, afin que les voitures ſe ſuivent ſans laiſſer aucun vuide, & pour empêcher les chevaux de s'écarter & de s'épouvanter. On choiſit quelques ſoldats qu'on tire des diviſions, pour faire feu derriére ces voitures dont ils ſont

couverts, ſi la Cavalerie ſe diſpoſoit à attaquer cette muraille roulante. On laiſſe une diſtance convenable pour faire rentrer cette Artillerie dès que l'Armée s'arrête pour former un front. Ce fut ainſi que le Roi de Pruſſe traverſa la plaine de Schweidnitz en préſence de notre Armée, lorſqu'il voulut occuper les hauteurs de Hohengiersdorf, l'an 1760. Il y a pluſieurs particularités qui s'obſervent dans les marches, & dont le détail ennuieroit, parce qu'elles changent ſelon le terrein & la ſituation des Ennemis. C'eſt une maxime générale de faire marcher la Cavalerie par les plaines & les chemins les plus ouverts: l'Artillerie demande un terrein ferme & dure, lorſque cette aiſance ne préjudicie pas à l'ordre de bataille ou aux diſpoſitions du Général Commandant. L'Infanterie eſt la partie d'une Armée la plus facile à faire marcher dans toute ſorte de terrein; & on s'en ſert par-tout avec avantage. Elle doit aider ſa Cavalerie dans un pays couvert & difficile; de même que celle-ci doit la protéger dans la plaine. *La bonne régle*, dit le Marquis de Ste. Croix, *exige de camper ſelon l'ordre qu'on veut marcher, & de marcher ſelon l'ordre qu'on doit combatre.*

Quand on marche à l'Ennemi pour l'attaquer, & qu'il y a une grande plaine devant ſon Camp, l'Armée peut ſe former ſur ſix Colonnes; l'Infanterie a les quatre du centre, & la Cavalerie ſur les flancs, ſi elle eſt deſtinée à combatre aux Ailes. Un Corps de Cavalerie mar-

che en avant; elle ſe forme enſuite dans la plaine pour favoriſer le dévelopement des Colonnes, qui doivent obſerver leur diſtance & marcher à même hauteur, pour ſe mettre promtement en Bataille.

Si l'Ennemi eſt retranché, il facilite la marche & les différentes manœuvres qu'un Général eſt charmé de faire; ſes Retranchements étant des obſtacles qui l'empêchent de profiter d'aucun mouvement.

On fait encore des marches de nuit, pour ſurprendre l'Ennemi, une Forteresſe où la Garniſon eſt foible, ou pour s'emparer d'un Poſte avantageux. Enfin les marches produiſent les heureux ſuccès; elles facilitent les entrepriſes les plus dangereuſes, & cauſent ſouvent un dommage irréparable, quand elles ſont mal dirigées & mal conduites. Chaque marche qu'un Général fait, doit tendre au dénouement de ſes deſſeins, pour combatre à ſon avantage, faire ſubſiſter ſes Troupes, & finir la Campagne avec ſuccès. On fait ſouvent des Contre-marches & de faux mouvemens pour tromper l'Ennemi, lui cauſer ombrage, & l'obliger à faire des mouvemens, dont les Généraux habiles ſavent tirer avantage. Mais cette Science n'eſt plus de mon reſſort, & ne peut s'expliquer ici. Je parlerai dans la ſuite des Marches d'Armée lorſqu'elle ſe retire.

ARTICLE V.

De la Néceſſité de connoître parfaitement le pays où ſe fait la Guerre.

La connoiſſance du pays où ſe fait la guerre eſt abſolument néceſſaire au Général qui commande une Armée: il n'eſt pas poſſible de former un projet de Campagne avantageux, & de le mettre en exécution, ſans cette Science qui produit de grandes reſſources dans le malheur, & fait naître ſouvent des avantages auxquels on ne s'attendoit pas. L'Hiſtoire eſt remplie de fautes commiſes par des Généraux & des Conquérants, pour n'avoir pas aſſez connu le pays où ils vouloient étendre leurs conquêtes. L'Armée de Charles XII eût-elle été défaite dans l'Ukraine, & le Czar Pierre le Grand ſe fût-il laiſſé enfermer vers les bords du *Pruth* (*),

Pruth (*) Cette riviére ſort des montagnes de Pologne, traverſe la Moldavie, & ſe jéte enſuite dans le Danube. Elle eſt mémorable par le ſéjour de l'Armée Ruſſe, & par le péril où le Czar s'étoit expoſé de perdre ſon Armée. Ce fut l'an 1711, lorsque Charles XII étoit à Bender, que ce Monarque porta la Porte Ottomane par ſes intrigues, à déclarer la guerre aux Moſcovites. Le Czar prit ſes arrangements pour prévenir l'Ennemi; il fit des alliances avec les Hoſpodars ou Gouverneurs de Moldavie & de la Walachie, qui lui promirent des vivres

s'ils avoient connu le pays où ils vouloient porter leurs armes. Il faut encore s'inſtruire du génie des habitants & du gouvernement de certains pays où ſe fait la guerre; ce qui empêche d'être la dupe des projets qui paroiſſent infaillibles, en mettant un Général en état de profiter de pluſieurs avantages qui favoriſent ſes deſſeins. Mais ces réflexions m'éloignent d'une matiére que je dois traiter ſuccinctement, & qui n'a pas beſoin de preuves.

La connoiſſance d'un pays eſt fort-étendue; il n'eſt pas ſuffiſant de ſavoir l'emplacement des villes, le nom des riviéres, & la ſituation des fortereſſes; mais il faut connoître les poſtes & les camps que peut occuper une Armée, les endroits fertiles où elle peut ſubſiſter, le terrein propre à l'arme ſur laquelle on ſe

---

pour ſon Armée. Il s'avança enſuite à la tête de cent mille hommes vers les provinces de la Turquie; mais ſes Alliés ne purent le ſecourir; les Moldaves, & Walaques intimidés par l'approche d'une Armée de cent cinquante mille Turcs, loin de favoriſer les Ruſſes, les attaquérent & leur prirent le peu de vivres qu'ils pouvoient ramaſſer à force d'argent: de ſorte que le Czar vit périr la moitié de ſes Troupes; il étoit entouré de l'Ennemi, ſans retraite à eſpérer, & réduit à périr les armes à la main avec une Armée languiſſante, énervée par la famine, & inférieure de plus des trois quarts. Le Grand-viſir qui commandoit les Troupes Ottomanes ſe laiſſa toucher par les préſents & l'éloquence de la Princeſſe Catherine, depuis Impératrice de Ruſſie: il accorda des vivres & la paix ſous des conditions fort-légéres.

confie le plus (*), afin de ne pas s'engager dans des lieux qu'on doit abandonner avec perte. Les Généraux s'informent encore des défilés, des montagnes, des bois, des marais, afin de pouvoir régler leurs marches & l'ordre de Bataille ſelon la nature du *terrein* (**). C'eſt le moyen d'applanir les plus grands obſtacles & de diſpoſer du ſort des armes.

Cette Science qui accompagne les opérations d'une Campagne, mérite une application qui réponde aux grands avantages qu'elle produit; & comme la connoiſſance du terrein régle l'emplacement & la diſtribution des Troupes le jour d'une Bataille, & ſuggére au Général habile les mouvemens qui décident de la victoire; également la connoiſſance d'un pays produit

---

On ſe confie le plus (*) C'eſt une régle générale de rechercher les plaines pour combatre, quand on a une Cavalerie plus nombreuſe, mieux montée, ou meilleure que celle de l'Ennemi, afin de pouvoir ſe ſervir avantageuſement de cette arme, qui décide ſouvent de la perte ou du gain d'une Bataille. Si l'Ennemi eſt ſupérieur en Cavalerie, on lui ôte cette ſupériorité, en choiſiſſant des lieux couverts, montagneux, où il y ait des haies, des bois coupés par des ruiſſeaux, des ravins & pluſieurs autres obſtacles où l'Infanterie agit avec avantage.

La nature du terrein (**) Le terrein mérite de grandes attentions; il décide ſouvent de la victoire; il régle l'ordre de marche & l'ordre de Bataille. Le coup d'œil a beaucoup de part à cette, connoiſſance, qui enſeigne à profiter des plaines, des hauteurs, des foſſés & des marais, pour s'empêcher d'être débordé, prendre l'Ennemi en flanc, rétablir le combat quand le commencement n'eſt pas avantageux, ou pour profiter des fautes de l'Ennemi.

des idées avantageuſes qui couronnent les bonnes diſpoſitions du ſuccès le plus brillant. Entre deux Généraux également capables, celui qui connoît mieux le pays, a la ſupériorité, quoiqu'inférieur en nombre: il réuſſit dans l'exécution de ſes projets, qu'il forme ſur des principes certains, & n'entreprend rien qu'il n'ait peſé & conſidéré mûrement: il punit promtement les moindres fautes ſans jamais s'expoſer à une défaite: il multiplie ſes avantages, qui le conduiſent imperceptiblement à ſon but; & s'il reçoit quelque échec, il connoît les moyens de ſe dédomager; & les reſſources ne lui manquent jamais. On a vu de petites Armées batre & en détruire de grandes, parce que celles-ci ſe confiant dans leur nombre, ont négligé des précautions dans leurs mouvements, dont les autres ont profité.

Cette Science ne s'acquiert pas ſimplement par l'étude des Cartes géographiques, qui apprend la ſituation d'un pays, & ne laiſſe qu'une idée imparfaite de la nature de ſon territoir; mais par les livres qui en ſont la deſcription, par l'hiſtoire des Guerres que ce pays a déja ſoutenues. On ſuit les mouvements des Armées ſur une Carte bien détaillée, ce qui forme une idée fort-avantageuſe: on conſulte les gens du pays; mais comme il y en a fort-peu qui veulent ou ſavent donner des éclairciſſements juſtes, pluſieurs Généraux qui nous ont laiſſé des régles fort-inſtructives ſur la Guerre, propoſent d'envoyer en tems de paix

des perſonnes habiles qui, voyageant ſous différents prétextes, lévent le plan des Poſtes principaux, obſervent les chemins, les défilés, les marais, le cours des riviéres, s'informent des gués, en quel tems les eaux ſont les plus hautes & par quelle raiſon; ſi c'eſt par la fonte des neiges des montagnes, ou par des pluies fréquentes dans certaines ſaiſons de l'année; ſi les marais ſe deſſéchent & deviennent praticables: ils doivent s'inſtruire des productions du terrein, s'il eſt fertile, abondant en bois, en pâturages, & quantité d'autres obſervations qu'il ſeroit ennuyant de détailler ici, mais que pluſieurs Puiſſances ne négligent pas avant que de commencer la Guerre.

C'eſt ſur-tout lorſque deux Corps d'Armées veulent ſe joindre, & que l'Ennemi ne néglige rien pour en empêcher la jonction, qu'il eſt intéreſſant de bien connoître le pays. Je crois que cette connoiſſance favoriſa au Général F. Z. M. Baron de Loudon, la jonction avec l'Armée Ruſſe en 1761. ce Général occupoit le Camp de Hauptmansdorf au-deſſus de Braunau en Bohême. Il paroiſſoit par cette poſition qu'il vouloit entrer par Friedland & Gottesberg en Siléſie pour ouvrir la communication avec les Ruſſes qui devoient enfin agir de concert avec nous. Il importoit beaucoup alors au Roi de Pruſſe d'empêcher cette jonction: il rendit impraticables tous les paſſages des montagnes qui communiquent dans la

Baſſe-Siléſie, où il retrancha ſon Armée: mais le F. Z. M. Loudon défila par ſa droite; & après une marche de 24 heures, ſon Armée ſe trouva dans la Haute-Siléſie, au-delà des défilés de Wartha & Silberberg; ce qui attira bientôt l'Armée du Roi dans cette partie. Ce Monarque avoit intérêt de couvrir la fortereſſe de Neiſſe, où il avoit ſon dépôt, & où la garniſon étoit foible. Après quelques mouvements, Neiſſe ſe trouva en ſureté par le voiſinage de l'Armée du Roi. La nôtre campée à Wartha leva ſon Camp à minuit le 9 Août; & à la faveur d'une marche forcée, elle gâgna les hauteurs de Freiberg & Kunzendorf dans la Baſſe-Siléſie: poſition que l'Ennemi avoit voulu nous empêcher de prendre, & qui occaſionna la jonction avec les Ruſſes à Striga.

ARTICLE VI.

Des Fourages.

Un Camp avantageux produit la proximité des fourages, quoique cette raiſon ſeule ne détermine pas une ſituation. Un Général ne découvrira pas un pays ou une place forte, & n'abandonnera jamais un objet plus important pour chercher l'abondance quand il peut ſe procurer le néceſſaire.

Il eſt cependant avantageux, pour ménager la Cavalerie & les chevaux de l'Armée, de n'être pas trop éloigné des fourages. On commence par faire couper ceux qui ſont à portée, & qui ſe gâtent par le voiſinage d'une Armée. Quand l'Ennemi eſt encore éloigné, & que le Général prévoit qu'il arrivera bientôt, il fait enlever les fourages à portée de l'endroit où il eſt apparent qu'il viendra ſe camper, afin de le priver de cette reſſource.

Quand on a conſumé ce qui eſt aux environs du Camp, & ſur les derriéres, on eſt obligé d'envoyer fourager fort-loin. C'eſt alors que l'Ennemi s'efforce de l'empêcher, d'attaquer l'eſcorte, d'enlever les fourageurs, & quelquefois d'attaquer l'Armée. On prend différentes précautions pour prévenir ces accidents.

Mr. le Marquis de Quincy conſeille dans ſes Mémoires de fourager par Aile, de faire tenir les chevaux bridés à l'Aile qui ne fourage pas, & de la faire marcher, ou du-moins une partie, ſi on eſt averti que l'Ennemi marche pour donner quelque échec au fourage. Je crois cependant que cette méthode fatigueroit trop la Cavalerie, & que le ſecours de cette Aile pouroit arriver trop tard pour ſauver les fourageurs, à cauſe des mouvemens ſecrets que l'Ennemi eſt en état de faire, & desquels on eſt averti toujours trop tard ; outre qu'en donnant une fauſſe alarme à ceux qui fouragent, & voyant marcher la Cavalerie d'une Aile au ſecours, tandis

que

que l'autre fourage, il pouroit attaquer l'Armée, & ſe prévaloir de l'abſence de cette Cavalerie. Quand on eſt obligé d'envoyer à une ou deux lieues pour fourager, j'ai vu pratiquer, de faire marcher un détachement de quatre à cinq mille hommes, qui, ſans trop s'écarter, ſe campe dans un poſte à portée de couvrir les fourages. Monſieur le Chevalier Folard, dont les Commentaires ſur Polybe ſont dignes de l'eſtime des Généraux, parle en ces termes: *Rien de plus facile & de plus aſſuré que l'attaque d'une Armée dans ſa marche : rien n'eſt plus aiſé qu'une ſurpriſe de Camp ; cependant rien de ſi rare. Mais la plus belle occaſion d'attaquer l'Ennemi avec le plus grand avantage qui puiſſe jamais ſe préſenter dans une Campagne, c'eſt ſans doute l'attaque d'une Armée pendant un grand fourage.*

Il faut une parfaite connoiſſance des environs, & de la poſition de l'Ennemi, pour fourager à portée de ſon Camp. On régle ſes diſpoſitions ſur la certitude ſuppoſée d'être attaqué: l'eſcorte des fourageurs doit être aſſez forte pour oppoſer de la réſiſtance & couvrir la retraite, ſi l'Ennemi envoyoit un détachement pour les attaquer. On fait garder les ponts & les défilés qui ſont derriére ſoi, afin de les repaſſer librement; car ſi l'Ennemi s'en emparoit, il ſeroit difficile de les forcer.

Le Général chargé de l'exécution d'un fourage, connoiſſant le terrein & la poſition de l'Ennemi, s'apperçoit bientôt des endroits les plus

dangereux, & par-où il peut être attaqué. Il fait occuper par ſon Infanterie, les bois, les ravins, & les villages en avant, & qui ſont à portée d'être ſoutenus par la Cavalerie; c'eſt derriére elle que ces Poſtes avancés ſe retirent quand ils ont défendus l'approche & retardé l'Ennemi.

La Cavalerie ſe partage en deux ou trois Corps qui détachent des pelotons de droite & de gauche, leſquels forment une chaîne de communication, afin d'occuper plus de terrein: ces petites troupes ſe replient, quand l'Ennemi paroît en force. On ſe contente ſouvent au-lieu de former une chaîne, de pouſſer des Corps de Cavalerie en avant, vers l'Ennemi, afin de prévenir ſes mouvemens. Il faut cependant ſe précautionner contre les embuſcades & contre les Troupes légéres, qui pouroient pénétrer à la faveur d'un détour par des endroits qui ne ſont pas gardés: c'eſt pourquoi il eſt bon de tenir une réſerve de Cavalerie, & d'employer beaucoup de diligence à fourager. On envoie des Houſſards ſur les chemins par-où les fourageurs doivent retourner, afin de les empêcher de s'écarter, de piller les villages & de déſerter. Les Officiers ont attention de tenir leur monde enſemble, & de les reconduire en ordre, quand ils ont fini leurs bottes, qui ne doivent pas être trop peſantes.

Quand les Houſſards ou la Cavalerie qu'on a envoyés en avant pour reconnoître l'Ennemi,

apperçoivent qu'il avance avec des forces ſupérieures, ils en avertiſſent le Général, qui envoie l'ordre aux fourageurs de ſe retirer avec ce qu'ils ont de coupé; & s'il eſt néceſſaire, on fait jeter le fourage à la Cavalerie, qui doivent avoir leurs armes; elle ſe range enſuite en bataille, & attend les ordres de combatre ou de ſe retirer. L'Infanterie délogée des Poſtes qu'elle a défendus, ſe retire à l'aide de ſa Cavalerie; elle occupe enſuite les bois, les défilés, les châteaux ou villages qui ſont derriére, afin d'arrêter l'Ennemi par ſon feu, & de faciliter la retraite des fourageurs ou de l'eſcorte. Il eſt même poſſible par la connoiſſance que le Général a du terrein, de dreſſer une embuſcade à l'Ennemi toujours ardent & inconſidéré à pourſuivre, afin de ramener des priſonniers, pour ſe dédomager de la perte du fourage.

Il eſt néceſſaire en Campagne d'accoutumer la Cavalerie à ménager ſon fourage: on a vu des plaines qui auroient procuré au-delà du néceſſaire pendant ſix ſemaines, ruinées & dégarnies en huit jours; ce qui eſt déſavantageux pour l'Armée, & cauſe un domage conſidérable au pays. Si on reſte dans ce Camp, la Cavalerie en ſouffre, & les chevaux dépériſſent: ſi on l'abandonne, on quitte ſouvent une poſition qui aſſuroit le ſuccès d'une Campagne. Les Camps où on fait un long ſéjour par rapport à leur ſituation ou à l'abondance des fourages qu'ils procurent, ſont ordinairement retranchés, afin que

l'Ennemi ne puiſſe attaquer avec avantage, lorſque les fourageurs ſont abſents, & qu'ils aient le tems de retourner à leurs Régiments. C'eſt encore un effet de la prudence des Généraux de cacher le jour & les lieux du fourage, & d'envoyer fourager le même que l'Ennemi fourage. Si le tems ne permet pas de ſe retrancher, on choiſit pour camper des lieux coupés ou montagneux, propres à l'Infanterie, afin qu'en chicannant le terrein par une vigoureuſe réſiſtance, elle ne puiſſe être accablée trop tôt par la ſurpriſe ou la ſupériorité de l'Ennemi: enfin on envoie quelques Eſcadrons de Houſſards pour reconnoître & l'obſerver; on fait occuper par des détachemens quelques paſſages ou défilés par-où il doit venir, afin d'être inſtruit à tems & de retarder ſa marche.

De la façon d' attaquer l'Ennemi pendant un fourage.

Par la ſituation avantageuſe qu'occupe une Armée, elle eſt en état de faire de gros détachemens pour attaquer l'Ennemi dans ſes fourages; ce qui arrive quand on veut le reſſerrer, lui faire abandonner ſon poſte, ou qu'il néglige les régles & les précautions ordinaires.

Pour réuſſir, le Général envoie un détachement proportionné au nombre de l'eſcorte des Ennemis, dont il eſt informé par ſes eſpions. Ce détachement s'avance à la faveur des bois, des montagnes, ou marche pendant la nuit pour ne pas être découvert; il ſe cache enſuite dans un bois ou derriére une hauteur, où il reſte en embuſcade juſqu'à l'heure de paroître & d'atta-

ıer. Il faut peu de terrein pour embuſquer ois ou quatre milles hommes, quand les Baillons & les Eſcadrons ſont ſerrés de fort-près n Colonne : ſi on eſt découvert par quelques ›ayſans, on les retient aux arrêts, de crainte ıu'ils n'aillent avertir l'Ennemi, & ne découvrent la marche.

Quand l'Ennemi a pris poſte, & que ſes fourageurs commencent à travailler, la Cavalerie s'avance au grand trot pour attaquer celle de l'Ennemi avec toute la vigueur poſſible, afin d'empêcher le ralliement. Ce n'eſt pas le tems de brûler de la poudre & de tirer des coups de carabine; ce qui fait ſouvent manquer les plus belles entrepriſes; mais il faut joindre & culbuter l'Ennemi le ſabre à la main. Les Houſſards ſe jéteront ſur les fourageurs, qui ſurpris & démontés ſeront charmés de ſe rendre priſonniers pour ſe ſauver la vie. Si malgré ces précautions, l'ennemi ſe rallie ſans donner le tems de ſe charger des priſonniers, on laiſſe les hommes, on prend les chevaux ou on les tue.

Ce premier début ſagement ordonné décide ordinairement du ſuccès. Cette double attaque cauſera d'autant plus de ſurpriſe, que l'Ennemi ne ſaura où porter du ſecours, voyant ſa Cavalerie & ſes fourageurs attaqués en même tems. La confuſion & le déſordre, maux qui ſont toujours à la ſuite d'une attaque imprévue, augmenteront le péril, & l'ennemi penſera bientôt à ſa retraite.

L'Infanterie attaque & amuſe celle des Ennemis, s'il eſt néceſſaire, ou elle ſe place dans un bois, ou dans des chemins creux à portée d'incommoder l'Ennemi & de faciliter le ralliement de ſa Cavalerie, ſi elle étoit repouſſée. On a ſouvent la précaution de placer avantageuſement quelques piéces de Canon, qui font un effet merveilleux.

De la retraite.

Il ne faut pas s'emporter trop loin, & pour ſuivre l'Ennemi à la débandade; ce qui a gâté pluſieurs entrepriſes qui avoient réuſſi; mais ſonger à faire ſa retraite en ordre, après ce coup fini: il faut beaucoup de conduite pour la faire ſans perte, quand on a de mauvais chemins à paſſer, & que l'Ennemi qui a reçu du ſecours, ou qui s'eſt remis de ſon déſordre veut l'empêcher. L'Infanterie gâgne les hauteurs, les bois, ou les défilés pour couvrir la retraite de ſa Cavalerie dans le pays couvert; de même que celle-ci doit protéger la marche de ſon Infanterie dans la plaine. Il eſt de la prudence du Général Commandant de faire marcher quelques Eſcadrons, pour ſoutenir ce Détachement, s'il eſt inſtruit qu'il eſt incommodé dans ſa retraite. Ce renfort ſert ſouvent à remporter de nouveaux avantages; car l'Ennemi eſt embaraſſé, quand il s'apperçoit qu'on a reçu du ſecours; & s'il eſt attaqué fiérement & avec ordre, il ſera culbuté & repouſſé avec perte. Ce ſont des occaſions où il ne faut que de la hardieſſe: une retraite où on a le bonheur de rencontrer du ſe-

cours, doit reſſembler à ces retraites ſimulées qu'on fait ſouvent pour attirer l'Ennemi dans un mauvais pas, & l'attaquer avec avantage.

Les fourages au ſec ſe font dans l'arrière-ſaiſon, quand les payſans ont renfermé les dépouilles de la campagne. Les Généraux font quelquefois des *mouvements* (*) pour les tirer des endroits où ils prévoient que l'Ennemi prendra ſes quartiers d'hiver.

mouvements (*) Pluſieurs confondent ce terme, avec celui de manœuvre, qui a cependant une autre ſignification. Mouvement eſt un terme général qui ſe donne aux différentes entrepriſes d'une Armée pendant la Campagne. Les changements de poſition, les marches & les contre-marches qu'on fait pour aſſiéger une place, prévenir l'Ennemi, pénétrer dans ſon pays, ou donner Bataille, s'appélent mouvements. Manœuvre a une ſignification moins étendue; il explique ſimplement la façon dont un Général s'eſt ſervi pour faire un mouvement. On dira par exemple, *l'Armée ſe mit en mouvement; elle marcha par tels chemins en autant de Colonnes, pour s'emparer d'une telle poſition, & fit une telle manœuvre pour ſe mettre en Bataille.*

ARTICLE VII.

De la façon d'attaquer le Camp de l'Ennemi lorſqu'il fourage.

Lorſqu'un Général forme le deſſein d'attaquer l'Ennemi en pareille occaſion, il eſt néceſſaire d'avoir une connoiſſance parfaite de ſa ſituation & des meilleurs chemins qui conduiſent à ſon Camp. S'il étoit trop éloigné, & qu'il y eût pluſieurs défilés à paſſer, ou qu'il falût faire un trop long détour pour arriver, ces inconvénients ſemblent ôter la poſſibilité d'entreprendre & de réuſſir. La prudence exige qu'il ſoit inſtruit par ſes eſpions du lieu où ſe fait le fourage, de la force de l'eſcorte qu'il donne ordinairement à ſes fourageurs, & que par un juſte calcul, il ſache à-peu-près ce qui reſte de Troupes au Camp, & en combien de tems les fourageurs peuvent retourner. Il eſt à remarquer que s'ils ont un pont ou quelques défilés à paſſer, leur retour en ſera beaucoup retardé, de même que s'ils ſont fort-éloignés, les hommes & les chevaux en ſeront plus fatigués, & preſque hors d'état de combatre.

Le Général régle là-deſſus ſes diſpoſitions, & fait marcher l'Armée à l'heure convenable, & ſur autant de Colonnes que le terrein le per-

et. On ne méne que l'Artillerie néceſſaire, our ne pas rendre la marche peſante; on atté- ſouvent deux chevaux de plus à chaque piéce aux chariots de munitions; on envoie des arpentiers & des travailleurs avec l'Artillerie, in d'éviter le moindre retardement, qui peut re préjudicable dans ces expéditions. La Ca- alerie & l'Infanterie ne ſont chargées que de leurs mes, ſans bagage; car la diligence dans la arche doit ſuppléer au grand nombre, qui ne it qu'incommoder dans les ſurpriſes. Le reſte e l'Artillerie reſte au Camp avec quelques Ré- ments pour le garder. Ce Camp eſt ordinaire- ent fortifié & ſitué avantageuſement, afin d'y ouver ſa retraite.

Le ſecret & la diligence feront infailliblement réuſſir cette entrepriſe, ainſi que le manque de ces deux vertus militaires, pouroit la ire échouer, & avorter les projets les mieux oncertés. Il faut donc que perſonne de l'Ar- ée, hors les principaux Généraux, ne ſache ou el- marche; ſans quoi deux ou trois heures après, ſecret eſt découvert, & chaque Soldat en par- . On donne les inſtructions néceſſaires pen- ant la marche à ceux qui ſont chargés de uelque détaille. Si l'Ennemi a appuyé une Aile des hauteurs, on tâche de s'en rendre maître n les tournant, ou en les attaquant de front; n y place enſuite du Canon, pour le foudroyer 'un endroit où il mettoit ſa confiance. Les par- es d'un Camp qui paroîſſent les plus fortes,

ſont ſouvent fort-faciles à emporter, & aſſurent toujours le ſuccès d'une Action. La ſurpriſe opére beaucoup ſur ces Poſtes de confiance; l'attaque en doit être vigoureuſe & bien ſoutenue; on ne doit pas s'amuſer à tirailler, ce qui retarde le ſuccès, en donnant le tems à l'Ennemi de faire ſes diſpoſitions. *Celui qui tire, n'avance pas & recule ſouvent*, dit le Chevalier Folard. Il faut laiſſer ce ſoin à l'Artillerie, qui doit être bien poſtée & faire un feu continuel.

Les Régiments qui ſoutiennent les premiers Bataillons dans les attaques de Poſte, loin de perdre courage, quand ceux qui ſont devant ſont repouſſés, doivent avancer promtement, & connoître que la gloire de réuſſir leur eſt réſervée, le chemin en étant déja tracé; ce qu'ils doivent mériter par des nouveaux efforts que l'Ennemi ne ſoutiendra pas.

Le reſte de l'Armée forme ordinairement deux autres attaques, dont l'une vers le centre afin d'empêcher les Troupes d'aller au ſecours des Ailes, & pour prendre en flanc ce qui tient ferme, quand on a pénétré. Les autres attaques ſont bientôt décidées, quand on réuſſit à enfoncer & batre un centre de l'Armée. Ce ſont des moments où l'Ennemi confus oublie de donner des ordres, ou-bien ils ſont mal exécutés, tant il eſt vrai (*) que la ſurpriſe ferme les yeux, bouche les oreilles, & fait tomber les armes des mains des plus forts.

(*) Réflex. du Cheval. Folard.

Dès que l'Action réuſſit, on s'efforce à rendre complète la défaite des Ennemis, qui ſe retirent toujours en grand déſordre après une ſurpriſe: on fait quelquefois mettre le feu au Camp pour détourner les uns du pillage, & augmenter la peur des autres, qui avec leurs tentes perdront l'eſpoir de ſe remettre bientôt de leur défaite. On pourſuit cependant avec beaucoup de prudence: les fourageurs & l'eſcorte peuvent rétablir le combat, & offrir de nouvelles difficultés; mais elles auront peu d'effet contre une Armée victorieuſe qui marche en ordre.

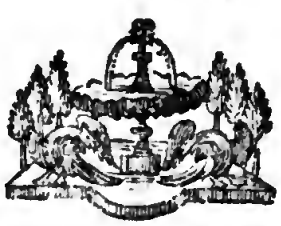
Si malgré tout ce qu'on peut eſpérer, l'Action ne réuſſit pas, & que l'Ennemi ait eu le tems d'oppoſer des efforts aſſez conſidérables pour la faire échouer, la retraite doit ſe faire dans le plus bel ordre; ce qui en impoſe toujours à l'Ennemi. Les Généraux donnent leurs ordres, c'eſt aux Officiers & Commandants des Régiments à les faire exécuter & à les obſerver. On détache ſouvent des Houſſards ſur les flancs de l'Armée qui ſe retire, pour empêcher les Soldats de s'écarter & de déſerter. Cette Cavalerie légére doit encore amuſer celle des Ennemis, qui cherche ordinairement à faire des priſonniers. Le reſte de la Cavalerie, ſi c'eſt une plaine, fait Arriére-garde pour tenir l'Ennemi en reſpect: Général en chef commande à cette Arriére rde le nombre de Bataillons & l'Artillerie ceſſaire; ce qui ſe régle ſur les diſpoſitions de nnemi à pourſuivre, & ſelon le terrein qu'on t traverſer.

Le reſte de l'Armée marche lentement pour ſoutenir ſon Arriére-garde. Elle ſe forme enſuite ſur quelques hauteurs ou terrein avantageux, d'où les Généraux obſervent la manœuvre de l'Ennemi, & donnent leurs ordres pour reſter, avancer, ou continuer la retraite. L'Ennemi ſouvent en déſordre & inconſidéré dans la pourſuite, riſque plus que celui qui ſe retire avec ordre, & avec la diſcipline qui doit préſider à tous les mouvements d'une Armée.

L'Expérience prouve qu'il eſt facile après avoir été repouſſé & ſuivi, de retourner ſur l'Ennemi qui a abandonné ſa poſition, de l'attaquer à ſon tour & de le batre.

Les Troupes qui pourſuivent ne s'attendent pas à devoir ſe défendre, ni à être attaquées. Cette manœuvre les met en confuſion & les porte à fuir ſans beaucoup de réſiſtance.

Enfin les grands fourages ſont dangereux de part & d'autre ; ils donnent occaſion aux attaques & aux ſurpriſes de Camp, & font éclore des ruſes qui peuvent porter à conſéquence. C'eſt un tems où il eſt aiſé d'entreprendre avec avantage, quand on négligé les précautions néceſſaires.



ARTICLE VIII.

Des Stratagêmes & du Coup-d'œuil.

Quoique je traite de ces deux vertus militaires dans un ſeul Article, ce n'eſt pas qu'ils aient quelque connexion enſemble; ils n'ont de rapport que par la briéveté de la définition que je puis en donner, ce qui ne permet pas d'en faire deux Articles ſéparés.

Les Stratagêmes ſont des ruſes de guerre, qu'un Général emploie pour parvenir à ſes fins avec moins de danger. Elles opérent ſouvent des miracles, & produiſent des ſuccès ſurprenants. Les Grecs ont excellé dans cette Art: Annibal à la tête des Carthaginois eſt venu dans l'Italie apprendre cette Science aux Romains. Le paſſage *du Rhône* (*), l'Embuſcade

Rhône (*) Ce fleuve a ſa ſource en France, aux montagnes de la Fourche; il paſſe par le Lac de Genéve, entraîne dans ſon cours la Sône, la Durance, l'Iſére, & ſe perd dans le Golfe de Lion. Ce fut par la ruſe d'Annibal, que les Carthaginois paſſérent ce fleuve qui eſt fort-rapide, à la vue d'une Armée de Gaulois ſupérieure à la ſienne. Annon autre Général, fit une marche nocturne pour ne pas être découvert, en rémontant le fleuve: il paſſa enſuite à la faveur d'une île qui facilitoit & couvroit ce mouvement. Il ſurprit & attaqua l'Ennemi par derriére, brûla leur Camp, tandis qu'Annibal avec le reſte de ſon Armée aborda de front. *Polybe, tom. IV. Liv. III.*

de la Thrébie & de Thraſiméne, les feux de Caſſilinum, & ſon ordre de Bataille à Cannes, leur ont fait acheter fort-chére cette connoîſſance; mais ils ont rafiné dans la ſuite ſur leurs maîtres.

La ſcience de la guerre eſt l'Art de ruſer finement & par principes, dit le Chevalier Folard: *rien ne prouve davantage la néceſſité d'étudier l'Hiſtoire, que les ruſes de guerre; l'ignorance où l'on eſt là-deſſus, fait qu'on eſt ſouvent dupe & toujours nouveau contre les ſtratagêmes.*

Les ruſes dont on ſe ſert pendant la guerre vont à l'infini: les marches ſecrétes, les contre-marches, les embuſcades, les retraites ſimulées, les fauſſes attaques, ſont des effets de la ruſe: on peut ajouter les places qu'on emporte par intelligence, & d'autres par ſurpriſe. Tous les Conquérans ont fait jouer ce reſſort; & Céſar n'auroit jamais paſſé le Rhin, ſi les anciens Germains avoient été auſſi ruſés qu'ils étoient braves & robuſtes. Il faut connoître cette Art, non-ſeulement pour en faire uſage, mais pour s'en garantir, & ne pas toujours mordre à l'hameçon d'un Ennemi entreprenant.

La ruſe eſt ſouvent la reſſource du foîble contre le plus fort: ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on ſe ſert alternativement de la peau du Lion & du Renard; il eſt même toujours avantageux de ſe procurer par cette voie, ce qu'on ne pouroit ſouvent obtenir par la force, après avoir ſacrifié beaucoup d'hommes dont on épargne la perte. Il faut de la prudence pour s'en ſer-

vir utilement: des réflexions ſur les avantages précédents, ſur la façon de faire la guerre des Ennemis, ſur les génies de leurs *Généraux* (*), ſur les défauts de leurs Troupes, ou ſur les cauſes des pertes qu'on a eſſuyées; cela joint à la connoiſſance du pays, peut fournir des idées avantageuſes & d'une exécution facile. Enfin la ruſe a ſauvé des Armées, conquis des provinces, & détrôné des Rois.

Du Coup d'œuil.

Le Coup-d'œuil eſt une vertu qui ſe perfectionne par l'étude & l'application: elle eſt néceſſaire à tout Général qui doit manœuvrer & faire quelque diſpoſition devant l'Ennemi; ſans elle on s'expoſe à faire des fautes irréparables pendant le cours d'une Action, & à ſe faire batre.

Il diſtingue le terrein propre à l'Ennemi le jour d'une Bataille, & l'avantage qu'il peut en retirer ſelon la qualité & la force des ſes Troupes; il connoît la diſpoſition qu'il faut faire pour attaquer l'Ennemi, campé, retranché, ou en marche. Il diſtingue les endroits propres pour la Cavalerie, les lieux avantageux pour l'Artillerie, & apprend comment il faut faire agir l'In-

---

Le génie de leurs Généraux (*) Il eſt aiſé de connoître le génie des Généraux ſur-tout quand on a fait quelques Campagnes contre eux. Un Général attentif pénétre par leurs mouvements, ce dont ils ſont capables. On s'informe encore de leur caractére aux perſonnes qui le connoiſſent. Il paroît qu'on peut tirer des avantages de cette curioſité, par l'attention de pluſieurs Généraux à étudier les qualités, & les défauts de leurs Adverſaires.

ſanterie. Il eſt néceſſaire de tirer parti de ces trois Corps, pour remporter la victoire.

Le Coup d'œuil apprend encore à choiſir des Camps, & à juger de la force & des défauts de ceux qui lui ſont oppoſés; il pénétre la manœuvre de l'Ennemi qui s'avance, voit ce qu'il reſte à faire de meilleur pour ſe défendre, &, joint à l'activité & au ſang-froid, il gâgne les Batailles. Ce talent peut s'acquérir en Campagne; il ſe perfectionne par les marches, & dans un Camp, en examinant le fort & le foîble d'une ſituation, ce qui favoriſe l'attaque ou la défenſe; on obſerve les hauteurs, les plaines, le pays coupé ou difficile, qui couvre les flancs ou le front. En voyage comme en marche on juge combien une plaine peut contenir de Bataillons & d'Eſcadrons, quel terrein eſt favorable à la Cavalerie, comment on ſe défendroit dans cette ſituation que le local préſente, quelle utilité on pouroit retirer d'un ruiſſeau, d'un bois ou d'une hauteur. Ces réflexions qui amuſent & ne coûtent rien, peuvent ſervir dans la ſuite; & pluſieurs ſe ſont repentis de ne les avoir jamais faites.

Quoique ce talent ſoit le partage des Généraux, un Officier doit tâcher de l'acquérir pour le mettre en uſage quand il en aura beſoin. Les impreſſions de la jeuneſſe ſe gravent mieux dans l'eſprit; & on eſt heureux dans cette âge, quand on peut fixer ſes réflexions à quelque choſe de ſolide.

ARTI-

ARTICLE IX.

Du Paſſage des grandes riviéres.

On rencontre ſouvent des fleuves ou des riviéres qui cauſent du retardement, & dont l'Ennemi peut retirer des avantages, s'il connoît aſſez leur cours & le pays qu'elles arroſent, pour en diſputer le paſſage : mais quelque obſtacle que préſente une riviére, le paſſage en eſt auſſi poſſible que le danger paroît grand ; & les régles de l'Art ſemblent faire diſparoître ces difficultés. *La force n'eſt pas ſuffiſante & eſt même inutile, lorsque l'Ennemi ſe trouve de l'autre côté d'une riviére à portée de vous en défendre le paſſage.* (*)

(*) Inſtruct. milit. du Roi de Pruſſe Art. XIX.

Il eſt certain que tout l'avantage paroît être de ſon côté : ſi on conſtruit des ponts, il les brûlera, ou les fera rompre par ſon Artillerie. Il paroît à portée de ſuivre les mouvemens de l'Armée, d'attaquer & de culbuter avec des forces ſupérieures une partie qui ſera paſſée, en empêchant les autres d'apporter du ſecours par la ſéparation du courant. Mais on a recours à la ruſe & à ces manœuvres qui détruiſent l'avantage du plus fort, en mettant l'Ennemi dans l'impoſſibilité de ſe ſervir de toutes ſes forces pour nuire.

On tâche de l'éloigner par quelques marches, de l'endroit où on a réſolu de paſſer; ſouvent on l'oblige à s'étendre, à diviſer ſes Troupes s'il les tient réunies; on fait des mouvements qu'il eſt obligé de ſuivre; & par une contre-marche, on va paſſer où il eſt le moins en état d'incommoder.

On fait ſouvent des préparatifs dans un endroit; on lui donne de fauſſes alarmes; on tente le paſſage d'un côté, tandis qu'une partie de l'Armée, à la faveur des barques, des pontons, des radeaux, ou d'un gué, paſſe ailleurs. Ce qui eſt à l'autre bord ſe poſte avantageuſement, ou ſe retranche, ſelon les ordres qu'ils ont pour favoriſer le paſſage des autres.

Le paſſage du Rhin en 1744 par S. A. R. le P. Charles de Lorraine, nous laiſſe un exemple moderne de ces ſortes d'opérations. Ce paſſage portoit un coup funeſte à la France qui s'y oppoſoit de toutes ſes forces. Il menaçoit l'Alſace dont ce Prince auroit pu faire la conquête, ſi le Roi de Pruſſe ne fût entré en Moravie & en Bohême avec une Armée de ſoixante mille hommes. Cette diverſion favorable à la France, nous fut très-contraire, & apporta de grands changemens dans la ſuite de cette Guerre. Elle obligea d'abord S. A. R. à repaſſer le Rhin à la vue des Ennemis qui étendirent enſuite leurs conquêtes dans la Flandre.

Ce Prince accourut au ſecours des Etats de S. M. devenus la proie d'un Ennemi qui aug-

mentoit ſon Armée & s'enrichiſſoit de contributions. Nos Troupes arrivérent diminuées & affoiblies par la fatigue d'auſſi longues marches. Le théâtre de la Guerre ſe transporta alors en Bohême & dans la Siléſie. Pour plus grand éclairciſſement je rapporterai la façon dont ſe fit le paſſage & le retour.

Le P. Charles fixa l'attention du Maréchal de Coigni du côté de Maïence (*), où les François avoient raſſemblé des forces conſidérables pour défendre leur bord, & fit marcher pendant la nuit une partie de ſon Armée qui paſſa le Rhin plus haut ; l'Ennemi ne s'en apperçut que lorſqu'il apprit que les Poſtes commandés par le Général Seckendorf étoient déja repouſſés. Il marcha d'abord au ſecours de la partie attaquée; & ce mouvement donna lieu à d'autres Colonnes de traverſer le fleuve en divers endroits. Le retour ne fut pas moins heureux: voici comme s'explique un Auteur qui en fait la deſcription: (*) *Toute l'Europe étoit perſuadée que ce ſecond paſſage, vu la force de l'Armée de France, ne s'exécuteroit que bien-difficilement, & avec perte: elle ſe trompa : le P. Charles prit des meſures ſi juſtes pour couvrir ſa retraite, que ſon Armée défila tranquilement ſur les ponts qu'il avoit fait conſtruire à une lieue au-deſſous du Fort-Louis. Le Maréchal*

(*) M. l'Abbé Jacquet.

Maïence (*) Cette ville où réſide l'Electeur, eſt au Cercle du Bas-Rhin; elle eſt bâtie à l'endroit où ce fleuve reçoit le Mein; il va ſe perdre enſuite dans la mer d'Allemagne.

de Noailles s'avança cependant avec l'Armée de France renforcée de trente mille hommes d'élite, & fit attaquer par une partie de ſes Troupes les retranchements qu'occupoit l'Arriére-garde Autrichienne commandée par le Comte Léopold Daun. Les François perdirent beaucoup de monde dans cette occaſion, ſans pouvoir réuſſir dans leurs deſſeins, ni empêcher le Prince de repaſſer heureuſement le Rhin avec ſon Armée.

Au paſſage des riviéres, il faut tromper l'Ennemi, le prévenir, ou on eſt trompé ſoi-même. La force & l'avantage eſt d'un côté; mais la ruſe eſt de l'autre. Si c'eſt une riviére fort-large, on profite des îles qui ſéparent ſon lit, où quelques Bataillons ſe retranchent avec de l'Artillerie, pour favoriſer l'opération. On peut encore conſtruire un pont vis-à-vis de cette île, dont il eſt protégé, & laquelle reſtant au milieu abrége le travail. On fortifie la tête du pont pour aſſurer le paſſage, & couvrir la retraite en cas de malheur: s'il y a des gués ſolides, on fait reconnoître leur largeur pour y faire paſſer la Cavalerie, qui conſume beaucoup de tems à défiler ſur des ponts.

Il eſt encore avantageux de faire précéder quelques Bataillons de Grenadiers & de travailleurs à la faveur de ce gué: ils ſe retranchent, couvrent la conſtruction du pont, & rendent le bord de la riviére praticable & en rampe aux endroits où la Cavalerie doit ſortir. Elle ſe range promtement dans la plaine pour tenir

l'Ennemi en reſpect, & couvrir les Bataillons qui ſe forment en bataille à meſure qu'ils arrivent.

C'étoit à la faveur des gués, tantôt à la tête de ſon Infanterie ou de ſa Cavalerie, que Charles XII Roi de Suéde paſſoit les plus grandes riviéres. Ce genre d'offenſive lui donnoit une grande ſupériorité, parce que ſes Ennemis toujours ſurpris, n'avoient pas le tems de parer les coups qu'il leur portoit. Il ſe ſervit cependant au paſſage de la Duna de quelques ruſes dignes d'être rapportées. Il inquiéta par ſes mouvements Kokenhauſen fortereſſe de la *Livonie* (*); & lorſque ce Monarque apprit que le Général Steinau qui commandoit les Saxons, avoit envoyé des Troupes à la défenſe de cette place, il s'apprêta à paſſer la Duna à la vue des Ennemis, dont le nombre étoit diminué par ce détachement.

Il fit conſtruire des barques d'une nouvelle *invention* (**); & pour mieux cacher le transport de ſon Armée, il fit allumer ſur ſon bord quantité de paille mouillée, dont la fumée chaſſée par le vent, offuſquoit l'Ennemi, en leur dé-

Livonie (*) Ce pays autrefois partie de la Pologne, & cédé à la Suéde en 1660, a Riga pour Capitale. Il paſſa enſuite ſous la domination des Moſcovites en 1712, avec l'Eſtonie, l'Ingrie, & une partie de la Carelie.

Nouvelle invention (**) Ces barques avoient des bords fort-relevés, qui couvroient les Soldats, & leur ſervoient de parapets contre le feu des Ennemis, on pouvoit enſuite les baiſſer en forme de pont-levis pour paſſer plus aiſément ſur la rive défendue par les Saxons.

robant la vue de ſes Troupes, & l'endroit où elles devoient aborder; ce qui empêchoit leur Artillerie de faire un grand dommage. Ce paſſage fut ſuivi de la conquête de la Curlande & de pluſieurs autres ſuccès.

Le P. Eugéne paſſa le Danube à deux lieues au-deſſous de *Belgrade* (*); il transporta à la fa-

---

Belgrade (*) Cette ville aſſez grande & peuplée eſt au confluent du Danube & de la Save; elle eſt bâtie ſur la rive droite du Danube, & défendue par un Château ou Citadelle élevée ſur un roc. C'eſt la Capitale de la Servie; elle étoit autrefois le Boulevart de la Chrétienté; elle fut cédée aux Turcs en 1739. Le ſiége de cette place en 1717 mérite d'avoir place ici. C'eſt un trait trop intéreſſant, & qui fait trop d'honneur à la Nation Germanique & aux armes chrétiennes pour ne pas s'y arrêter en paſſant ſi près. Après la reddition de Témeſwar qui fut le fruit de la Bataille de Peterwaradin l'an 1716, le Prince Eugéne ne vit rien de plus avantageux que d'aſſiéger Belgrade; il paſſa le Danube, s'approcha de la place, & campa ſon Armée entre ce fleuve & la Save. Une Ligne ſolide de circonvallation, & une autre de contrevallation, s'étendoient d'un fleuve à l'autre, & enfermoient deux ponts de communication bien gardés, en mettant ſes Troupes à couvert contre les ſorties des aſſiégés & les attaques du dehors. Quatre bateaux armés couvroient ſes ponts & défendoient le courant du Danube. Un Camp volant, campé à Semlin aux ordres du Général Comte de Martigni aſſuroit la communication de Peter-varadin par terre & par eau. Ces diſpoſitions d'un grand Général ſembloient annoncer les ſuccès qu'elles produiſirent. La tranchée fut ouverte, & le feu des Bateries réduiſoit l'eſpérance des aſſiégés dans un promt ſecours.

La Porte Ottomane s'étoit épuiſée d'hommes & d'argent pour mettre en Campagne une Armée capable de rétablir la gloire de ſes armes. Les peuples d'Aſie & d'Afrique guidés par la vengeance & l'eſpoir du butin

veur de pluſieures barques, préparées à cette effet par le Maréchal Comte de Merci, cinquan-

accoururent en foule ; & bientôt parut une Armée de deux cents mille hommes & une nombreuſe Artillerie.

Le premier Août elle occupa les hauteurs voiſines du Camp chrétien, & ſe retrancha. Nos Lignes perfectionnées avec tout l'art poſſible ne leur parurent pas faciles à emporter; ils s'approchérent par des tranchées; & le Prince Eugéne ſe trouva lui-même aſſiégé dans ſon Camp. Le feu & les travaux contre la ville continuoient toujours; & ce Général obſerva attentivement l'Ennemi ſans le craindre ; en homme qui a prévu tout ce qui pouvoit arriver, & qui a pris de juſtes meſures pour aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe. Les Infidéles avoient déja pouſſé leurs tranchées jusqu'à la portée du mouſquet des retranchements chrétiens ; le Prince Eugéne ſans s'étonner du danger, voyant que ſon Armée diminuoit par les maladies, les bleſſés & les tués, connoiſſant d'ailleurs que l'Ennemi avoit réſolu d'attaquer & de forcer ſes retranchemens pour ſecourir la ville qui ne pouvoit plus tenir, prit une réſolution digne des Grecs & des Romains. Il renforça ſes tranchées pour arrêter les ſorties de la garniſon, laiſſa ſept mille hommes à la garde du Camp, & marcha avec le reſte de ſon Armée en trois Colonnes le 16 Août, à une heure après minuit, tem auquels les Turcs encore occupés à pouſſer leurs travaux ne l'attendoient pas hors de ſes retranchements. On délogea l'Ennemi de ſes paralléles à coup de pique & de baïonette; on lui prit les bateries qui protégeoient ſes ouvrages; & le Canon fut pointé contre eux. Le jour parut enſuite; mais un brouillard fort-épais cacha aux Muſulmans la diſpoſition de nos Troupes, & quelque déſordre auquel l'obſcurité avoit donné lieu; car la Cavalerie ainſi que l'Infanterie avoient eu de la peine à traverſer toutes les coupures & les tranchées des Turcs : on rangea les Troupes; & les retranchements du Camp de l'Ennemi furent attaqués avec la plus grande valeur. Les Turcs

te Bataillons & cinquante Compagnies de Grenadiers, qui ſe retranchérent & favoriſérent la conſtruction d'un pont, malgré les efforts des Turcs.

On recherche encore pour le paſſage des riviéres, des hauteurs qui dominent la plaine de l'autre côté, afin d'y placer de l'Artillerie pour éloigner l'Ennemi. Mr. de Quincy dit, *qu'il faut choiſir un endroit où le courant forme un coude, ou un angle rentrant de ſon côté, afin que poſtant des Bateries de droite & de gauche, elles puiſſent croiſer ſur les lieux où l'Ennemi peut ſe poſter pour s'oppoſer à la conſtruction du pont, pourvu qu'il y ait au débouché une plaine aſſez ſpacieuſe pour mettre les Troupes en bataille dès qu'elles ſeront paſſées.*

Cette derniére réflexion de l'Auteur eſt très-intéreſſante; il faut connoître le terrein de l'autre côté de la riviére, afin de ſavoir ce qui peut nuire, ou ce dont on peut tirer avantage. Si c'eſt une plaine, on fait marcher la Cavalerie la premiére: l'Infanterie doit précéder, ſi le terrein eſt couvert ou coupé par des foſſés, des ravins ou des ruiſſeaux. La nature du terrein régle

---

ſurpris & confus, incapables de donner des ordres ni de les ſuivre, parurent d'abord plus diſpoſés à ſe laiſſer paſſer par les armes qu'à ſe défendre; mais bientôt la fuite les délivra de ce péril; ils voulurent ſe rallier pour recommencer le combat; mais la plus grande partie irréſolue & encore épouvantée continua la retraite. Ils abandonnérent leurs tentes, tout le bagage, l'Artillerie, & les munitions. La Ville capitula le 17, & le 18 ils cédérent une porte. Les habitans & la garniſon ſortirent le même jour au nombre de vingt cinq mille hommes.

encore ici l'ordre du paſſage, qui devient ſouvent l'ordre de Bataille, quand l'Ennemi s'oppoſe en force.

On obſerve encore de ne jamais tenter le paſſage dans un ſeul endroit, quand l'Ennemi peut s'y oppoſer avec un nombre ſupérieur de Troupes; il faut qu'un Corps détaché à cette effet remonte ou deſcende le fleuve, qu'il doit paſſer à la faveur de la nuit, pour faire diverſion & tomber ſur ſes flancs. Si l'Ennemi a partagé ſes forces pour occuper un plus long eſpace de terrein, il ſera d'autant moins en état de faire grande réſiſtance, s'il ne peut aſſez tôt réunir ſes forces à l'endroit où on a réſolu de forcer le paſſage: ce qui arrive quand ſes détachements ſont trop éloignés, & qu'ils ſont ſéparés par quelques défilés. Il en arrive à-peu-près de même, quand on a de ſon côté un pays libre & facile pour les marches, & que le même avantage ne ſe rencontre pas de l'autre côté de la riviére; alors on s'éloigne par une marche ſecréte & forcée, on jéte ſes pontons, & on paſſe la riviére; tandis que l'Ennemi arrêté par quelques défilés n'eſt pas à portée de nuire ni d'incommoder.

Si quelqu'un de mes lecteurs eſt chargé dans la ſuite d'une ſemblable commiſſion, il trouvera que j'ai oublié quelques particularités que la ſituation & les circonſtances lui apprendront, & dont le détail ennuieroit; car je ſuis perſuadé que pluſieurs avant de finir la lecture de cet article, voudroient déja avoir paſſé la riviére au riſque d'être mouillés.

ARTICLE X.

Des moyens d'empêcher le paſſage d'une riviére.

On voit par les attentions, & les peines qu'on prend pour tromper & donner le change à l'Ennemi, combien il a d'avantages dans une ſituation défenſive, & ce qu'on riſque, quand inſtruit par ſes eſpions des deſſeins de ſon Adverſaire, il arrive à tems pour les faire échouer.

Vous ſuppléerez au nombre; & par votre ſcience,
Vous choiſirez des Camps propres pour la défenſe.
Dans d'épaiſſes forêts, ſur le ſommet des monts,
Où derriére un torrent, placez vos Bataillons. (*)

*Philoſophe de ſans ſouci, Chant. II.

La défenſe d'une riviére eſt une partie de la guerre défenſive ; il eſt poſſible par de bonnes diſpoſitions d'arrêter l'Ennemi fort-long-tems de lui cauſer des pertes conſidérables, & de lui faire perdre plus de monde qu'au ſiége d'une ville la mieux défendue.

Il faut connoître les endroits où l'Ennemi a intérêt de paſſer, & qui prêtent le plus de facilités, connoître les bords & le cours de la riviére qu'on veut défendre. On fait retirer de ſon côté les barques des pêcheurs & autres, dont il pouroit ſe ſervir pour le tranſport des Troupes ; on fait brûler les ponts, rompre les gués, eſcarper les bords; & on plante des paliſſades, ou on éléve de redoutes aux endroits les plus ſuſpects.

Il eſt impoſſible d'empêcher un Ennemi qui ſait manœuvrer, de paſſer la riviére, ſi on s'obſtine à tenir ſes forces réunies; de ſorte qu'on eſt obligé de faire des détachements; mais ils doivent être à portée d'être ſecourus & de ſe ſoutenir. La connoîſſance qu'on a du pays; détermine l'éloignement de ces poſtes; on ne détache que ce qui eſt néceſſaire pour aſſurer une communication ſolide dont la diſtance ſe régle ſur le nombre de ſes Troupes. Le gros de l'Armée campe enſuite dans un lieu à portée de ſoutenir ces détachements; & c'eſt ordinairement vers le centre pour être en état de ſecourir la droite ou la gauche de la Ligne. Les corps détachés ſe retranchent, pour ſe mettre à l'abri du Canon des Ennemis & faire une plus longue réſiſtance. Des patrouilles fréquentes doivent longer continuellement, ſur-tout la nuit, les bords de la riviére; & doivent donner avis promtement de ce qu'ils ons vu ou entendu.

Si quelque Infanterie des Ennemis eſt paſſée, ce ſeront des travailleurs qui voudront ſe retrancher pour couvrir la conſtruction du pont: la Cavalerie doit culbuter le ſabre à la main, ces gens mal aſſurés qui ſe voyant découverts, oppoſent peu de réſiſtance: ou ſi le tems le permet, on fait embuſquer des Troupes derriére un bourg, une hauteur, ou dans un bois, qui ne paroîſſent que lorſque quelques Bataillons des Ennemis ſont paſſés, pour les attaquer & les ſurprendre.

On prête beaucoup d'attention aux mouvements des Ennemis; c'eſt un tems où il faut avoir pluſieurs eſpions & les bien payer. Il faut ſavoir diſtinguer les faux mouvements: on affecte ſouvent de ſe laiſſer mener, de donner dans un piége; on néglige quelques endroits; & dès que l'Ennemi veut en tirer avantage, ou retourne par une contre-marche au point principal, pour le punir de ſa propre ruſe. Quand une partie de ſon Armée eſt paſſée, on marche fiérement pour la joindre de près, ſans tirer que lorſqu'on eſt fort-proche. On gâgne du tems par cette manœuvre; on empêche qu'un plus grand nombre de Bataillons n'arrive au ſecours de ceux qui ſont attaqués, en rendant inutile ſon Artillerie qui eſt poſtée ſur l'autre bord; car il ne peut tirer ſans tuer ſon propre monde, quand on combat de près.

Si c'eſt pendant la nuit, la confuſion de ſon côté deviendra plus grande & ſa défaite plus complète. On fait quelques fauſſes attaques, &

on tâche de gâgner ſes flancs. La Cavalerie qui ne peut agir reſte en réſerve, & attend le jour pour commencer ſon opération. On dirige le feu de quelques piéces de Canon ſur le pont des Ennemis, afin d'empêcher le ſecours & la retraite, en le rompant.

L'Attaque étant commencée, chaque Général doit avoir eu ſes inſtructions, & doit prendre ſon parti ſur ce qui arrive pendant le cours de l'Action. On perd un tems précieux à faire annoncer des minuties, & en attendant des ordres qui arrivent tòujours trop tard, ou que celui qu'on envoie n'a pas bien compris. Il ſuffit de ſavoir qu'on attaque une partie de l'Armée ennemie qui a paſſé la riviére, qu'il faut le dépoſter de ſon terrein; ce qui, joint aux éclairciſſements touchant la ſituation, & aux ordres que le Général Commandant a déja donnés, fera naître le ſuccès le plus brillant. Si l'Ennemi à quelques Bateries qui cauſent du déſordre, on tâche de les faire enlever, ou enclouer; la nuit favoriſe les coups les plus hardis. Le Général qui commande retient ordinairement une réſerve pour remédier aux accidents imprévus.

Si l'Ennemi tentoit le paſſage en deux différents endroits éloignés l'un de l'autre, & que dans cette diſtance il ſe trouvât un défilé, le Général le fait occuper, pour empêcher une partie de cette Armée de venir à tems ſecourir l'autre qu'il attaque. C'eſt toujours avoir beaucoup gâgné que de batre une Colonne; on eſt

alors en état de faire des diſpoſitions pour entamer l'autre. On ne pouroit eſpérer qu'un ſuccès fort-douteux en s'oppoſant de deux côtés, par la raiſon que *qui duos inſequitur lepores neutrum capit.* Au-reſte quoique l'Ennemi ait beaucoup à riſquer, il eſt plus facile de paſſer une riviére que d'en défendre le paſſage, parce qu'il peut être arrivé à bord, avant qu'on ne ſoit informé du mouvement qu'il a fait. On chicanne cependant le paſſage, lorſqu'on veut gâgner du tems, qu'on attend un renfort de Troupes, qu'on veut conſumer les fourages qui ſont de ſon côté, ou pour quelques-autres raiſons connues des Généraux.

ARTICLE XI.

Des Convois & des Magaſins.

Il faut des vivres & des magaſins à portée, ou les opérations de la Campagne languiſſent & déclinent.

Les magaſins ſont ſur les derriéres de l'Armée qui les couvre. On les place dans des lieux ſains, qui ne riſquent pas d'être inondés; & pour les mettre plus en ſureté contre les entrepriſes de l'Ennemi, on les enferme dans des places fortes, ou on fait élever quelques re-

tranchements gardés par des Troupes, pour les ſauver d'un coup de main.

Le Général aſſure une communication de l'Armée à ſes magaſins, pour favoriſer les convois. *Il faut toujours ſe conſerver un chemin aux vivres, aux munitions, & à la retraite*, dit le F. M. Comte Montecuculli. Les magaſins qui ſe font ſur la frontiére pendant l'hiver, demandent beaucoup d'attention; ils indiquent ſouvent par leur emplacement les endroits où on veut agir ou pénétrer; ce qu'il eſt important de cacher, afin de ne pas avertir l'Ennemi de ſe précautionner. Le Magaſin de Braunau en Bohême, menace le pays de Glatz & la Haute-Siléſie; celui de Tratenau montre que l'Armée agira du côté de Landshut & Schweidnitz: ſi l'on en forme un à Gabel ou Reichenberg, il annonce des mouvements dans la Luſace. De même que les Magaſins que le Roi de Pruſſe feroit dans le pays de Glatz, indiqueroient ſes vues ſur la Moravie ou le Cercle de Koniſgratz. Pour prévenir ce défaut nous avions pendant la derniére Guerre pluſieurs petits magaſins ſur une même Ligne, qui inquiétoient l'Ennemi par-tout, ſans démaſquer les projets de la Campagne, & qui étoient ſuffiſants pour fournir aux Troupes qui agiſſoient dans ces différentes parties, comme à Braunau, Reichenberg, Auſſig, & Eger. Le dépôt *principal* (*) pour la Haute & Baſſe-Siléſie

Dépôt principal (*) C'eſt un endroit où on raſſemble les vivres, & ſouvent les munitions dont une Armée a

ſie étoit à Koniſgratz; & le dépôt de Welwarn & Budine fourniſſoit aux magaſins ſur la frontiére de Saxe. Ces magaſins ont ſouvent été enlevés & perdus par la négligence & le peu de capacité de ceux qui étoient commandés pour les garder. Si on conſidére cependant le dommage que l'enlévement d'un magaſin cauſe à un pays, & le tort qu'en reçoit un Général d'Armée, qui doit abondonner une poſition avantageuſe faute de vivres, & qui voit des projets dérangés, on doit s'étonner que l'Ennemi ait ſi ſouvent réuſſi dans ces ſortes d'attaques, & qu'on ne trouve aucun exemple qui nous ait apprit la faute de ceux qui devoient les conſerver.

On recherche les riviéres navigables pour l'emplacement des magaſins, par la commodité du courant pour le tranſport. L'Elbe fourniſſoit abondamment l'Armée de vivres, laquelle ſans ce ſecours auroit dû abandonner la Saxe. Quand on ne peut ſe ſervir de l'avantage d'une riviére, on a recours au charroi, qui eſt toujours lent & marche difficilement par les défilés des montagnes & les mauvais chemins; il faut même de grandes précautions pour faire arriver les convois. On les fait accompagner par de gros détachements dont la force ſe régle ſur l'im-

por-

beſoin pendant la Campagne. Il eſt avantageux de les former dans une place ſituée ſur quelque riviére, afin de conduire plus ſurement & à moindres frais ce qui eſt néceſſaire à l'Armée.

portance du convoi, & le danger qu'il court dans ſa marche, par la proximité de l'Ennemi ou de ſes fortereſſes. Le Commandant de cette Eſcorte doit être inſtruit du pays qu'il doit traverſer, être bien informé des chemins, connoître la poſition de l'Ennemi; il doit enviſager le péril ſans ſe troubler, & ſavoir prendre un parti avantageux, quand il eſt attaqué. L'Eſcorte ſe partage ordinairement en trois Corps, dont l'un marche à la tête du Convoi, l'autre vers le centre, & le troiſiéme à l'Arriére-garde. On tire de ces différents Corps quelques pelotons d'Infanterie & de Cavalerie qu'on fait marcher de diſtance en diſtance le long des chariots. Ils doivent obliger les voituriers à ſerrer la file, & empêcher qu'ils ne s'arrêtent ou ne s écartent. On envoie des Houſards reconnoître du côté où l'Ennemi pouroit paroître, afin d'être inſtruit à tems, & de pouvoir ſe diſpoſer à le recevoir. A la premiére alarme, on fait doubler & ſerrer les voitures qui forment un Parc ou *Wagenburg*, afin d'avoir moins de diſtance à garder, & d'avoir ſes forces enſemble. L'Infanterie ſe place entre les chariots; la Cavalerie marche à la rencontre de l'Ennemi qu'elle doit attaquer, fût-il même ſupérieur, ce qui donne le tems aux voitures de ſe ranger. Elle ſe retire enſuite ſous le feu de l'Infanterie, quand elle eſt repouſſée. Il eſt difficile de forcer un Wagenburg formé de la ſorte; le feu de l'Infanterie qui en ſort, & qui tire à couvert des chariots, eſt ſuffiſant pour

obliger l'Ennemi à ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde. Ce Parc doit former une eſpéce de quarré ou un cercle dont toutes les parties ſoient fermées, afin que l'Ennemi ne puiſſe pénétrer en le tournant; ce qui eſt beaucoup plus difficile à emporter que le meilleur retranchement, ſi on fait dételer les chevaux au premier rang des voitures, desquels on doit ôter le timon, pour les mieux ſerrer les unes aux autres.

Quand l'Ennemi ſe retire, on le fait ſuivre & obſerver par la Cavalerie, de crainte qu'il ne dreſſe quelque embuſcade & qu'il ne recommence l'Attaque quand le Convoi ſera en marche. Ce fut ainſi que le Général Löwenhaupt ſe défendit pendant trois jours contre une Armée de Moſcovites trois fois plus forte que ſon Eſcorte.

Quand ce Convoi marche par un pays de chicanne, où il y a pluſieurs défilés, il ne paroît pas poſſible de former un Parc; alors l'eſcorte doit défendre le terrein, attaquer l'Ennemi & chercher à le batre. Si le Convoi marche à portée d'une *place ennemie* (*), & qu'on craigne d'être inſulté par la Garniſon, le Com-

---

Place ennemie (*) C'eſt un avantage particulier aux fortereſſes de couper les vivres & d'empêcher la communication. Car ſi deux mille hommes avec quelque Cavalerie ſortent d'une ville qui a cinq à ſix mille hommes de Garniſon, il eſt certain que le Convoi riſquera d'être endommagé, s'il n'a une bonne eſcorte conduite & diſpoſée par un Commandant expérimenté & vigilant.

mandant ſe poſte, avec une partie de ſon Eſcorte, dans quelque endroit avantageux, dreſſe une embuſcade à cette ſortie de la place, & ne part de-là que lorſque la plus grande partie de ſes chariots ont défilé. Si l'Eſcorte étoit trop foible pour réſiſter à l'Attaque d'une Garniſon fort-nombreuſe, il eſt de la prudence du Général en chef d'envoyer un renfort, ou de faire quelque mouvement, pour recevoir ſurement ſon Convoi.

Ceux qui ſont deſtinés pour le ſiége d'une ville, qui conduiſent des munitions, de l'Artillerie & des vivres, ſont encore de grande importance. Ces Convois doivent être bien eſcortés; on fait camper ſouvent un *Corps d'obſervation* (*) dans les endroits ſuſpects pour les couvrir. Tels étoient ceux qu'on envoya au ſiége de Neiſſe en Siléſie : ils risquoient d'être attaqués par la longueur & la difficulté des chemins, joint

Corps d'obſervation. (*) C'eſt un camp volant de cinq à ſix mille hommes, qui ſans être chargé de bagage & d'une Artillerie trop nombreuſe, obſerve l'Ennemi, tâche de prévenir ſes mouvements, & de l'arrêter par les Poſtes avantageux qu'il occupe, & qu'il abandonne ſelon les circonſtances pour ſe porter avec ſecret & diligence aux endroits où il n'eſt pas attendu. La force de ce corps n'eſt pas dans le nombre, mais dans la vigilance, l'activité & la pénétration de celui qui le commande.

On appele encore Corps d'obſervation, une Armée de vingt à trente mille hommes qui agit dans un pays éloigné, comme étoient les Troupes que nous avions en Siléſie, tandis que l'Armée principale agiſſoit en Saxe.

au voiſinage de Glatz qui avoit Garniſon Pruſſienne, & d'un Corps de huit mille hommes campé à Landshut aux ordres du Général Fouquet: mais les juſtes précautions de nos Généraux applanirent ces obſtacles.

ARTICLE XII.

De l'Attaque d'un Convoi.

Les Généraux ont ſoin de cacher leur jeu, quand ils veulent ſurprendre un Convoi. L'Ennemi prendra de grandes précautions, s'il s'apperçoit qu'on veuille lui enlever ce dont il ne peut ſe paſſer, & rendra impoſſible le ſuccès d'une auſſi belle entrepriſe.

Le Comte de Montecuculli voulant enlever un Convoi conſidérable de pain, que le Comte de Guiche conduiſoit à l'Armée du Maréchal de Turenne campée dans la Franconie, fit attaquer un Poſte de l'Ennemi près de Marckbreit; ce qui fixa l'attention des Généraux François; tandis qu'un gros détachement ſe rendit maître du Convoi, qui ne reçut aucun ſecours & fut perdu. Cette perte obligea l'Armée de France de ſe retirer, pour ſe rapprocher de ſes vivres. L'Armée de l'Empereur paſſa enſuite le Mein

ſans difficulté, & ſe joignit au Prince d'Orange qui fit le ſiége de Bonne.

Il faut ruſer pour tromper l'Ennemi ſur un article auſſi délicat; dans ces tems critiques il a pluſieurs eſpions qui l'inſtruiſent des moindres mouvements, des détachements, & des ordres qu'on donne. Il eſt cependant néceſſaire pour réuſſir, de faire embuſquer un Corps de quelques mille hommes ſur la marche du Convoi. Le Général chargé de cette exécution, doit connoître le terrein pa-où il doit marcher, & ſavoir à peu-près le tems qu'il arrivera, la force de ſon Eſcorte, & en combien de tems il peut recevoir du ſecours, afin de faire ſes diſpoſitions pour attaquer & pour ſe retirer à tems. Il ne reſte plus alors qu'à prendre attention de ne pas être découvert. L'Attaque ſe régle ſelon les circonſtances & les deſſeins du Général; mais la plus commune, & celle qui paroît la moins embaraſſée, eſt celle-ci. On laiſſe éloigner la tête du Convoi où il y a une partie de l'Eſcorte; on envoie enſuite la Cavalerie pour attaquer & percer le Centre; & on ſuit de près pour la ſoutenir; on tâche de batre en détail, ceux qui arrivent en déſordre, pour ſecourir la partie attaquée. Quand on a aſſez de monde, on fait une fauſſe attaque à la tête ou à la queue, qui n'oſera rien détacher. L'eſcorte ſurpriſe & batue, on eſt bientôt maître du Convoi. Si on a de l'Artillerie, elle doit tirer continuellement ſur la Cavalerie de l'Ennemi & ſur les chariots,

afin de les rompre & d'y mettre la confuſion. Si ce Convoi étoit engagé dans des défilés, la perte en ſeroit plus facile: s'il a le tems de former un Parc, & que la premiére attaque ne réuſſiſſe pas, on ſe retire en ordre pour recommencer de nouveau; car ce ſeroit perdre du tems de trop s'opiniâtrer, ſi on n'eſt pas abſolument ſupérieur en nombre.

Le Général B. de Loudon attaqua la tête du tranſport Pruſſien deſtiné pour l'Armée du Roi campée à Proſnitz; il ne put pourſuivre les avantages que lui promettoit cette premiére attaque, par la crainte d'être attaqué en dos par le Général Scythen que le Roi avoit détaché de ſon camp avec quatre mille hommes pour dégager ſon Convoi. Malgré pluſieurs voitures & quelques piéces d'Artillerie que l'Ennemi avoit perdues, il continua ſa marche le lendemain; & lorſque la tête ſe fut engagée dans les défilés de Domſtadtl & Sternberg, nos Troupes augmentées d'un renfort amené par le Général Siskowitz, attaquérent vers le Centre en coupant le ſecours qu'il auroit pu recevoir de ſon Avantgarde. L'Ennemi forma un Wagenburg; mais l'Eſcorte batue & diſperſée, le convoi fut bientôt à la diſpoſition du vainqueur.

Au-reſte il eſt plus facile d'attaquer & d'enlever un Convoi que de le défendre, à cauſe de la diſtance de deux ou trois lieues qu'il occupe. Quand la premiére attaque ne réüſſit pas, que l'Ennemi a eu le tems de faire doubler ſes voi-

tures, & que ſon détachement a de la ſupériorité, on ſe retire par les chemins les plus difficiles pour ne pas être ſuivi: il eſt apparent qu'il ne s'amuſera pas long-tems à la pourſuite, pour ne pas perdre de tems & ménager ſon eſcorte, à laquelle on pouroit dreſſer quelque embuſcade. Pour ſe dédomager de cette premiére retraite, on tâche d'entamer l'Arriére-garde, qui ordinairement fort-négligente, ſera ſurement batue, ſi elle eſt attaquée vivement. On attaque enſuite la queue du Convoi; on met le feu aux chariots; on tue ou on enléve les chevaux, en cauſant le plus de domage qu'il eſt poſſible. On profite de la nuit pour faire des priſonniers, enlever ceux qui vont à l'eau, au fourage, ou les chevaux qui ſont à la pâture; & ſi on a une retraite aſſurée, on peut ruiner le Convoi en détail.

ARTICLE XIII.

Des Détachements, & des Poſtes.

Les détachements ſont néceſſaires pour obſerver l'Ennemi, aſſurer les flancs & la communication d'une Armée, & pour couvrir ſes Magaſins & ſes Convois. Notre Armée étoit obligée de s'affoiblir par de gros détachements en Bohême, parce que c'eſt un pays ouvert, ou il n'y a aucune place forte, de même qu'en Si-

léſie, parce que ce pays eſt rempli de fortereſſes dont nous n'étions pas maîtres. Il eſt cependant avantageux d'en faire le moins qu'il eſt poſſible pour ne pas diminuer ſes forces.

Les meilleurs détachements ſont les garniſons des places; ils ſont toujours à portée d'incommoder l'Ennemi, & ne riſquent d'être enlevés que par un ſiége. Le Roi de Pruſſe n'étoit pas ſujet à faire de ſi nombreux détachements; ſes Fortereſſes lui aſſuroient ſes mouvements & ſes vivres, en ôtant le moyen à nos Corps d'obſervation de s'étendre & d'agir librement. L'Ennemi s'attachoit à nous enlever ces Poſtes; ce qui lui réuſſiſſoit fort-ſouvent, & augmentoit conſidérablement ſes forces; car il étoit accoutumé de faire la répartition d'une Troupe priſonniére, comme d'un tranſport de Recrues qui arrive à l'Armée: ce qui fait connoître combien il importe de ſe bien défendre & de ne pas rendre légérement ſon Poſte.

Il eſt néceſſaire de rappeler ces régles défenſives que pluſieurs ignorent, & qui ont été pratiquées par des Officiers qui ſe ſont fait connoître par leur bravour & leur mérite. Il eſt toujours dangereux de s'inſtruire par ſa propre expérience; on riſque d'être ſouvent la dupe, & de faire pluſieurs fautes avant d'en connoître les cauſes & le moyen de les réparer. Il vaut mieux prévenir ce malheur par ſon application, en apprenant les maximes que cette même expérience nous a laiſſées pour régle.

ARTICLE XIV.

Des moyens d'assurer son Poste & de le défendre.

Lorsqu'un Détachement arrive à son Poste, le Commandant va le visiter, & prend ses précautions pour n'être pas surpris & pour soutenir une attaque.

de la Défense d'un Bourg.

Si c'est une ville ou un bourg, ses premiers soins sont de reconnoître l'endroit pour en régler la garde, & placer les sentinelles. S'il est entouré d'un mur avec un fossé, il en sera plus assuré contre les surprises, & ne sera pas obligé de faire beaucoup travailler pour le mettre en état de défense. Il faut reconnoître le contour de cette muraille, observer les côtés les plus foîbles, & qui prêtent de la facilité à introduire du monde; on y met une sentinelle pendant la nuit. S'il se trouve quelque ouverture où la muraille est tombée, on la fait réparer, ou si le tems ne le permet pas, on fait palissader cette endroit par-où l'Ennemi pouroit entrer. S'il y a plus de deux portes dont l'une pour entrer & l'autre pour sortir, on les fait fermer, & on jéte du fumier derriére ou de la terre pour empêcher l'Ennemi de les brûler, de les ouvrir, ou de les pétarder. On met les deux autres en sureté par

des paliſſades ou un retranchement qu'on fait tirer pour les couvrir, quand le Commandant en a la permiſſion du Général dont il dépend, & qu'il doit informer de la nature de ſon poſte.

On reconnoît les environs du lieu, les endroits par-où l'Ennemi peut venir, & ceux où il pouroit s'embuſquer pendant la nuit pour ſurprendre à la pointe du jour. S'il y a quelque hauteur à portée, d'où l'Ennemi pouroit incommoder ceux qui ſont dans la ville, on y fait conſtruire une Redoute bien paliſſadée; & ſi ce poſte eſt de grande importance, on fait miner ce retranchement pour le faire ſauter quand l'Ennemi s'en ſera rendu maître; car on le délogeroit difficilement lorſqu'il s'en ſeroit emparé.

On a ſouvent remédié avec tant d'art à la foîbleſſe de ces poſtes, qu'il a falu beaucoup de monde & plus d'un jour pour les forcer. On ſe reſſouviendra de la défenſe des Pruſſiens à Gabel en Bohême: cette petite ville dominée partout, qui n'avoit qu'un mur foîble & fort-bas, fut attaquée par le Corps des Grenadiers aux ordres du Général Macquire. Ils franchirent les premiers obſtacles; & le détachement de quatre Bataillons Pruſſiens, fut obligé de ſe retirer dans les maiſons, d'où ils firent un feu ſi violent, que les Grenadiers, qui avoient déja pénétré juſques dans la place, furent obligés d'abandonner l'attaque & de ſe retirer avec perte. Le Général F. Z. M. Duc d'Aremberg arriva le lendemain avec le corps de réſerve qu'il

commandoit; il fit ſes diſpoſitions pour leur empêcher la tetraite, & voulut les attaquer plus en régle: mais l'Ennemi capitula, & fut fait priſonnier. Il étoit facile à ce détachement qui s'étoit fait tant d'honneur à la premiére attaque, de profiter de la nuit pour ſe retirer; mais il ignoroit le ſecours qui devoit arriver. On voit par cette exemple & quantité d'autres, que l'Ennemi n'eſt pas maître d'un poſte pour y être entré : c'eſt une précaution néceſſaire, de ſe faire une retraite dans l'endroit même. Quand le Détachement n'eſt que de cent ou deux cents hommes, on choiſit une maiſon élevée & ſolidement bâtie, ou ſi l'égliſe avec ſon cimetiére eſt ſituée avantageuſement, on s'y défend à la faveur des *crenaux* (*) percés dans la muraille. On retient une petite réſerve pour faire des ſorties; & cette retraite ſert de citadelle quand on s'eſt auparavant défendu aux endroits attaqués.

Du ſervice journalier.

Le ſervice intérieur ſe doit faire exactement, ſans trop fatiguer le Soldat, pour ne pas lui donner ſujet de déſerter. Il faut peu de monde

---

Crenaux (*) Ce ſont des ouvertures, ou des trous percés dans un mur pour tirer à couvert ſur l'Ennemi. On les perce à deux ou trois piés les uns des autres. Entre deux crenaux on en ouvre ſouvent un troiſiéme en bas à un pié de terre. Ces crenaux d'en-bas ſont fort-utiles; ils découvrent les jambes de ceux qui s'approchent, & empêchent de mettre des échelles entre deux ouvertures. Le Soldat ſe couche à terre pour mieux tirer hors de ces derniers crenaux.

en ſervice pendant le jour ; mais les gardes doivent être augmentées la nuit. On envoie des patrouilles, & on tient une réſerve qui s'aſſemble dans une maiſon où elle paſſe la nuit habillée: le reſte doit être guêtré & habillé deux heures avant le jour. On a encore ſoin de faire les quartiers proche les uns des autres, afin d'avoir la troupe enſemble. Ces précautions ſeront la ſureté du poſte & du détachement, en ôtant aux Ennemis l'envie d'attaquer; car ils n'entreprennent ſouvent que lorſqu'ils ſont inſtruits de la négligence de celui qui commande.

De la défenſe d'un village.

Quand un détachement occupe un poſte ouvert, comme ſont les villages, il eſt difficile de ſe ſoutenir long-tems: auſſi a-t-on ſoin de ne pas les expoſer ſouvent dans ces endroits. Il arrive cependant, faute d'autre poſte plus convenable, qu'on eſt obligé d'occuper ces villages, comme ſont ceux qui ſont devant le front d'un Camp ou devant les quartiers de l'Armée pendant l'hiver. Ces Poſtes doivent être retranchés & ſoutenus à tems: s'ils ſont dominés, hors d'état d'être fortifiés, & qu'on ait l'ordre de s'y défendre, on aſſemble ſa troupe dans une maiſon bâtie de pierres, ou dans l'égliſe, comme je l'ai déja dit : on fait occuper les maiſons qui flanquent l'attaque, afin de faire diverſion & de ſe ſoutenir mutuellement.

Si c'eſt une égliſe, on s'applique à bien creneler les angles & les flancs, qui ſont des meurtriéres qu'on ne peut approcher facilement: on

ſait occuper la tour qui domine & découvre partout. Il faut une attention particuliére pour la défenſe des portes: après qu'on a ouvert pluſieurs crenaux pour tirer au travers des planches, on fait conduire des arbres entiers avec toutes leurs branches, qu'on place devant pour en défendre l'approche à l'Ennemi qui tâche ordinairement d'y mettre le feu. On range derriére ces portes quelques tonneaux remplis de terre ou de ſumier, qui ſervent de retranchement derriére lequel on peut tirer & ſe défendre, quand il eſt parvenu à les enfoncer ou à les brûler. Au-reſte, quoiqu'on ſoit quelquefois obligé de ſe retirer dans une égliſe, on ne doit pas oublier qu'on eſt dans un lieu ſaint. Le Soldat ne doit pas approcher de l'Autel, ni toucher à la moindre choſe. On a l'attention de faire ôter par un Prêtre les choſes ſacrées & les ornements: alors Dieu permet qu'on endomage les murs de ſon temple pour mieux conſerver le ſang chrétien contre la ſupériorité de l'Ennemi. Quand il y a des Châtaux qui ſont ordinairement mieux flanqués, on doit les préférer pour la défenſe. Ce fut dans une occaſion ſemblable que le Comte de Saxe, depuis Maréchal de France, pourſuivi par des Polonois pendant la confédération en 1705, ſe réfugia dans un village nommé Cracnik, où il ſe défendit dans une maiſon avec autant de valeur que d'adreſſe: il n'étoit accompagné que de dix-huit perſonnes. Il poſta deux ou trois hommes dans

Mémoires de Polnick.

chaque chambre, avec ordre de percer le plancher pour tirer *d'en-haut* (*) ſur ceux qui entroient, & ſe plaça avec le reſte dans un endroit où il pouvoit donner du ſecours, & ſoutenir ceux qui en avoient beſoin. Les Polonoîs qui voulurent entrer dans ces chambres d'en-bas furent tués; ils abandonnérent cette attaque pour eſcalader & monter par les fenêtres: le Comte de Saxe ne pouvant les empêcher par-tout, faute de monde, tua ceux qui étoient entrés; & l'Ennemi rebuté d'une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas, ſe contenta de bloquer cette retraite.

Mais bien-que la maiſon fût entourée par quatre cents Cavaliers, le Comte trouva moyen d'en ſortir à la faveur de la nuit; il ſurprit & attaqua une de leurs gardes avec quatorze hommes qui lui reſtoient, & ſe retira à Sandomir où il y avoit garniſon Saxone.

Un Officier courageux qui a envie de ſe défendre, ſait tirer parti de tout, & remédie aux dangers les plus preſſants. On a ſoin de ménager la munition & de ne pas faire tirer ſimplement pour faire du bruit, & épouvanter l'Ennemi. Le Soldat eſt toujours charmé de ti-

---

d'en-haut (*) Le Comte de Saxe s'appliqua à défendre le ſecond étage, & abandonna le premier; parce qu'il n'avoit pas aſſez de monde pour occuper toutes les chambres. Il eſt cependant important de ſoutenir le bas; car l'Ennemi a beaucoup d'avantage quand il s'en eſt rendu maître.

railler; il ſe ſert enſuite du prétexte de n'avoir plus de poudre pour obliger ſon Commandant à ſe rendre. Il faut diſtinguer les fauſſes attaques, & ne faire tirer que lorſque l'Ennemi eſt à ſoixante pas; ce qui l'empêchera d'avancer. Il eſt toujours honteux de ſe rendre pour n'avoir ſu faire uſage de ſa munition; ce dont on s'apperçoit par le peu de monde qu'il en a coûté à l'Ennemi pour enlever le Poſte.

Quand l'Ennemi ſe retire après une attaque, il faut toujours croire ce mouvement ſuſpect, ne pas s'abandonner à la pourſuite des fuyards, crainte d'être coupé & batu; c'eſt ſouvent une feinte qui lui donne toujours l'avantage de retourner, ſi on abandonne ſon Poſte, ou qu'on ſe néglige enſuite ſur les précautions de les conſerver & de ſoutenir une ſeconde attaque. Le cas arrive qu'on eſt forcé de ſe rendre après une longue réſiſtance; mais ce doit toujours être un effet de la derniére extrémité, & quand on a mis tout en uſage pour en ſortir avec honneur. C'eſt pourquoi quand on commence à déſeſpérer du ſuccès, on demande à capituler & à ſe retirer avec le détachement. Si l'Ennemi n'écoute aucune propoſition, on tâche de ſe ſoutenir juſqu'à la nuit, dont on profite pour faire ſa retraite les armes à la main. Rien n'eſt ſi glorieux & ne mérite davantage les attentions des Supérieurs, quand cette derniére diſpoſition, répond à la capacité & à la valeur d'un Officier Commandant, qui s'eſt déja diſtingué dans la

défenſe de ſon Poſte. On prend le plus court chemin pour gâgner des bois, des hauteurs, & des défilés, pour rejoindre l'Armée.

Il eſt néceſſaire, avant de finir, de dire un mot de l'Artillerie que l'Ennemi peut conduire à l'attaque d'un Poſte. Elle fait du ravage, & peut mettre le feu au bâtiment qu'on a choiſi pour ſe défendre. Elle peut même abatre un angle & faire une ouverture à la muraille; cela n'empêche cependant pas d'oppoſer une vigoureuſe réſiſtance, & d'attendre les derniéres extrémités. Il faut du tems pour faire une brêche, & allumer un bâtiment ſolide; & ſi on ne peut enclouer les piéces, il eſt toujours poſſible d'attendre le moment favorable pour ſe retirer ou recevoir du ſecours, ſi on eſt à portée d'être ſoutenu.

Charles XII, Roi de Suéde, fut attaqué à *Varniza* (*) par ſix mille Janiſſaires & vingt mille *Tartares* (**) qui conduiſoient vingt piéces de Canon. Il ſe défendit avec quarante perſonnes

Varniza (*) Cette endroit ſitué vers les bords du Nieſter dans la Beſſarabie, eſt remarquable par le ſéjour qu'y fit le Roi de Suéde. Il eſt proche de Bender, qui eſt la réſidence d'un Bacha & la ville principale de ce pays habité par des Tartares.

Tartares (**) C'eſt une Cavalerie légére & fort-nombreuſe, dont les Turcs ſe ſervent dans leurs Armées pour faire le dégât, piller & brûler le pays: ils montent de petits chevaux, mais infatigables & fort-habiles à la courſe. Ces peuples ſont tributaires de la Porte-Ottomane, & reſſemblent fort aux Calmoucks des Moſcovites qui ſont auſſi des Tartares ſujets du Czar.

ſonnes dont la plupart domeſtiques, dans une petite maiſon de bois mal bâtie, ſans pouvoir être forcé. Enfin les Turcs honteux de perdre beaucoup de monde ſans réuſſir, changérent l'attaque en blocus; & par le moyen de leur Artillerie, ils mirent le feu à la maiſon. Le Roi en ſortit l'épée à la main pour gâgner avec ce qu'il avoit de monde, un bâtiment voiſin, qui étoit de pierre, où logeoit ſon Chancelier Müllern; mais il fut entraîné par le grand nombre de Turcs qui le firent priſonnier*. La témérité de ce fait n'ôte rien de ſon mérite dans le genre de ſe défendre.

* Hiſtoire de Charles XII. par Mr. de Voltaire.

Je crois qu'un Commandant pouroit ſortir d'un poſte ouvert, quand il eſt inſtruit (par les correſpondances qu'il doit chercher d'entretenir dans ſon voiſinage) que l'Ennemi marche avec des forces ſupérieures & de l'Artillerie pour l'attaquer, afin de lui tendre une *embuſcade* (*), de le ſurprendre en marche, d'enclouer ſes piéces, de le diſperſer, & de lui cauſer le plus de tort poſſible. C'eſt un effet de la ſurpriſe de batre le plus fort avec peu de monde.

La Cavalerie n'a pas le même avantage pour défendre & ſoutenir un poſte: elle riſque même d'être enlevée, ſi elle néglige les précau-

---

Embuſcade (*) On doit ſe ſouvenir dans les embuſcades du conſeil du F. M. Montecuculli: *Il ne faut pas arriver longtems avant l'exécution, & ne pas s'y arrêter trop longtems, de crainte que l'Ennemi n'en ſoit averti.*

tions néceſſaires, pour s'empêcher d'être ſurpriſe. Elle doit être inſtruite aſſez tôt de la marche de l'Ennemi, pour le recevoir en ordre, ou ſe retirer à tems. L'enlévement d'un poſte de Cavalerie eſt une perte conſidérable; & l'Ennemi tente ſouvent, quand il réuſſit une fois. On préfére les endroits fermés d'une muraille pour faire cantonner la Cavalerie. Il faut une garde en campagne, pour envoyer des patrouilles reconnoître à la pointe du jour & lors d'un brouillard. Elle poſe une ſentinelle au clocher de l'égliſe, pour découvrir de loin; & s'il y a quelque hauteur a portée, on y place une védéte. A la moindre alarme toute la Troupe doit être à cheval; elle ſort dans la plaine; & le Commandant fait ſes diſpoſitions pour combatre ou pour ſe retirer.

Je terminerai cette Article par une réflexion ſur la conduite qu'il faut tenir avec les habitants du lieu où on eſt en détachement. Il faut s'en défier ſans cependant faire paroître aucun ſoupçon; on ne doit jamais leur rien confier d'intéreſſant, ni leur apprendre les ordres qu'on a reçus, & ce qu'on eſt d'intention de faire. Il faut avoir de la fermeté pour ne pas ſe laiſſer corrompre ou perſuader de faire une baſſeſſe. Ils s'épouvantent de la moindre choſe; tout leur eſt ſuſpect; & ils emploient ſouvent pluſieurs reſſorts, pour porter un Commandant à rendre ſon poſte après une légére réſiſtance. Ils intimident ſouvent le Soldat; c'eſt pourquoi il eſt bon

de s'informer quelquefois des discours qu'on leur tient. Un Commandant doit tâcher de se faire aimer des habitants, d'entretenir la discipline parmi sa troupe, de réparer les torts de ceux qui se plaignent; il doit être désintéressé, & même généreux s'il a les moyens de faire paroître cette derniére vertu. Il est dangereux de les avoir contre soi & de leur donner sujet de mécontentement. On doit compter alors d'être entouré d'Ennemis, d'autant plus à craindre qu'ils agissent secrétement. Ils deviennent des espions dont l'intérêt commun est de vous perdre. Ils débauchent les Soldats, introduisent l'Ennemi, ou l'instruisent des moindres particularités qui l'intéressent.

Je n'ai pas parlé du bagage; car il n'en faut d'autre en détachement, que celui qu'on veut perdre.

ARTICLE XV.

De la façon d'attaquer un Poste.

L'Ennemi est également obligé de faire des Détachements; il ne peut avoir assez de places fortes pour se passer absolument de cette nécessité; leur situation d'ailleurs ne répond pas toujours aux mouvements qu'il est obligé de faire pendant une Campagne. Mr. Ray de Saint-

Genies en parle ainſi : *Il y a des Poſtes pour couvrir un pays ou pour la ſureté des Convois : on doit priver l'Ennemi, s'il eſt poſſible, des uns comme des autres. L'enlévement de ceux qui couvrent un pays, établit ſurement les contributions & donne aux partis le moyen de pénétrer & de revenir en ſureté. L'enlévement de ceux qui favoriſent les convois, en rend la conduite au Camp plus difficile, en entraîne ſouvent la perte, & oblige l'Ennemi d'abandonner une entrepriſe, ou une poſition préjudiciable pour ſe raprocher des lieux d'où il tire ſes vivres.*

L'attaque de ces Détachements ſe régle ſur leur ſituation : il faut s'inſtruire de leur force, des précautions intérieures du Commandant, s'il eſt vigilant ; car c'eſt en quoi conſiſte ſa ſureté ; ſi ſa troupe fait le ſervice avec exactitude, ou ſi elle le néglige. On s'informe aux déſerteurs & aux payſans des particularités qu'on veut ſavoir ; & on envoie des Soldats deguiſés en payſans pour obſerver les choſes de plus près. On examine encore ſi ce Poſte peut être ſecouru, & en combien de tems. Ces réflexions finies, on régle ſon plan pour attaquer avec les précautions ordinaires, pour le ſurprendre une ou deux heures avant le jour : ce dernier parti eſt toujours le meilleur, ſur-tout lorſque ce Poſte peut être ſecouru. On attaque par les endroits les plus foîbles & les moins gardés. On combine l'éloignement & le tems de la marche, afinde ne pas arriver trop tôt ni trop tard. On riſque toujours d'être découvert,

quand on doit s'arrêter, & retarder l'opération lorſqu'on eſt arrivé; & l'affaire eſt ſouvent manquée lorſqu'on n'arrive pas à tems. Quand tout eſt diſpoſé, on fait une fauſſe attaque avec des cris, & un grand feu de mouſquéterie dans un endroit, tandis qu'on force le paſſage par-où on veut entrer, avec la baïonette ſans tirer, pour ne point perdre de tems, & ne point mettre la confuſion parmi ſes gens. Souvent les deux attaques réuſſiſſent, & on entre par deux endoits. On a la précaution dès qu'on eſt entré, de tenir les Soldats en ordre: perſonne ne peut ſortir de ſon rang; on range la troupe dans une rue ou ſur la place; & on détache pluſieurs piquets de trois ou quatre hommes, pour pénétrer plus avant par différents endroits, afin d'empêcher le ralliement de l'Ennemi & de tirer ſur ceux qu'ils rencontrent. On attend le jour dans cette ſituation afin de terminer ce qu'il reſte à faire.

Quand l'Ennemi s'eſt précautionné dans l'intérieur, comme je l'ai marqué dans l'Article précédent, qu'il fait feu des fenêtres ou de ſes crenaux, l'attaque en deviendra plus difficile. On fait ſommer le Commandant de ſe rendre, en le menaçant de mettre le feu à ſon Poſte; & s'il n'écoute pas ces raiſons qui n'épouvantent jamais un Officier réſolu qui connoît ſon avantage, on commence l'attaque par les portes qu'il faut tâcher de rompre ou de brûler. Si elles ſont flanquées par un feu de côté, qui ſort des crenaux, & qu'on ne puiſſe les approcher, on

tâche de faire taire ce feu ; on maſque les crenaux avec des portes de grange ou de maiſon, qu'on appuie contre la muraille ; on ſe loge dans les maiſons à portée pour tirer ſur ceux qui ſe défendent, & on eſcalade la maiſon ſi on ne peut réuſſir autrement : une partie de la troupe doit toujours reſter en réſerve hors de la portée du fuſil.

On fait pluſieurs petites attaques avec peu de monde, par la on ménage ſa munition, en obligeant l'Ennemi de perdre la ſienne ; & lorſque l'affaire eſt bien engagée par-tout, qu'on perd du tems ſans remporter d'avantage, on fait agir ſa réſerve, afin de ranimer & terminer l'action. Si on a de l'Artillerie, on fait tirer ſur l'angle du bâtiment, afin d'avoir bientôt une ouverture pour entrer ; ou on abat le mur qui flanque l'attaque où les crenaux ſont les plus dangereux. Quand il y a de la Cavalerie, on la tient encore en réſerve pour l'oppoſer à celle de l'Ennemi, ou empêcher ſa retraite.

On emploie ſouvent la ruſe pour ſe rendre maître d'un détachement qui eſt dans un poſte avantageux, fortifié, & qui pouroit faire une longue réſiſtance : on s'approche à la faveur d'une nuit obſcure ; on ſe tient en embuſcade dans un bois ou derriére une colline à portée. A la pointe du jour, lorſque les portes s'ouvrent, on envoie huit à dix ſoldats adroits, habillés & traveſtis en payſans qui vont au marché, & qui ont des piſtolets cachés ſous leurs habits. Ces Soldats

doivent ſurprendre la ſentinelle & la garde; ils tuent ce qui fait réſiſtance; ils prennent les fuſils & doivent garder la porte juſqu'à ce que la Troupe ſortie de ſon embuſcade, arrive pour les ſoutenir & pénétrer dans la ville. Il faut du tems à ceux qui ſont dedans pour être inſtruits de cette alarme, pour accourir au ſecours, pour aſſembler & ranger le détachement; ce qui donne toujours occaſion à celui qui entreprend ſagement, avec ſecret & vivacité, de réuſſir dans ces ſortes d'entrepriſes dont pluſieurs ont été la dupe. Pour mieux s'aſſurer des portes, d'autres propoſent d'envoyer un chariot de payſan chargé de pierres, de fumier, ou de quelque autre choſe de peſant, lequel conduit par des ſoldats traveſtis reſte ſous la porte de la ville, afin d'ôter la poſſibilité de la refermer: *ce chariot* (*) s'il eſt couvert, peut encore cacher du monde. On ſe ſert auſſi du pétard pour rom-

Chariot (*) J'ai lu qu'une ville en France, nommée Amiens, avoit été priſe par les Eſpagnols à la faveur d'un Stratagême ſemblable. Un chariot chargé de noix, & accompagné de quelques ſoldats traveſtis en payſans, s'arrêta ſous la porte de la ville, comme s'il y avoit quelque choſe de caſſé à la voiture, tandis que quelqu'un fit tomber un ſac (qui étoit ouvert à deſſein) rempli de noix, qui ſe répandirent. Les Soldats de la Garde accoururent bientôt fort-gaiement pour les ramaſſer croyant faire bütin; mais les ſoldats traveſtis tuérent la ſentinelle qui étoit devant les armes, prirent les fuſils; tandis que la Troupe ſortie de ſon embuſcade arriva pour ſe ſaiſir de la porte, & prit la ville,

pre ces portes, & de pluſieurs autres ruſes que les circonſtances font naître.

Celui qui attaque doit prendre pluſieurs précautions, lorſqu'il a pénétré dans la ville. Il n'en eſt pas le maître pour y être entré ; il riſque d'être repouſſé, & de ne rien effectuer, s'il ne ſe conduit avec cette prudence qui produit les ſuccès & couronne les entrepriſes les plus difficiles. On envoie un Officier avec dix ou quinze hommes à la maiſon du Commandant pour le prendre priſonnier ; on fait attaquer le Corps de Garde de cet endroit, dont il faut ſe rendre maître ſans perdre de tems. S'il y a de l'Artillerie, il faut s'en ſaiſir d'abord, la faire enclouer ; ou ſi on trouve de la munition, on fait tirer ſur la ville pour épouvanter les habitants. On range le reſte de la Troupe ſur la place ou ailleurs ; & on défend aux Soldats de quitter leur rang, afin de pouvoir envoyer du ſecours où il eſt néceſſaire. Si l'Ennemi commence à tirer des fenêtres, on fait enfoncer la porte de quelques maiſons qu'on fait occuper pour tirer de-là ſur ceux qui ſe défendent. Si l'Ennemi eſt logé dans des caſernes, où il veuille ſe défendre, ou fait occuper les maiſons à portée pour les bloquer, d'où on tire ſur eux, tandis qu'on fait attaquer les portes & les fenêtres de ces caſernes. On réuſſit plus aiſément dans ces ſortes d'attaques, quand on connoît l'intérieure de la ville ou du bourg où l'Ennemi ſe défend.

A la faveur d'une embuſcade on peut encore ſurprendre un détachement en plein midi, parce qu' alors les Officiers ſont à table, & les Soldats dorment, ou ſont diſperſés à la promenade ou dans les cabarets.

On doit prendre des précautions, quand l'Ennemi ſurpris, abandonne un poſte, & ſe retire avec tout ſon détachement; car il pouroit profiter de quelque négligence, & reprendre ſon poſte. Le Roi de Suéde attaqua au mois de Janvier en 1708 le Czar des Ruſſies Pierre I. qui étoit avec deux mille hommes à *Grodno*: (*) cette ſurpriſe où il s'agiſſoit de l'enlévement & de la perte du Czar, s'exécuta avec ſix cents chevaux, à la faveur de quelques marches forcées qu'ils firent pour s'approcher de cette ville. Les Moſcovites qui ne s'étoient pas préparés contre une attaque, ne firent aucune réſiſtance & ſe ſauvérent. Le Roi maître d'un endroit où il venoit de manquer un auſſi-beau coup, y paſſa la nuit pour ſe repoſer. Il étoit minuit, lorſque les Suédois livrés au plus profond ſommeille ſe réveillérent au bruit du canon & de la mouſquéterie. Les Ruſſes revenus avec des forces ſupérieures, attaquoient ce poſte qu'ils avoient abandonnés. Par bonheur que le Roi de Suéde avoit poſté une garde de trente hommes à l'entrée de la ville, du côté de l'Enne-

Grodno (*) Ville de Pologne dans la Lithuanie.

mi: la défenſe de cette garde donna le tems à la Cavalerie de monter à cheval, & de repouſſer les Ruſſes, ſans quoi le Monarque Suédois étoit pris dans les filets qu'il avoit tendus.

Cet exemple démontre qu'on ne doit jamais trop s'abandonner à la bonne fortune, qui peut changer ſubitement, lorsque l'Ennemi qui a reçu du ſecours retourne ſur ſes pas pour reprendre ſa revanche. On permet quelquefois le pillage, quand on veut uſer de repréſailles ou punir les habitants qui ſe ſont défendus; mais pour éviter ce déſordre qui fait tant de malheureux, & qui a toujours de mauvaiſes ſuites, il vaut mieux faire contribuer l'endroit, donner des rafraîchiſſements aux Soldats & leur diſtribuer quelque argent; ce qui rend tout le monde content ſans ruiner perſonne.

Quand on veut ſurprendre un poſte éloigné de dix à douze lieues, il faut beaucoup de diligence dans la marche, de crainte que l'Ennemi inſtruit & précautionné n'empêche la retraite des Troupes qui vouloient l'attaquer. On fait monter l'Infanterie néceſſaire ſur des chariots, ou en croupe de la Cavalerie; on conduit des pétards pour briſer les portes, & des grenades. On marche la nuit pour ne pas être découvert; on empêche les ſoldats de s'écarter pour chercher des vivres dans les villages, dont on doit être pourvu; on reſte embuſqué le jour, & on régle l'heure d'attaquer ſelon les meilleurs circonſtances pour réuſſir.

On obſerve dans les ſurpriſes de poſte, où l'Ennemi a de grandes reſſources pour ſe bien défendre, d'attaquer vivement, afin de l'empêcher de ſe reconnoître; il faut avoir prévu les obſtacles qu'on doit ſurmonter, & s'y prendre avec réſolution: car ſi l'affaire traîne en longueur, l'aſſaillant ſe rebute & ſe déſeſpére, tandis que celui qui eſt attaqué reprend courage, & a le tems de multiplier ſes diſpoſitions défenſives. On penſe encore à faire ſa retraite en ordre, quand l'affaire ne réuſſit pas; il eſt toujours moins honteux d'attaquer dix fois ſans réuſſir, quand on n'a rien à ſe reprocher ſur ſes diſpoſitions, que d'être attaqué une ſeule fois & de ſe mal défendre.

ARTICLE XVI.

Des Camps retranchés.

Il eſt abſolument néceſſaire pour faire réuſſir les projets d'une Campagne, de n'être jamais forcé au combat, & de ne donner bataille qu'au tems le plus favorable: c'eſt pourquoi un Général eſt ſouvent obligé de ſe retrancher & d'aſſurer ſon Armée contre les différentes tentatives d'un Ennemi qui cherche à combatre à ſon avantage, afin de rompre ſes deſſeins, de

l'arrêter par une ſituation avantageuſe, de faire enſuite des ſiéges, ou une diverſion, lui couper les vivres, & l'empêcher de rien entreprendre.

Par ces grands avantages qu'on retire d'un Camp bien ſitué, & qui répond aux différents objets qu'on ſe propoſe, on voit de quelle conſéquence il eſt de le mettre en ſureté. Les Conquérants ont excellé dans cette partie de la Guerre; & pluſieurs Généraux ont vu leurs projets déconcertés pour les avoir négligés.

Mr. Ray de Saint-Genies en parlant des Grecs & des Romains dit: *Enfin ces deux Peuples guerriers & triomphants, dont les coups de prudence & de valeur ſont marqués dans l'hiſtoire par des traits ineffaçables, ne nous ont rien laiſſé de plus ſage ni de plus digne d'imitation que ce qu'ils ont pratiqué dans leurs Campements.*

Ces peuples ont toujours eu en tête des Armées ſupérieures du double & du triple: mais leurs précautions pour la ſureté de leurs Camps dont le choix répondoit à une expérience éclairée, leur donnoient des avantages plus ſolides que ceux du nombre, & les mettoient en état de toujours entreprendre, ſans jamais donner priſe ſur eux.

Il faut du tems & du travail pour perfectionner un Camp; mais cela ne compte rien en comparaiſon des avantages qu'il procure. Il paroît même naturel que quand on occupe un Camp, plutôt pour la commodité de l'eau, du bois & du fourage, qu'à cauſe des avantages

qu'offre le terrein, (ce qu'on ne rencontre pas par-tout) on doit ſuppléer par le travail, aux défauts de cette ſituation.

Je ſuis volontiers du ſentiment de ceux qui n'aiment pas ces longs retranchemens qui s'étendent ſans intervale d'une Aile à l'autre; il eſt certain que ſi l'Armée eſt nombreuſe ces Lignes occupent trop de terrein, & ont toujours pluſieurs endroits foîbles.

On ſe contente ſouvent de retrancher les parties d'une Armée les plus expoſées, comme les Ailes & le Centre: s'il y a des villages bien ſitués qui couvrent le front, il eſt avantageux de les retrancher & de les ſoutenir: l'Ennemi perd du tems & du monde pour s'en emparer, & il n'en retire d'autre profit quand il s'en eſt rendu maître, que d'avoir un obſtacle de moins à ſurmonter.

Un retranchement doit être ſolide & défendu; les parties foîbles doivent être les mieux flanquées; on y ſupplée encore par quelques ouvrages détachés, s'il eſt néceſſaire, afin de donner un point d'égalité. L'Ennemi étudie le fort & le foîble de ces ouvrages; il ſe détermine enſuite à les attaquer dès qu'il y trouve quelque défaut; ce qui peut occaſionner des ſuites funeſtes. On éléve davantage le parapet, ou on fait des épaulements aux parties qui peuvent être enfilées par le canon; on a ſoin de bien fortifier les Ailes; l'Ennemi les attaque ordinairement, & s'applique à les tourner. Les

retranchements qui traverſent la plaine ont ſouvent leurs foſſés plus profonds & les parapets plus élevés: on donne moins d'élévation à ceux qui ſont ſur les hauteurs, parce qu'ils ſont moins expoſés à l'effet du canon, & afin que le feu du parapet puiſſe mieux raſer la pente de la montagne, ſans quoi l'Ennemi en avançant ſeroit trop tôt à couvert des coups de fuſils. Je ne puis preſcrire aucune régle pour les profondeurs des foſſés non-plus que pour l'épaiſſeur, ni la forme des retranchements; ces calculs varient ſelon la nature du *terrein* (*) & les différentes poſitions qu'une Armée peut occuper. C'eſt à l'expérience d'un Ingénieur, dit Mr. le Chevalier de Clairac, à tirer avantage des lieux pour profiter de ce qui peut favoriſer ſa défenſe, en évitant ce qui peut nuire.

C'eſt une maxime que l'uſage ſemble approuver, de ſe ménager des eſpaces, pour faire marcher les Colonnes en avant, afin de profiter de la victoire, & de pourſuivre l'Ennemi, après l'avoir défait. Ces eſpaces ſervent encore pour faire ſortir des Troupes qui prennent l'Ennemi en flanc pendant l'action. Quelque bien retranchée que ſoit une Armée, elle ſou-

---

Terrein (*). Il y a des terres humides où on rencontre l'eau, en creuſant cinq à ſix piés en terre: d'autres ſabloneux où on ne peut élever de retranchements qu'à force de faſcines. Il y a encore des terreins pierreux, difficiles à remuer: ces inconvénients empêchent ſouvent la conſtruction d'un retranchement.

tiendra difficilement les efforts continuels de l'Ennemi, ſi elle ne peut mettre quelques Bataillons en mouvement, pour tourner & prendre en flanc celui qui attaque; ce qui étonne & déconcerte l'aſſaillant, & lui fait lâcher priſe au plus fort du combat. On a vu des Brigades & quelquefois une Aile entiére ſe ſauver, & perdre en une minute le terrein qui leur avoit coûté du ſang & des peines, pour avoir apperçu quelques Eſcadrons de Cavalerie qui les prenoient en flanc, & attaquoient avec réſolution ſans leur donner le tems de ſe reconnoître ni de réfléchir ſur les cauſes de cette crainte. Le Soldat déja abatu par le péril qu'il voit devant lui, ſe croit toujours perdu, & prend de fauſſes impreſſions à la vue du moindre danger qui menace ſes flancs; la peur groſſit les objets, & ſe communique de ſorte que les premiers Bataillons qui ſe retirent, ſervent ſouvent de ſignal aux autres.

Il y a des Camps envelopés dans des ouvrages contigus qui couvrent tout le front d'une Armée, s'étendant ſans intervale d'une Aile à l'autre: quelque inattaquable que paroîſſe une Armée enfermée de la ſorte, il ſemble que l'expérience qui détruit la prévention, a fait connoître le défaut de ces Camps, & réformé ce travail. Les Anciens ſe retranchoient de la ſorte; mais l'effet de notre Artillerie, notre façon de nous ranger ſur-tout, & l'uſage que nous feſons de notre Cavalerie nombreuſe, ſemble devoir apporter

quelque différence dans la conſtruction de nos ouvrages. L'Ennemi tente à ſon aiſe ſur ces ſituations; ſes manœuvres ſont libres; il forme pluſieurs attaques; il ſait les renouveler, & ſoutenir ceux qui ſont repouſſés; & s'il pénétre dans quelque endroit, tout ce travail devient inutile. S'il eſt obligé de ſe retirer après un combat opiniâtre, on n'a rien gâgné; il reconduit ſes Troupes & ſon Artillerie commodément dans ſon Camp; ſes bagages ſont en ſureté; il peut choiſir une ſituation avantageuſe, recevoir un ſecours & des munitions pour recommencer de nouveau.

On remarque par les différentes ſituations où nos Armées ſe ſont retranchées pendant la derniére Guerre, qu'on a évité cette méthode, en lui préférant celle de laiſſer des eſpaces, en ne fortifiant que quelques parties du front, qui ſe flanquent mutuellement. Le Camp de S. A. R. le P. Charles de Lorraine à Liſſa en Siléſie n'étoit gardé que par un front de redoutes conſtruites à deux cents pas les unes des autres; il y avoit à la tête du Camp quelques villages qu'on avoit fortifiés. L'Ennemi campé ſous Breslau ne jugea cependant pas à propos de nous attaquer: bien-que toutes les circonſtances ſemblaſſent le déterminer à ce dernier parti, il préféra d'attendre nos efforts derriére ſes retranchements fermés, qui couvroient ſon Armée; il fut batu & obligé de repaſſer l'Oder.

Les

Les Camps du F. M. Daun n'étoient retranchés que par des ouvrages détachés, pour ſuppléer aux défauts du terrein dans les endroits les plus expoſés. On ſait que ce Général poſſédoit parfaitement l'art de faire camper une Armée, & que le choix de ſes ſituations arrêtoit les deſſeins les mieux concertés de l'Ennemi. Le Camp de Plauen proche de Dreſde a fixé pendant pluſieurs Campagnes l'attention du Roi & des Généraux Pruſſiens; ils avoient d'autant plus d'envie de nous enlever cette poſition, qu'elle feſoit la ſureté de la Saxe en couvrant la Capitale, & en reſſerrant les mouvements de l'Ennemi. Il en coûta cher à un Corps de quinze mille hommes, que le Roi avoit détaché pour tourner ce Camp par Dippoldiſwald, afin de nous couper les vivres, en nous ôtant la communication avec la Bohême (*): je crois pouvoir rapporter ce trait intéreſſant, ſans trop m'écarter de mon ſujet. Les mouvements des Pruſſiens ſur notre gauche étoient fort-dangereux, & cauſoient de l'inquiétude au F. M. Daun, qui renforça de trois Régiments d'Infanterie & deux de Cavalerie aux ordres du Général Comte Odonel, le Corps de réſerve commandé par le Général Sincére. Le 19 Novembre le F. M. prit le commandement de ce Corps, & vit marcher le Général Pruſſien Fink, qui côtoyoit les hauteurs qui ſéparent la Saxe de la Bohême. De longs défilés ſéparoient les deux Corps d'Armées, en empêchant de pouvoir attaquer l'E-

(*) Action de Maxen 1759.

nemi dans ſa marche: on ſe canona de part & d'autre. Le lendemain 20 Novembre, le Comte de Daun marcha avec le Corps de réſerve en quatre Colonnes, dont deux d'Infanterie & deux de Cavalerie; l'Avant-garde étoit compoſée de Houſards & de quelques Bataillons de Croates, aux ordres du Général Siskowitz. On ſe rendit d'abord maître d'un poſte occupé par l'Ennemi à Rheinharzgrün; on le chaſſa d'un bois, & on s'empara avec beaucoup de peines des hauteurs qui environnoient ce village, à cauſe de leur pente roîde, où il étoit difficile de conduire de l'Artillerie; on parvint cependant à les occuper; & on canona l'Ennemi: l'attaque ſuivit de près; on gâgna du terrein, & on pouſſa les Pruſſiens d'une montagne à l'autre avec autant de ſuccès d'un côté que de perte de l'autre. Le F. M. s'apperçut qu'il ſe rallioit & ſe formoit ſur les hauteurs de Maxen; on renouvela l'attaque, & on le délogea encore de ces hauteurs. L'Ennemi fut pourſuivi vivement; & la nuit empêcha que tout ce Corps ne fût culbuté dans l'Elbe.

Le Général Brentano & le P. de Stolberg avec quelques Troupes de l'Armée d'Empire, occupoient les paſſages par-où l'Ennemi auroit pu ſe ſauver: on fit des diſpoſitions pour continuer l'attaque le lendemain; mais tout ce Corps ſe rendit priſonnier. J'ai été charmé de détailler cet événement, parce qu'il eſt fort-inſtructif, & qu'il apprend à ſe retirer avec avantage d'un péril évident.

Le Roi de Pruſſe nous a oppoſé pluſieurs Camps qui répondoient à la connoiſſance que ce Monarque a du pays où il fait la Guerre: il les feſoit retrancher plus que les nôtres. Le plus conſidérable tant par la ſituation que par les ouvrages qu'il avoit fait conſtruire, étoit celui de Jauernick: ſon Aile droite s'étendoit vers la ville de Striga; elle étoit appuyée, en partie à des marais formés par le Freyberger-Waſſer; elle avoit devant ſon front des villages, & un grand bois fort-épais, nommé le *Nonnewald*, où on avoit conſtruit des Redoutes qui défendoient des abatis fort-larges. Sa gauche communiquoit à Schweidnitz, fortereſſe à trois quarts de lieue de ſon Armée, d'où il tiroit ſes proviſions: elle étoit appuyée au village de Jauernick où ſe trouvoit une hauteur qui dominoit toute la plaine en avant. Les retranchements conſtruits pour défendre ce poſte reſſembloient à une Citadelle de difficile accès. Les dehors étoient bien paliſſadés; des puits larges & profonds ſur quatre de hauteur, & couverts par des chevaux de friſe, en défendoient l'approche. On avoit élevé dans l'intérieur de ces ouvrages un Cavalier qui portoit huit piéces de Canon, & dominoit ſur les Bateries, qui préſentoient quarante cinq piéces d'Artillerie. D'autres piéces de moindre calibre étoient comme enterrées & braquées à hauteur du parapet, pour culbuter ceux qui auroient pu pénétrer. On avoit tracé ſur le terrein qui s'élevoit

en pente d'autres ouvrages de moindre travail, qui dominoient ces retranchements, de ſorte qu'après s'en être emparé, on ne pouvoit s'y ſoutenir ; il n'étoit pas non-plus poſſible de les tourner, ſans s'expoſer à toute l'Artillerie de la ville & aux ſorties de la Garniſon qui prenoit les Troupes en dos. Il y avoit à ſa droite, dont l'approche étoit rendue impraticable par des marais, un ouvrage à-peu-près ſemblable.

On avoit profité du terrein qui s'élevoit davantage vers le centre, pour y conſtruite une Redoute à étoiles, où rien n'avoit été négligé pour la perfectionner. C'étoit dans cette Redoute qu'étoit tendue la tente du Roi, où il paſſoit la nuit, & d'où il découvroit pendant le jour, les moindres mouvements de notre Armée campée ſur les hauteurs de Cunzendorf, à une petite lieue de ſon Camp.

Ces trois ouvrages principaux ſe flanquoient & ſe défendoient d'autant plus facilement que le Roi avoit diminué l'étendue de ſon front, pour former des crochets à ſes Ailes, afin de ne pas être tourné. Le reſte des retranchements qui s'étendoient ſur tout le front de l'Armée, étoient des fléches & des redoutes en échiquier, qui laiſſoient des intervales aſſez grands, pour faire paſſer de la Cavalerie en avant, lorſque l'Ennemi auroit été mis en déſordre par les feux croiſés de ces ouvrages & de ſon Artillerie. Ces retranchements étoient gardés par des détachements ſoutenus de l'Armée qui étoit ran-

gée derriére. Ce Camp défendu par plus de cinq cents piéces de Canon, tirées des Arſenaux des fortereſſes voiſines, ne pouvoit s'attaquer que par ſurpriſe. Mais le Roi y avoit pourvu: les villages devant ſon front, étoient occupés & retranchés: au moment qu'ils auroient pu être forcés, les diſpoſitions étoient faites pour y mettre le feu qui devoit ſe communiquer en un inſtant par les artifices préparés à cet effet, & qu'on avoit attachés aux maiſons. Ces artifices étoient des boyaux de paille godronnés, qui enchaînoient le deſtin de ces maſures. S'il avoit été poſſible de défiler au-travers de cette embraſement, l'Artillerie des retranchements auroit fait un effet merveilleux à la clarté des flâmes, outre qu'on avoit encore diſpoſé des bûchers & de la paille de diſtance en diſtance qu'on auroit allumée pour éclairer l'approche de l'aſſaillant pendant la nuit.

La préſence du Roi rendoit cette ſituation encore plus reſpectable; la vigilance de ce Monarque empêchoit le ſoldat de ſe repoſer à l'ombre de ces retranchements muets; il leur apprenoit à les défendre, & n'avoir de confiance que dans leur valeur & l'expérience de leurs Chef.

Le Chevalier Folard nous a laiſſé d'excellents modéles pour retrancher une Armée; mais il paroît que les Généraux Pruſſiens ont amplifié ce que cet illuſtre Auteur n'avoit tracé que ſur le papier. L'art ſembloit s'être épuiſé aux

Retranchements du Prince de Bevern devant Breslau ; ils furent forcés par S. A. R. le Prince Charles de Lorraine. Ceux du Général Fouquet, élevés sur les plus hautes montagnes à Landshut, paroîssoient imprenables: on n'y avoit point oublié de ponts-levis qui couvroient des sossés larges & profonds bordés de paliſſades, & couverts par des abatis : les hauteurs où ces ouvrages étoient conſtruits, avoient une pente ſi roîde en certains endroits, qu'on dut avoir des échelles pour y arriver. Je crois que la force de ce poſte fut cauſe de la perte de l'Ennemi, qui y mettoit toute ſa confiance. Le Général B. de Loudon commenca l'attaque avant le jour par trois différents endroits; elle fut pouſſée & ſoutenue avec la vigueur & la confiance que produit une bonne diſpoſition. L'Ennemi fut ſurpris de voir franchir les premiers obſtacles; ils ſe défendirent quelque tems; mais l'étonnement produit ſouvent la confuſion; & la lâcheté ſuit de près. Un Corps d'Armée bien retranché a de grands avantages ; il faut beaucoup de réflexion & de prudence pour tenter ſur ce poſte ; mais les meilleurs retranchements ne ſervent de rien, quand les Troupes qui ſont derriére s'enfuient & les abandonnent.

Il faut encore des réflexions ſur le choix du poſte qu'on veut défendre ; il y a des ſituations où l'Ennemi ſe trouve maître du terrein en s'emparant d'un côté qui domine & qui enfile les retranchements; d'autres où on ne peut

faire agir ſa Cavalerie : de la diſtribution des Troupes dépend cependant le ſuccès d'une Action.

Le Roi de Suéde répondit à un de ſes Généraux qui lui repréſentoit le péril où il expoſoit ſes Troupes, d'attaquer avec une poignée de monde une Armée nombreuſe de Ruſſes retranchés dans la Livonie : *J'ai deux avantages ſur l'Ennemi : le premier, qu'il ne peut faire agir ſa Cavalerie qui lui deviendra inutile ; le ſecond, que ſa ſituation eſt ſi reſſerrée que le grand nombre l'incommodera plus qu'il ne lui ſervira.* Cette réflexion lui aſſura le ſuccès le plus brillant.

Il faut beaucoup d'acquis, de l'art & des talents
Pour choiſir ſon terrein & pour prendre ſes Camps.
Si votre expérience eſt déja conſommée,
Vous ſaurez appuyer les flancs de votre Armée.
Au lieu qui leur eſt propre aſſignez chaque Corps ;
Dans un terrein contraire ils perdent leurs efforts. *

* Philoſoph. de ſans ſouci

On ne doit pas toujours ſe fier aux marais, & aux riviéres ; on fait ſonder leur profondeur, & reconnoître leurs gués. Il y a des tems où les eaux diminuent, & ſe déſéchent par les chaleurs, de même qu'elles augmentent par les pluies

& la fonte des neiges. L'Hiſtoire nous apprend que pluſieurs Armées ont été batues pour avoir négligé ces réflexions. On a coutume de faire ſortir les Soldats des tentes une ou deux heures avant le jour quand l'Ennemi eſt proche; on pouſſe encore quelques Eſcadrons de Cavalerie ſur les Ailes pour reconnoître, ſur-tout pendant les tems de brouillard. l'Ennemi fût-il même éloigné de deux marches, on ne peut affecter trop d'aſſurance; il réfléchit toujours ſur pluſieurs particularités qui l'aménent quand on y penſe le moins. Le M. de Turenne diſoit qu'il n'étoit jamais plus tranquile, que quand il avoit l'Ennemi ſous les yeux, parce qu'il étoit d'abord inſtruit de ſes mouvements.

ARTICLE XVII.

Des ſurpriſes d'Armées.

Les Commentaires ſur Polybe nous propoſent les ſurpriſes d'Armées comme un moyen avantageux pour ſe procurer le ſuccès d'une Campagne: elles peuvent ſe tenter avec une Armée inférieure en nombre, avec des Troupes nouvellement levées, ou rebutées des malheurs précédents; parce que tout dépend du ſecret & de la diligence.

Le ſuccès d'une ſurpriſe reléve le courage des Troupes, & facilite les opérations d'une Campagne, en intimidant l'Ennemi, à qui tout devient ſuſpect. C'eſt ſouvent une reſſource du foible contre le plus fort: pluſieurs Conquérants ont ſurpris des Armées nombreuſes avec peu de Troupes, les ont batues, & ont pouſſé leurs ſuccès fort-loin. Combien de Généraux doivent leurs progrès à l'heureux début d'une Action qui a réuſſi par la ſurpriſe!

Charles XII ſurprit, en 1700, quatre-vingt mille Moſcovites retranchés à Narva, avec huit mille Suédois, les batit, prit leur bagage, leur Artillerie, & fut obligé de faire partir plus de trente mille priſonniers, parce qu'il n'avoit pas de monde pour les garder. De-là naquirent ſes ſuccès juſqu'à la Bataille de Pultowa en 1709. Nous fûmes ſurpris à Mollwitz; & le Roi de Pruſſe conſerva la Siléſie.

Des ſurpriſes en marche.

On attaque l'Ennemi en marche, ou dans ſon Camp: ſi c'eſt en marche, on le ſurprend ſouvent au ſortir d'un défilé, ou lorſqu'il s'y eſt engagé. L'attaque ſe fait dans un terrein couvert, quand on eſt ſupérieur en Infanterie; mais ſi on a plus de Cavalerie, & qu'elle ſoit meilleure que celle de l'Ennemi, on recherche les plaines comme plus favorables aux mouvements rapides de cette arme.

La diſpoſition pour attaquer dépend du terrein & de l'ordre de marche de l'Ennemi: ceux qui commencent l'attaque doivent avancer

vivement & profiter des premiers avantages : les Troupes qui ſoutiennent ſe forment avec ordre, & ſe portent avec diligence & ſans confuſion aux endroits où elles ſont néceſſaires. Le moindre retardement eſt dangereux ; & l'attaque ne doit être interrompue que lorſque l'Ennemi eſt entiérement défait.

On ne conſidére plus avec la même attention les obſtacles du terrein ; l'Ennemi ſurpris n'y réfléchit pas lui-même, & ne ſait ſouvent pas profiter de ſes avantages. On perd des moments précieux quand on s'arrête à ces difficultés ; & le mouvement qui étoit d'abord poſſible & néceſſaire, devient bientôt après impoſſible & contraire.

Il eſt difficile à l'Ennemi d'éviter la confuſion, & de rallier ſes Troupes diſperſées, quand on profite des premiers avantages & du déſordre qui régne dans une Armée ſurpriſe en marche. On détache des Houſards & quelques Bataillons de Croates pour mettre le déſordre parmi les bagages & enlever les chevaux. La ruine de ces équipages, ſur-tout des tentes, met une Armée hors d'état de profiter du reſte de la Campagne pour réparer ſa perte. Quand l'Ennemi eſt batu, on lui enléve le plus d'Artillerie qu'il eſt poſſible ; une partie de la Cavalerie doit toujours être en action pour faire des priſonniers & empêcher le ralliement ; on le pourſuit avec ordre, car on riſqueroit beaucoup ; & il vaudroit mieux

lui bâtir un pont d'or pour ſe retirer, que de le ſuivre en déſordre.

Quand une partie de l'Armée qui ſe retire s'arrête & ſe forme, ce ſera certainement ſur un terrein avantageux, ou quelque hauteur dont il voudra profiter pour couvrir ſa retraite, ou pour obſerver la diſpoſition de l'Armée victorieuſe.

C'eſt au Général en chef à juger de ce mouvement pour attaquer l'Ennemi ou s'empêcher de l'être à ſon tour.

Des ſurpriſ. de Camps.

Quand on ſurprend l'Ennemi dans ſon Camp, la diſpoſition pour la marche des Troupes & pour l'attaque ſe régle ſur la ſituation de ſon Armée. Il faut une entiére connoiſſance des lieux où ſes Ailes ſont appuyées, des obſtacles qui couvrent ſon front, de la forme & de la force de ſes retranchements, des défauts ou de l'avantage de ſa poſition. On s'inſtruit des chemins pour régler la marche des Colonnes, & ſavoir en combien de tems on peut arriver. De cette combinaiſon naît l'avantage d'attaquer avec des forces réunies, & d'exécuter avec ſuccès le projet d'attaque.

Si l'Ennemi prend des précautions pour ne pas être ſurpris, il en faut de plus grandes pour ſurprendre, ſur-tout dans la marche; on riſque d'être découvert au moindre retardement, ce qui eſt contre le ſiſtême de Monſieur de Folard qui dit que l'Ennemi doit apprendre qu'on eſt venu & ignorer qu'on doit venir.

Pluſieurs circonſtances donnent occaſion aux ſurpriſes de Camps, qui ont le ſecret, l'union & la diligence pour baſe.

Quand un Général ſe repoſe ſur l'éloignement de ſes Ennemis, ſur l'avantage de ſon Poſte, ſur la force de ſes Retranchements, la ſupériorité de ſes Troupes, ou ſur l'inactivité de l'Ennemi; ou-bien lorſqu'une Armée a fait quelque détachement conſidérable pour couvrir un convoi, faire un ſiége, ou quelque autre diverſion; quand il y a de la *méſintelligence* (*) & de la jalouſie parmi ſes Généraux, ou que leur Armée fatiguée des marches précédentes arrive dans un Camp à portée, dont on connoît la ſituation: ces circonſtances & d'autres ſemblables favoriſent les ſurpriſes.

De la façon d'attaquer.

Les Troupes légéres précédent ordinairement la marche pour arrêter les patrouilles de l'Ennemi & renverſer leurs piquets; ce qui doit ſe faire ſans tirer, mais à coup d'arme blanche pour ne pas perdre de tems, & donner trop tôt l'alarme. Elles empêchent encore, en arrêtant

---

Méſintelligence (*). La ſupériorité du nombre, la valeur des Troupes, ni les meilleurs projets ne ſervent de rien, quand il y a de la déſunion. C'eſt ſur-tout dans les Armées compoſées de Troupes de pluſieurs Alliés, que régne la méſintelligence. *Chacun a des intérêts particuliers*, dit le Marquis de Sainte-Croix, *& le plus petit nombre penſe à l'intérêt commun.*

C'eſt une occaſion favorable pour agir offenſivement; & l'Ennemi abandonne ſouvent des avantages qu'on n'auroit pu emporter par la force.

tout ce qui va du côté de l'Ennemi, que des déſerteurs ou un eſpion n'aille découvrir la marche de l'Armée. Elles ont enſuite l'ordre de ſe replier; ou pour faire une diverſion, on les envoie par un détour piller & ſurprendre le quartier général. Le reſte de l'Armée ſuit & ſe forme en ſilence ſur le terrein qui lui eſt propre. L'Artillerie doit être pourvue abondamment de munitions; elle fait un feu vif & continuel pendant l'attaque, qui dure ſouvent plus longtems qu'on n'avoit eſpéré; outre qu'elle doit être en état de ſervir pendant la retraite, ſi on ne pouvoit réuſſir par quelque accident imprévu, ou parce que l'Ennemi aura été informé à tems de ce qu'on a projeté contre lui; car on peut être ſurpris ſoi-même, de voir avancer en bataille l'Armée qu'on croyoit prévenir. *Tenez pour maxime générale*, dit un Auteur, *de ne jamais rien entreprendre qu'avec ſecret, une parfaite connoiſſance du pays, beaucoup de diligence dans la marche, plus encore de vivacité dans l'exécution, & d'avoir toujours la retraite ſure.*

L'Ennemi tourne à ſon avantage les deſſeins de ſon Adverſaire, lorſqu'il en eſt inſtruit, & réuſſit d'autant plus aiſément qu'il voit clair où on agit en aveugle, dans la croyance qu'il ignore le coup qu'on lui prépare. Le Roi de Pruſſe avoue dans ſes Inſtructions militaires, qu'ayant eu connoiſſance des meſures ſecrétes, priſes contre lui en 1746, d'entrer dans ſon pays pendant l'hiver pour y transporter le théâtre de la Guer-

re, en l'éloignant des pays alliés de S. M. l'Impératrice-Reine: *J'agis alors*, dit ce Monarque, *ſelon mon principe; je les prévins, & je fis au milieu de l'hiver la Guerre dans le cœur de leurs Etats.*

A la faveur de quelques fortes marches, ou peut encore ſurprendre des Corps ſéparés des Ennemis. *Mais*, comme dit le Chevalier Folard, *toute entrepriſe doit être l'objet d'un grand deſſein.* Le Général Beck ſurprit & attaqua * avec dix mille hommes le Général Pruſſien Durick qui reſſerroit notre Camp à Dresde par une poſition fort-avantageuſe; l'Ennemi fut battu, & on fit priſonnier une partie de ce Corps. Cette Action nous rendit maîtres de l'Elbe juſqu'à Torgau en ramenant l'abondance à l'Armée, où les vivres étoient fort-chéres. Ce Général pouſſa ſes avantages; il enleva quelques magaſins, & un transport de vingt barques avec de l'Artillerie & des munitions. Il s'étendit enſuite du côté de *Cotbus* (*) & leva des contributions en empêchant à l'Ennemi la communication de la Siléſie par la Luſace.

* Le 3 de Décembre 1759.

Des occaſions favorables pour tenter une ſurpriſe.

Quand une Armée ſe retire, & qu'elle laiſſe des Troupes pour occuper un paſſage, un défilé, ou afin de retarder l'Ennemi & de l'obſerver; ces Corps toujours poſtés avantageuſement doivent être ſurpris, & attaqués avant le jour:

Cotbus (*) Cette ville eſt ſur la Sprée dans la Baſſe-Luſace; elle appartient avec ſon territoire au Roi de Pruſſe.

par-là on empêche qu'ils ne reçoivent du ſecours; & on eſt bientôt maître du paſſage & des Troupes qui le défendoient. Quand on ne connoît pas bien la ſituation, on fait marcher des payſans à la tête des Colonnes pour les conduire, on les fait cependant garder, de crainte qu'ils ne s'échapent, & n'aillent prévenir l'Ennemi.

L'Avantage qu'on remporte dans ces rencontres affoîblit l'Ennemi, jéte l'épouvante dans leur Armée, & produit des ſuccès fort-rapides. Le Général Winterfeld s'étoit retranché avec huit mille hommes ſur le Holzberg dans la Luſace, & couvroit l'Armée du Prince de Bevern campée proche de Görlitz. Le F. M. Comte Nadaſti s'avança avec ſon Corps renforcé de la réſerve aux ordres du Général Duc d'Aremberg, ſous prétexte d'un fourage; de grands Bois cachoient ſes mouvements; le Général Pruſſien fut ſurpris, batu; & ſa mort honora la plus belle réſiſtance. L'Ennemi nous abandonna enſuite la Luſace, pour ſe retirer en Siléſie & couvrir Breslau.

ARTICLE XVIII.

De la Guerre offenſive.

Nous entrons dans les deux principales parties de la Guerre, qui ſont les plus débatues, & qui occupent les premiéres têtes de l'Europe dans le Conſeil de toutes les Cours: c'eſt l'offenſive & la défenſive. Les autres parties ne ſont que le reſſort de celles-ci, & ne concluent qu'à l'heureux ſuccès d'attaquer ou de ſe défendre. Le choix de cette alternative eſt ordinairement le réſultat des connoîſſances les plus juſtes, & des inſtructions ſecrétes du Cabinet: de ſorte qu'on a ſouvent tort de critiquer les mouvements d'un Général, & de juger ſans fondement de ſa conduite. Les Généraux de concert avec les Miniſtres forment enſuite le plan de la Guerre & de la Campagne ſur des réſolutions dictées par le Souverain.

Le plan ſe forme ſur la ſituation des affaires, ſur les moyens que peut fournir l'Etat en hommes, en chevaux & en argent, ſur la force & les reſſources de l'Ennemi: on examine les précautions à prendre pour la conſervation intérieure du pays, les moyens de faire ſubſiſter l'Armée, & d'établir ſurement ſes magaſins; on régle les diverſions qu'il faut faire, & l'opération

de

de chaque Corps en particulier, & pluſieurs autres choſes qui ne doivent être connues que des perſonnes chargées de l'exécution, & qui m'éloignent de mon ſujet que je traiterai le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

L'offenſive eſt la partie de la Guerre la plus brillante, mais la plus aiſée quand on a tout ce qu'il faut pour la ſoutenir, c'eſt-à-dire, des vivres en abondance, une Armée nombreuſe, aguerrie, bien diſciplinée, & de l'argent. Ce dernier reſſort ouvre ſouvent le chemin aux conquêtes & aux heureux ſuccès. Il faut, pour réuſſir, connoître d'avance le pays ennemi où on doit porter la Guerre, s'il eſt fertile, abondant en bois, en eau, en vivres & en fourage; s'il eſt peuplé, commerçant; s'il abonde en chevaux, & en beſtiaux. S'il y a beaucoup de plaines pour faire agir la Cavalerie, ou ſi c'eſt un pays de chicanne, montagneux, & plein de défilés. Ces connoiſſances ſont néceſſaires pour régler ſes forces en Infanterie & Cavalerie. On examine encore le nombre & la ſituation des fortereſſes, la force de leurs garniſons, le cours des riviéres navigables, dont on peut retirer de grands avantages. Il faut être inſtruit du nombre & de la qualité des Troupes que l'Ennemi & ſes Alliés peuvent mettre en campagne, des ſituations avantageuſes qu'il peut occuper pour aſſembler ſes forces, couvrir ſes fortereſſes & ſes magaſins.

Après ces connoîſſances, on tâche de le prévenir; on entre le premier en Campagne; on éléve quelques magaſins; on s'empare des Poſtes avantageux pour couper l'Ennemi de ſes fortereſſes; on attaque ſes Troupes en détail; on empêche la jonction de différents Corps; quelquefois on aſſiége une place où on peut établir ſon dépôt; on livre bataille à l'Ennemi prévenu, & qui n'a pas encore raſſemblé ſes forces. Cela s'appele commencer la Guerre par un coup d'éclat, qui méne toujours à de grands ſuccès. Mais les meilleures diſpoſitions pour attaquer vigoureuſement l'Ennemi, & profiter de ſes avantages, ne ſont pas ſuffiſantes, il faut avoir pourvu à ſa retraite en cas de malheur, & ne pas ſe laiſſer emporter trop loin, ni s'éblouir des premiers ſuccès, de crainte de perdre l'Etat & toute ſon Armée; ce qui eſt arrivé ſort-ſouvent.

Charles XII enflé de ſes ſuccès précédents, forma le deſſein de détrôner PIERRE I, Empereur des Ruſſies; il forma ſon projet ſur la confiance que rien ne pouvoit réſiſter à l'effort de ſes armes. L'Ennemi ſouvent vaincu, mais toujours renaiſſant, irritoit ſa vengeance & ſon ambition: il s'avança juſques dans l'Ukraine avec ſon Armée déja diminuée d'un tiers par la faim & les fatigues. Ses Troupes expoſées à la rigueur de la ſaiſon dans un climat fort-dur, & livrées aux plus grandes miſéres, n'avoient pas même la conſolation de voir l'Ennemi qui par une fuite ſimulée rendoit leur perte plus certaine,

en leur ôtant la poſſibilité de ſe retirer. Enfin le Roi aſſiéga Pultowa, place ſituée ſur le Vorskla à l'extrémité orientale de l'Ukraine, où les Moſcovites avoient un magaſin. Cette derniére reſſource fit eſpérer aux Suédois de périr les armes à la main ; le Czar parut bientôt avec des forces conſidérables pour ſecourir la place; Charles XII, quoique bleſſé d'un coup de feu qui lui fracaſſa la jambe, au commencement du ſiége, conduiſit ſon Armée à la rencontre des Ennemis qu'il attaqua avec des forces épuiſées & trop inégales; il fut repouſſé, batu; & de cette journée naquirent les maux dont la Suéde fut long-tems accablée. L'Hiſtoire eſt fertile en pareils événements.

Un projet d'offenſive doit être mûrement réfléchi; il faut avoir tout prévu, & avoir des reſſources aſſurées pour remédier aux événements ; ſans quoi on eſt arrêté aux premiéres difficultés que le haſard ou les mouvements de l'Ennemi peuvent produire, & on eſt bientôt obligé de prendre la défenſive & de ſe retirer.

Le Roi de Pruſſe pénétra en Bohême en 1757. & jamais offenſive ne fut mieux réglée. Je me crois obligé de rapporter ſes mouvements pour éclaircir cet Article, & pour l'inſtruction de ceux qui les ignorent.

C'étoit vers le milieu d'Avril, que le Roi réſolut d'entrer en Bohême malgré la diſpoſition défenſive de notre Armée qui gardoit les principaux paſſages des montagnes qui couvrent

ce pays. Cette entrepriſe fut conduite avec toute l'intelligence, la vigueur & la vivacité néceſſaire en pareille occaſion; elle étoit formée ſur la connoiſſance du pays, & ſur la diſtribution de nos Cantonnements. Les forces de l'Ennemi étoient diviſées en quatre parties ou Corps d'Armée, dont deux en Saxe, un dans la Luſace & l'autre en Siléſie, où ils avoient paſſé l'hiver.

Le Prince Maurice d'Anhalt-Deſſau ſortit du Voigtland, & enſuite de quelques mouvements du côté d'Eger, déboucha le 20 Avril en Bohême par Commotau; le Roi partit des environs de Pirna le 21, marcha par Auſſig; & le 23 le Corps du Prince d'Anhalt-Deſſau ſe joignit à ſon Armée à Linay; le 26 cette Armée paſſa la riviére d'Eger ſur deux ponts à Koſchlitz, & le 2 Mai le Roi campa ſur le Weiſſenberg proche de Prague.

Le F. M. Schwerin avoit paſſé l'hiver en Siléſie; & parce qu'il avoit plus de chemin à faire, il s'étoit mis en marche le 18 Avril ſur cinq Colonnes qui ſe réunirent à Königshof. Le Duc de Bevern entra le 20 en Bohême par Crottau, Reichenberg, & ſe joignit le 27 à Türnau au Corps d'Armée du Maréchal Schwerin qui prit ſa route par Jung-Puntzlau, Penatek, & paſſa le 4 de Mai l'Elbe à Brandeiſs. Le 5 Mai un détachement de l'Armée du Roi marcha à Selz pour conſtruire des ponts ſur la Moldau; le 6 le Roi paſſa cette riviére avec

ſon Armée, & ſe joignit au Maréchal Schwerin. Ces deux Armées paſſoient les cent mille hommes; ces progrès rapides, ces marches forcées coûtérent du monde à l'Ennemi; mais par de ſages meſures priſes d'avance, il ſe trouvoit preſque par-tout avec des forces ſupérieures: il connoîſſoit de quelle conſéquence il étoit de ne ſe laiſſer arrêter par aucun obſtacle; & il n'épargnoit rien pour les forcer. Il lui en coûta deux Généraux, Zaſtrov & Wartenberg, outre pluſieurs Officiers qui honorérent cette expédition de leur ſang. Si on conſidére la poſition de nos Troupes, on ne s'étonnera pas qu'elles ſe ſoient repliées ſur Prague avec tant de diligence.

Il étoit difficile de défendre la Moravie, enſuite la Bohême qui eſt un grand Royaume entouré d'une large chaîne de montagnes. L'Armée gardoit les principaux paſſages, à commencer du pays de Glatz juſqu'à Eger, qui forme un tiers, de plus de quatre-vingt lieues d'Allemagne, de la circonférence du pays. Il eſt ſouvent dangereux de vouloir ſe rendre formidable par-tout: l'Ennemi cherche à forcer quelques paſſages avec des forces ſupérieures; & avant qu'on eût raſſemblé aſſez de Troupes pour s'y oppoſer, il réuſſit: nulle fortereſſe n'arrêtoit la rapidité de ſes mouvements; il trouvoit des vivres abondamment dans pluſieurs magaſins élevés à grands frais, & placés dans des lieux ouverts, comme à Jung-Puntzlau, Welwarn, Budin, Auſſig.

Notre Armée partagée en différents Corps fut ſurpriſe d'une irruption auſſi ſubite ; & le F. M. Broun qui étoit alors à Prague la Capitale du Royaume, croyoit à-peine les rapports qu'il recevoit des mouvements de l'Ennemi, qui étoient véritablement hors de ſaiſon ; car la neige paroîſſoit encore ſur les montagnes.

Chacun de ces Corps ſéparés riſquoit d'être coupé, & témoignoit de l'empreſſement de ſe joindre aux autres ; ce qui ne pouvoit s'exécuter que par des mouvements rétrogrades, dès que l'Ennemi avoit pénétré par quatre endroits : il ſembloit même qu'on cherchoit à raſſembler ſes forces pour empêcher la jonction du Roi avec l'Armée du F. M. Schwerin. Quoi qu'il en ſoit, le Monarque Pruſſien ſuivit la régle de l'offenſive ; il voulut profiter des avantages précédents & batre le fer tandis qu'il étoit chaud. Enſuite des mouvements qui favoriſérent la jonction, l'Ennemi ſans donner de repos à ſes Troupes, voulut tourner notre droite en marchant par ſa gauche ſur Poſchernitz & Bichowitz. Cette manœuvre inattendue découvrit ſes intentions : notre Armée ſe rangea en Bataille & marcha par ſa droite pour éviter d'être tournée. L'Ennemi profita de ſa diſpoſition & attaqua vivement. Il fut repouſſé avec vigueur ; & l'Infanterie de ſa gauche ſe retiroit en déſordre, lorſque le M. Schwerin qui commandoit cette Aile fut tué, tenant à la main un drapeau de ſon Régiment pour rallier ſes Troupes.

Cette premiére ſurpriſe influa ſur le reſte de l'Action, & porta du retardement dans l'exécution des ordres donnés pour ſoutenir les Troupes qui s'étoient avancées. Notre Cavalerie qui avoit à-peine eu le tems de ſe ranger en Bataille, fut culbutée; & l'Armée ſe replia enſuite en partie ſur Prague. Le Roi bloqua cette grande ville dont il fit enſuite le ſiége; toute ſon Armée fut employée à cette expédition: mais il perdit du tems inutilement: ſes efforts & le ſang qu'il répandit doivent encore enorgueillir les foîbles remparts de cette Capitale, les premiers que l'Ennemi rencontroit, & relever la gloire des Troupes & la fermeté des Généraux, que le manque de vivres & de munitions n'a pu ébranler.

La Guerre offenſive offre de grands avantages, quand on a franchi les premiers obſtacles, & qu'on a ſes mouvements libres. Le pays où on eſt, fournit ce qui eſt néceſſaire en hommes, en chevaux, en vivres & en argent. On ſe ſert des reſſources de l'Ennemi pour faire la Guerre contre lui & à ſes dépens. L'Armée paroît toujours animée par la victoire, par le ſouvenir des ſuccès précédents, & par l'eſpérance d'un avenir heureux; de ſorte qu'elle ſupporte aiſément les plus grandes fatigues; & ſouvent l'Ennemi intimidé, affoîbli par la déſertion & les maladies, perd courage, & néglige les précautions néceſſaires pour relever la fortune de ſes armes. Quand on eſt ſupérieur

en Troupes, il eſt avantageux de faire quelques diverſions pour faire mieux ſubſiſter ſon Armée, partager l'attention & les forces de l'Ennemi.

Le plan d'offenſive le plus dangereux qu'on ait vu de ce ſiécle étoit celui qui a été formé après la mort de Charles VI. Les Puiſſances qui ſe liguérent contre l'Auguſte Héritiére de l'Empereur défunt, vouloient lui diſputer & partager enſuite la ſucceſſion de ſes Etats héréditaires. Chacun paroîſſoit d'autant plus intéreſſé à faire de promts & vigoureux efforts, qu'ils croyoient recueillir les fruits de la victoire ſans combatre. Le Roi de Pruſſe entra ſans aucune formalité en Siléſie, & parcourut cette province à la tête de 60 mille hommes. Il en parle en ces termes, dans ſes Inſtructions Militaires à ſes Généraux. *Après la mort de Charles VI, en* 1740, *il n'y avoit que deux Régiments Autrichiens en Siléſie; je fis la Guerre en hiver pour profiter de tout ce qui m'étoit avantageux; ſi j'avois attendu le Printems, nous n'aurions emporté qu'après trois ou quatre Campagnes difficiles, ce que nous gâgnâmes par une ſimple marche.* Le Roi d'Eſpagne prétendoit une part de la ſucceſſion, & alloit porter la Guerre dans le Milanoîs. Le Roi de France étoit au nombre des Ennemis, & avoit une puiſſante Armée prête à paſſer le Rhin. L'Electeur de Baviéro avoit déja fait une irruption en Autriche; il s'étoit emparé de Paſſau; & bientôt ſecondé de quarante mille François qui

joignirent ſon Armée, il inonda toute l'Autriche de ſes Troupes; il parut juſqu'aux portes de Vienne, & ſomma le Maréchal Comte de Kevenhüller, alors Commandant de la place, de lui rendre la ville; ce qui fut refuſé.

Un autre Corps de Troupes Françoiſes, renforcé de vingt-deux mille Saxons pénétra, en Bohême; & bientôt Prague la Capitale du Royaume vit entrer dans ſon ſein des François, des Saxons, des Bavarois; & ſa petite garniſon de trois mille hommes fut faite priſonniére. Le Roi de Pruſſe étoit alors en Moravie, où il recrutoit ſon Armée, & tiroit des contributions.

Cette offenſive étoit d'autant plus dangereuſe, que parmi tant d'Ennemis l'Héritiére AUGUSTE de la Maiſon d'Autriche MARIE-THÉRÉSE Impératrice régnante ne comptoit aucun Allié, & qu'elle n'avoit que peu de Troupes diſperſées dans des pays fort-éloignés, pour oppoſer au nombre de ſes Ennemis. Quels avantages ne devoient-ils pas ſe promettre dans cette circonſtance! Mais l'embarras où ſe trouvoit cette Princeſſe, ne put ébranler ſon courage, ni ſa conſtance, & releva la gloire du ſuccès qu'elle remporta depuis ſur ſes Ennemis.

On leva de nouveaux Régiments; on recruta les vieux: la Nation Hongroiſe ſe diſtingua par ſon zêle & ſa valeur ordinaire, & accourut au ſecours de ſon Roi: les choſes changérent bientôt de face; & Dieu bénit la juſtice de nos armes contre le nombre & l'oppreſſion

des Ennemis. On fit tête par-tout: les François & Bavarois évacuérent l'Autriche, où ils avoient pris leurs quartiers d'hiver, à l'approche du Comte de Kevenhüller: ce Général entra enſuite en Baviére, ſoumit cette Electorat; & Munich la Capitale dut ouvrir ſes portes.

L'Armée Françoiſe en Bohême diminuée par les fatigues & la rigueur de la ſaiſon eſſuya des pertes conſidérables: vingt-quatre mille hommes furent enfermés dans Prague; & la Bohême ſe vit bientôt délivrée de ſes Ennemis qui eſſuyérent enſuite toutes les diſgraces d'une offenſive malheureuſe.

Il eſt certain que l'intelligence & la conduite du Grand-Duc, Empereur défunt, qui prit pour un tems le commandement de l'Armée, joint à l'activité entreprenante du Prince Charles ſon frére, contribua beaucoup à l'heureux ſuccès de cette Guerre. Le zêle & la capacité de pluſieurs autres Généraux achevérent de détourner le torrent de cette Ligue offenſive qui ſembloit devoir tout emporter.

Les Eſpagnols & les François ne furent pas plus heureux en Italie: la Bataille de Plaiſance gâgnée par S. A. le Prince Lichtenſtein obligea l'Armée Franco-eſpagnole d'abandonner ce pays. L'Attaque de la Bochetta, & la priſe de pluſieurs autres poſtes par le Général Comte de Broun, ſoumit Gênes & la République au vainqueur.

Notre Armée paſſa enſuite le Var & pénétra en Provence: on me pardonnera, ſi je me ſuis écarté dans une digreſſion hiſtorique; elle fait trop d'honneur aux armes Autrichiennes, & a trop de rapport à l'offenſive pour la ſupprimer.

On voit par ces exemples que la conſtance & l'habilité de nos Généraux, joint aux préparatifs de tout ce qui eſt néceſſaire pour ſoutenir la Guerre, ſont les ſeuls moyens pour ſauver un Etat en pareille occaſion.

La Guerre offenſive doit être vive; & le Général qui la conduit, loin de ſe repoſer à l'ombre de ſes lauriers, doit penſer qu'il n'a rien fait tant qu'il reſte quelque choſe à faire. Il eſt dangereux d'interrompre & d'arrêter les mouvements de ſon Armée.

Le Roi de Pruſſe ne ſongeoit qu'à la conquête de la Bohême dont il croyoit s'approprier une partie, lorſque ſon Armée étoit occupée aux travaux du ſiége de Prague: la réſiſtance glorieuſe de la garniſon interrompit ſes projets; & bientôt l'Armée du F. M. Comte de Daun renforcée des Bataillons tirés des garniſons d'Autriche & de Moravie & de quelques Troupes diſperſées à la derniére Bataille, repouſſa avec perte le Corps d'Armée Pruſſien commandé par le Duc de Bewern qui occupoit un poſte avantageux ſur les hauteurs de Guttenberg. Le Roi conçut l'importance de ce mouvement, & pour en prévenir les ſuites il ſe hâta d'amener

un ſecours conſidérable, & de prendre le commandement de cette Armée. Mais le ſuccès trompa la diligence & les efforts de ce Monarque : il perdit une partie de ſon Armée avec le champ de bataille; il fut obligé d'abandonner Prague & la Bohême pour défendre la Saxe, & d'oublier ſes projets de conquête pour prendre la défenſive.

Le Roi avoit déja pris ſes meſures pour réparer les diſgraces auxquelles l'offenſive eſt ſujéte. Dresde lui fournit en abondance ce qui lui eſt néceſſaire pour remettre ſon Armée, & arrêter les progrès de ſes Ennemis. Il ne craint rien pour la Siléſie; il ſait qu'on n'avance dans ce pays qu'en aſſiégeant des places. Il n'eſt pas étonnant que ce Prince préfére la Guerre offenſive: la ſituation de ſes Etats & des nôtres le portera toujours à choiſir ce parti. La Bohême eſt un pays de grande étendue, où il trouve des Camps avantageux, l'eau, le bois, le fourage, les vivres; & tout ce qui eſt néceſſaire pour la ſubſiſtance d'une Armée s'y trouve en abondance; mais par bonheur il n'y a jamais rencontré des habitants affectionnés comme en Saxe. Nulle fortereſſe n'arrête ſes mouvements; s'il eſt obligé de ſe retirer, le pays de Glatz, & la Siléſie lui offrent une retraite aſſurée.

Cette partie de la Guerre eſt celle qui fait les Conquérants; mais elle doit s'approprier aux circonſtances: le ſuccès dépend des meſures priſes d'avance pour ſe ſoutenir & conduire ſes pro-

jets à une fin heureuſe, pour remédier aux accidents qu'on a prévu pouvoir arriver, & pour aſſurer ſa retraite en cas de malheur.

ARTICLE XIX.

De la Défenſive.

Les plus grands Généraux anciens & modernes conviennent que la défenſive, quoique moins brillante, eſt la partie la plus ſavante & la plus difficile de la Guerre; elle eſt ſouvent néceſſaire; mais il faut autant de prudence que de patience pour la conduire heureuſement. Il faut une connoîſſance du pays qu'on défend, beaucoup plus parfaite que pour l'offenſive, être inſtruit des chemins, des Poſtes & des Camps; les ſavoir choiſir, & en connoître les différents avantages pour n'être jamais trompé ſur le choix de leur ſituation. Il faut couvrir ſes vivres, ſes fortereſſes, & mettre l'Ennemi dans l'impoſſibilité de faire de grands progrès.

Ces difficultés augmentent quand on a en tête un Ennemi entreprenant, ruſé, qui ne fait aucun mouvement dont on puiſſe profiter, & qui ſaiſit avec promtitude ceux qu'on eſt obligé de faire, & qui prêtent à ſon activité. C'eſt par la ſageſſe des mouvements, la ſituation des

poſtes, & par l'avantage du terrein & des Camps qu'on fait occuper à une Armée, qu'on arrête l'Ennemi; on tâche enſuite de le ruiner en détail, en attaquant ſes fourageurs, ſes convois, ſes poſtes détachés de l'Armée; on évite d'en venir à une Action générale; on ſe retire par des chemins qui lui ſont contraires; on marche par des défilés; & lorsque l'Ennemi s'y eſt engagé, on retourne pour attaquer une partie de ſon Armée. On défend le paſſage des riviéres, des montagnes; on attire l'Ennemi dans un pays malſain, marécageux, où les vivres & les fourages ſont rares; & dès qu'il ſe retire à cauſe de la déſertion, ou des maladies, qui ſe mettent dans ſon Armée, on le ſuit; on attaque ſon bagage, ſon Arriére-garde, & ſouvent même l'Armée, quand elle eſt dans un terrein, ou une ſituation déſavantageuſe. C'eſt toujours beaucoup quand on a gâgné du tems & empêché l'Ennemi de ne rien faire de conſidérable; car en matiére d'offenſive on perd beaucoup en ne gâgnant rien.

Le P. Henri a conſervé par une défenſive habile les Hertz-gebirg en Saxe pendant pluſieurs Campagnes. Ce Général connoiſſoit parfaitement ce pays, & ſavoit profiter des poſtes avantageux qui s'y trouvent; il couvroit ſes magaſins de Meiſſen, Torgau, & Leipſic d'où le Roi tiroit ſes tréſors & la ſubſiſtance pour ſes Troupes.

Il faut poſſéder parfaitement toutes les parties de la Guerre pour ſoutenir la défenſive heureuſement; elle change ſouvent en offenſive; & ce coup étonne & frape en même tems. La Bataille de Hochkirchen en 1758. en eſt une preuve, & montra que les entrepriſes les plus difficiles, comme dit le Chevalier Folard, réuſſiſſent ſouvent par la perſuaſion où eſt l'Ennemi qu'on n'oſera rien tenter. Le Roi de Pruſſe ſe croyoit invincible dans ſon Camp aſſis ſur des hauteurs, & dont les Retranchements augmentoient la difficulté du terrein. Le F. M. Daun pour mieux tromper l'Ennemi ſe retrancha également; il laiſſa ſon Camp tendu, & marcha pendant la nuit par des bois, où il feſoit travailler à des abatis, dont le bruit occaſionné par les coups de hache & la chûte des arbres, empêchoit les Avant-poſtes Pruſſiens d'entendre la marche des Colonnes de l'Armée, qui défiloient par différents chemins. Les Grenadiers s'emparérent de quelques redoutes au ſortir du bois; & l'armée s'avança ſur le Weiſſenberg pour attaquer la droite des Ennemis, qui furent ſurpris & batus; ils perdirent leurs tentes, leur bagage, avec cent trente piéces de Canon. Le F. M. Keith & le P. François de Brunswic y furent tués; & le P. Maurice-Deſſau avec pluſieurs autres Généraux, bleſſés. Il eſt certain que la manœuvre du Duc d'Aremberg, qui enfonça le centre de l'Ennemi, la bravoure & l'intelligence du Comte Ayaſſaſſa, qui commandoit le Corps

des Carabiniers, contribuérent beaucoup à faire réuſſir les bonnes diſpoſitions de la Bataille.

Elle change encore en offenſive, quand l'Ennemi eſt obligé d'occuper pluſieurs poſtes pour couvrir ſes convois, ou ſes fourages; qu'il eſt obligé de mettre des garniſons dans des places conquiſes; quand il a détaché du monde pour faire un ſiége ou quelque autre diverſion; alors on haſarde quelques mouvements; on l'attaque, & on le ſuit, s'il ſe retire. La Guerre défenſive ne conſiſte pas à éviter la bataille; mais on tâche d'amener les choſes au point d'oſer eſpérer la victoire. Le F. M. Montecuculli en parlant de Fabius Maximus Général Romain, dont la poſtérité ne ceſſera jamais d'admirer les grandes vertus militaires, s'explique ainſi : Fabius ne fuyoit pas le combat, mais il vouloit le donner à ſon avantage, & tenir pour cela ſes Troupes ſi bien préparées, qu'en donnant une bataille il pût raiſonnablement eſpérer de la gâgner.

Le Duc d'Albe qui a commandé avec de grands ſuccès, l'Armée Eſpagnole pendant les Guerres civiles en Flandre, penſoit de même, lorsque preſſé par quelques-uns de ſes Généraux de donner bataille, il répondit : *Je ne ſuis pas venu d'Eſpagne pour risquer la fortune de nos armes & mettre tout au haſard d'une journée, mais pour vaincre les ennemis.*

Une Armée quoique égale en force à celle des Ennemis, ſe tient ſouvent ſur la défenſive pour couvrir un pays ou conſerver une conquête,

tandis

tandis qu'elle détache des Corps de diverſions pour agir offenſivement dans d'autres endroits. Tels étoient les Corps aux ordres des Généraux Haddeck, Loudon, Brentano & Beck. Les Ruſſes devoient agir offenſivement dans la Pruſſe & le Brandebourg; mais outre que leurs mouvements n'étoient pas toujours de concert avec les nôtres, ils ſe retiroient ſouvent derriére la *Viſtule* (*) après avoir remporté des avantages dont ils auroient pu profiter; ce qui ramenoit & réuniſſoit les forces ſupérieures de l'Ennemi contre nous. Il eſt facile de démêler les cauſes de ces mouvements rétrogrades en ſe rappelant que le Duc de Holſtein qui fut enſuite couronné Empereur des Ruſſies, ſervoit dans l'Armée Pruſſienne; & ſes correſpondances ſecrétes à la Cour de Pétersbourg n'étoient certainement pas en notre faveur; ce que la ſuite n'a que trop éclairci.

Quand un Général a des forces beaucoup inférieures à celles de l'Ennemi, ou qu'il a reçu un échec conſidérable, il tient une défenſive plus limitée: c'eſt dans ce cas que le Marquis de Sainte-Croix dit, que *le Général qui ſe tient ſur la défenſive ne doit combatre que dans une extrême néceſſité ou dans une conjoncture évidemment favorable.* Ces occaſions de combatre ſe rencontrent quand on veut profiter d'une faute qu'a

Viſtule (*). Ce fleuve traverſe la Pologne & ſe jéte dans la Mer-baltique.

ſait l'Ennemi, quand il a trop de confiance dans le nombre de ſes Troupes, & qu'il ſe néglige, ou que ſon Armée eſt diminuée & affoiblie; ou lorsqu'après de fortes marches, il arrive dans un Camp dont la ſituation eſt défectueuſe, quand on veut profiter de quelques Troupes alliées qui doivent bientôt quitter l'Armée ou qu'on veut faire lever le ſiége d'une place.

Avec la même attention que les Généraux obſervent les mouvements de l'Ennemi, pour en profiter ou les prévenir, ils ſe gardent auſſi de donner aucune priſe ſur eux : ils raſſemblent le plus de Troupes qu'ils peuvent, & font le moins de détachement qu'il leur eſt poſſible. Si c'eſt un pays, comme la Flandre, où il y ait beaucoup de fortereſſes, on tire des renforts des garniſons les moins expoſées, pour renforcer celles des places de conſéquence qui conviennent le plus à l'Ennemi. *Que ſi pour renforcer les garniſons, vous affoibliſſez votre Armée, vous devez camper dans un terrein extrêmement avantageux, oppoſer aux Ennemis des rivières & de grands defilés qu'ils devront néceſſairement paſſer pour venir vous attaquer; bien appuyer vos Ailes & fortifier votre Front.** Il eſt certain que l'Ennemi cherche à profiter de la foibleſſe d'une Armée ; il menace ſouvent de faire un ſiége, donne de la jalouſie aux magaſins, ou fait d'autres mouvemens qui cauſent de l'inquiétude pour obliger ſon Adverſaire à faire des détachements ; ce qui facilite ſon véritable projet d'attaquer l'Armée

* Le Marquis de Ste. Croix.

& de ſe rendre maître de la Campagne. Ne pouroit-on pas attribuer la victoire que le Roi de Pruſſe remporta à Leuthen en Siléſie en 1757, aux détachements conſidérables que notre Armée étoit obligée de faire pour mettre de fortes garniſons dans Schweidnitz, Breslau & Lignitz; ce qui, joint aux malades dont le nombre étoit conſidérable par la rigueur de la ſaiſon & par les fatigues précédentes, & aux bleſſés dont les villages d'alentour étoient remplis, rendoit notre Armée ſi mince, qu'elle n'étoit plus que l'ombre de celle qui peu de jours auparavant avoit forcé les retranchements du Duc de Bewern.

Enfin l'objet d'une Guerre défenſive eſt de pénétrer les deſſeins de ſon Adverſaire, les prévenir, en retarder l'exécution ou les faire échouer: une marche bien concertée, ou la ſituation avantageuſe d'un Camp, peut opérer ce miracle. Ces mouvements ſont des coups de Maître, & ce ſont ceux qui caractériſent les grands Généraux, qui ne ſe déterminent jamais volontiers & ſans néceſſité à ce dernier parti, le plus difficile & le moins amuſant. Dans cette partie de la Guerre comme dans toutes les autres, on doit éviter d'être réduit à chercher la bataille ou à devoir l'accepter; mais on ménage de la donner dans un tems favorable, & lorsque l'occaſion promet une victoire de laquelle on peut retirer de grands avantages.

ARTICLE XX.

Des Diverſions & des différens Mouvements d'une Armée.

Les diverſions ſont utiles & ſouvent néceſſaires : elles interrompent les progrès de l'Ennemi, dérangent ſes projets de Campagne; & en multiplicant les efforts, elles avancent les ſuccès d'une Guerre. Une Armée peu nombreuſe retranchée dans un poſte avantageux peut amuſer l'Ennemi pendant fort-long-tems, & l'empêcher de rien entreprendre de conſidérable; tandis qu'un autre Corps de Troupes pénétre dans la partie de ſes Etats, d'où il tire ſes vivres, ſes munitions, ſes recrues ou ſes meilleurs chevaux, ou qui contribue le plus à ſa *Caiſſe militaire* (*). Ce Corps de Troupes qu'on appéle Armée de diverſion peut encore faire le ſiége d'une place que l'Ennemi a intérêt de conſerver;

Caiſſe Militaire (*). La Saxe renfermoit pluſieurs de ces avantages : le Roi de Pruſſe n'a rien négligé pour s'y ſoutenir; il partageoit nos forces, & nous feſoit une cruelle diverſion dans un pays où le voiſinage de ſes Etats lui rendoit toujours l'entrée libre, lorsqu'il étoit forcé de l'abandonner pour quelque tems. Il tiroit de ce pays tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir la Guerre; & les tréſors de Leipſic n'ont pas ceſſé jusqu'à la fin de lui être ouverts.

ce qui l'oblige ſouvent d'abandonner ſes premiéres entrepriſes, ou d'interrompre le cours de ſes conquêtes pour ſecourir ſon pays.

Ce fut ainſi que le F. M. Comte Walſtein en aſſiégeant la ville de Nuremberg, obligea Guſtave-Adolphe Roi de Suéde de retirer ſon Armée de la Baviére pour marcher au ſecours de cette place. On ſait que Scipion ſauva Rome (car toute l'Italie gémiſſoit déja ſous le joug du vainqueur) par une diverſion en Afrique; ce qui obligea Annibal d'abandonner un pays où les lauriers croîſſoient ſous ſes pas, pour marcher au ſecours de ſa patrie, & ſe faire batre a Zama.

Sans remonter ſi haut, la diverſion du Roi de Pruſſe, qui entra avec une puiſſante Armée en Bohême, lorsque ſon A. R. le Prince Charles avoit paſſé le Rhin, ne ſauva-t-elle pas l'Alſace dont la conquête alloit devenir la récompenſe du courage héroïque de nos Troupes & de la conduite de nos Généraux.

Il y a des diverſions qui ſe font au commencement d'une Guerre, & d'autres pendant le cours d'une Campagne. Les premiéres dépendent des réſolutions priſes dans le Conſeil, pour bien établir l'état de la Guerre : les ſecondes dépendent des mouvements & de la ſituation des Armées. Celles qui ſe font pendant le cours ou au commencement de la Campagne ſont également dangereuſes : elles peuvent ſe comparer à ces remédes qu'emploie un habile Médecin pour

détourner les humeurs qui vont cauſer la deſtruction du corps de l'homme, en les attirant vers une partie moins dangereuſe.

La Diverſion du Général Comte Haddeck au mois d'Octobre 1757, fut auſſi heureuſe que bien conduite : il partit de la Luſace & arriva le 16 Octobre à Berlin Capitale du Brandebourg, où il leva des contributions, & fit beaucoup de priſonniers. Le ſecret & la diligence dans ſa marche, joints à la ſurpriſe des habitants & de la garniſon, lui aſſurérent ce ſuccès. Son Corps n'étoit que de quatre mille hommes, & il y avoit cinq Bataillons dans la ville. Mais ce Général pour cacher ſa foîbleſſe, ſe campa proche d'un bois appelé la forêt royale; de ſorte que l'Ennemi ne ſe pouvant inſtruire du nombre, crut que ſes forces répondoient à ſon intrépidité. Cette diverſion inquiéta beaucoup les mouvements du Roi contre l'Armée d'Empire & de France dans la Thuringe. Il détacha le P. Maurice Deſſau avec un Corps de Troupes pour dégager ſa réſidence; mais toute la diligence de ce Prince ne ſervit qu'à relever la gloire de cette entrepriſe, & ne put empêcher la retraite de nos Troupes.

Il eſt néceſſaire d'avoir une Armée nombreuſe pour faire des diverſions dont on puiſſe retirer de grands avantages : elles aident à la ſubſiſtance des Troupes, puiſqu'étant ſéparées, elles peuvent agir dans différents endroits qui fourniſſent les vivres en abondance & plus com-

modément. Mais toutes les diverſions doivent ſe régler ſur les forces de l'Armée & ſelon les circonſtances ; car il ſeroit auſſi dangereux de s'affoiblir par-tout, par un grand nombre de Corps détachés, ce qui cauſeroit en détail la perte d'une Armée, que de tenir toutes ſes forces raſſemblées, ſans en pouvoir tirer d'autre utilité que d'affamer le pays. Ces Corps ſéparés agiſſent d'ordinaire offenſivement, & ſe ſervent de la force & de la ruſe pour réuſſir plus promtement. Ils doivent cependant être ſoutenus, avoir leur derriére libre & une communication ſure avec leur pays, ou avec l'Armée qui doit les ſeconder par des renforts, ou par quelque mouvements qui mettent l'Ennemi dans l'impoſſibilité d'attenter ſur eux avec avantage. Le Corps fait priſonnier à Maxen, & celui du Général Fouquet à Landshut, ne furent pris que pour avoir perdu la communication, & pour n'avoir pas été ſoutenus à tems.

Les Ruſſes feſoient une diverſion fort-ſenſible à l'Ennemi, lorſqu'ils agiſſoient en Poméranie & dans la Pruſſe ; elle nous auroit été plus avantageuſe, ſi leurs mouvements avoient toujours été réguliers, & s'ils ne s'étoient jamais écartés du plan de la Campagne & des régles de la Guerre.

Les mouvements du P. Ferdinand qui commandoit l'Armée Hannovrienne, étoient mieux concertés avec ceux du Roi de Pruſſe ; & de cette intelligence naquirent des ſuccès ſurpre-

nants. Enfin des diverſions, des ſiéges, & des mouvements qui ſe font pendant le cours d'une Campagne, naît la ſupériorité ſur l'ennemi, & les avantages qu'on ſe propoſe.

Les mouvements généraux & offenſifs avec toute l'Armée, ont ordinairement pour objet de faire un ſiége, de favoriſer la jonction d'une Armée avec une autre; ou de reſſerrer l'Ennemi, de l'obliger à quitter une ſituation qui lui eſt avantageuſe, ou pour lui faire lever un ſiége, lui couper les vivres, le ſurprendre & lui donner bataille.

Chaque mouvement doit être l'objet d'un deſſein médité & bien réfléchi, & doit procurer quelque avantage. Ce deſſein ſe forme ſur la connoiſſance du pays & la poſition des Ennemis. On fait attention aux forêts, aux marais, aux riviéres & aux défilés qui peuvent déranger la marche, & cauſer du retardement. Un mouvement peut en faire naître pluſieurs autres; il faut non-ſeulement en prévoir les ſuites, mais pourvoir à ſa retraite quand elle eſt néceſſaire, & ſur-tout aux vivres pour faire ſubſiſter l'Armée.

On ne s'étonnera plus des manœuvres hardies que le Roi de Pruſſe haſarda en préſence de notre Armée au mois de Septembre 1760, lorſqu'on fait réflexion que les remparts de Schweidnitz lui aſſuroient toute la plaine, ſa retraite & ſes vivres. Ces mouvements étoient l'objet d'un grand deſſein, puisqu'il en attendoit les avan-

tages d'une bataille gâgnée, ſans en courir les risques. Il eſt à propos de les rapporter pour ſoulager la mémoire des uns & pour l'inſtruction des autres.

Enſuite de la jonction du Roi avec ſon frére le Prince Henri à Breslau le 29 Août, ce Monarque marcha avec ſon Armée à Schweidnitz & occupa enſuite les hauteurs de Jauernick. Notre Armée campoit à Cunzendorf, & avoit ſa gauche à Freybourg.

Le 11 Septembre le Roi marcha ſur notre flanc gauche pour tourner cette Aile, & nous couper les magaſins & la communication de Landshut, où étoit le dépôt de l'Armée. Mais ce coup fut heureuſement paré : le F. M. Daun envoya le Général F. Z. M. Comte de Laſcy avec huit mille hommes pour couvrir cette endroit & prévenir l'Ennemi, tandis qu'il fit marcher l'Armée pour ſoutenir le Général B. de Loudon, qui étoit déja parti des environs de Freybourg à Reichenau, où il arrêta l'Avantgarde des Ennemis. Le Roi prévenu par ce mouvement qui lui coupoit le chemin de Landshut, prit ſon camp ſur les hauteurs de Baumgarten; & notre Armée campa à Adelsbach. Il reſta quelques jours dans cette ſituation ; mais dès qu'ils s'apperçut que le F. M. Daun avoit envie de l'attaquer, il évita la Bataille & fit jouer d'autres reſſorts pour parvenir à ſon but.

Le 17 avant le jour le Roi marcha par ſa gauche; & retournant ſur ſes pas, il deſcendit

dans la plaine, comme s'il avoit eu deſſein d'aller occuper ſon ancienne poſition de Jauernick. L'Infanterie marchoit ſur deux Colonnes, précédée d'une Avant-garde de 20 Eſcadrons de Houſards avec quelques Régiments de Cavalerie : mais on pénétra ſes vues qui étoient de tenter à la droite de la poſition qu'occupoit auparavant notre Armée, ce qui ne lui avoit pas réuſſi à la gauche. En effet l'Armée ennemie couvrit bientôt toute la plaine de Schweidnitz, ayant cette fortereſſe à dos, & ſe porta par une contremarche vers Gersdorf & Burgersdorf : pour mieux aſſurer ce mouvement, l'Ennemi voulut s'emparer de Cunzendorf, où il y avoit une hauteur nommée le *Limelberg* qui auroit favoriſé ſa marche : mais le Général Comte d'Ayaſſaſſa, à la tête d'un Corps de Carabiniers & de Grenadiers à cheval, repouſſa l'Ennemi, batit une partie de ſa Cavalerie, & bientôt après côtoyant ſa marche, attaqua l'Infanterie, où il cauſa beaucoup de déſordre. Notre Armée ſe mit d'abord en mouvement, ſuivit l'Ennemi qui ſoutint une vive canonade, & marchant par les hauteurs de Hohenfriedberg & Freybourg, prévint la ſeconde fois l'Ennemi qui marchoit, pour m'expliquer géométriquement, par la circonférence d'un cercle, dont notre Armée feſoit le diamétre. Il s'empara cependant de quelques montagnes ; mais il ne put aller plus loin que Hohengersdorf, où il campa ſon Armée ; la nôtre occupa les hauteurs de Seitendorf, de ſorte

que le Roi perdit l'eſpérance de pénétrer à Landshut qui étoit un endroit de la derniére importance; car outre qu'il nous enlevoit le ſeul magaſin qui feſoit ſubſiſter notre Armée en Siléſie, il nous coupoit par cette poſition, de la Bohême en nous ôtant la communication avec Glatz dont il auroit pu faire le ſiége.

Ces marches & contre-marches faites avec l'ordre que ſavent employer par-tout les maîtres dans le métier des armes, ſont des chefs-d'œuvres bien-précieux pour ceux qui ont eu le bonheur d'y être préſents; car la vue de pareilles choſes inſtruit, mieux que la lecture, ceux qui ſavent faire des réflexions. Bien-que l'Ennemi n'ait pu réuſſir dans ſes projets, on ne peut aſſez admirer la ſageſſe & la profondeur de ſa manœuvre.

Je ne puis m'empêcher de citer ici une diverſion auſſi inſtructive qu'utile en cette occaſion: Le Roi s'étoit retranché ſur les hauteurs de Hohengersdorf, & avoit rendu ſon Camp inacceſſible, croyant nous reſerrer par cette poſition, & couvrir le plat pays en nous tenant comme bloqués dans une ſituation déſavantageuſe pour le préſent, puiſqu'elle nous tenoit dans l'inaction & nous promettoit de mauvais quartiers d'hiver: il avoit pourvu à tout pour cet effet, lorſque le F. M. Daun détacha le Général Comte de Lascy avec quatorze mille hommes, lequel à la faveur de quelques marches forcées arriva le 7 Octobre à Berlin, où de concert avec les Gé-

néraux Ruſſes Comte Czernichef & Totleben il força la ville à ouvrir ſes portes, malgré le Corps du Général Hülſen qui venoit de la Saxe & celui du P. Fréderic-Eugéne de Wurtemberg, qui arrivoit de la Poméranie au ſecours de cette Capitale, & qui durent ſe retirer avec perte. Cette diverſion étoit d'autant plus ſenſible au Roi qu'il étoit obligé d'abandonner tous les avantages qu'ils attendoit de ſa ſituation, & devoit marcher au ſecours de ſon pays, n'ayant l'eſpoir d'arriver que pour être témoin oculaire des déſordres que ſes Ennemis avoient déja cauſés.

Cette Campagne de 1760 fut fertile en beaux mouvements: il paroîſſoit que les Puiſſances belligérantes avoient reçu de nouvelles forces, & qu'animées plus que jamais, elles avoient fixé cette année pour terminer la Guerre par des coups d'éclat & forcer le deſtin des armes à ſe déclarer. Ceux qui ſe firent en Saxe au mois de Juillet ne ſont pas moins intéreſſants. * Le Roi de Pruſſe campé dans les environs de Meiſſen, avoit d'autant plus d'intérêt de conduire ſon Armée en Siléſie pour empêcher le ſiége de Glatz & les progrès du Général B. de Loudon, qu'après la priſe du Corps du Général Fouquet le 23 Juin à Landshut, il n'y avoit plus d'Armée en campagne, pour défendre cette province; & Breslau étoit menacée d'ouvrir ſes portes: mais le F. M. Comte de Daun voulut faire échouer les deſſeins du Roi, & s'oppoſa à ce mouvement: il pourvut à la défenſe de Dreſde,

* Contre-marche que fit l'Ennemi pour ſurprendre Dresde.

& ſuivit l'Ennemi qu'il prévint bientôt par d'habiles marches; il ſe trouva le 7 Juillet en état de lui empêcher le paſſage de la Queiſſe & l'entrée de la Siléſie.

Le Roi ſe voyant coupé de ſon pays & retardé dans ſes marches par le Corps du Général Comte de Laſcy qui en le côtoyant lui cauſoit tous les jours de nouvelles pertes, n'eut d'autre parti à prendre que de retourner vers l'Elbe pour ſe raprocher de ſes vivres: mais pour tirer parti des circonſtances, il réſolut d'attaquer le Corps d'obſervation du Général Laſcy, qui campoit à Roth-Lausnitz entre Biſchofwerda & Bautzen.

Il eſt certain que ce Corps qui fixoit pourlors l'attention de l'Ennemi, couroit grand riſque d'être enlevé ou défait entiérement: mais la vigilance & l'activité du Général feſoit ſa conſervation. Le Roi alla reconnoître ſa ſituation; il trouva les Poſtes tellement diſpoſés & les avenues du Camp ſi bien gardées qu'il fut obligé de ſe retirer avec autant de perte que de danger pour ſa perſonne; car le Général Comte de Laſcy amena une partie de la Cavalerie au ſecours de ſes Avant-poſtes, tandis que les Généraux Brentano & Cheſwitz arrivérent d'un autre côté & pourſuivirent l'eſcorte & le Roi juſques dans ſon Camp. La nuit du 8 au 9 Juillet, l'Ennemi campé à Kleinbautzen, leva ſon Camp & marcha vers Dresde; le Comte de Laſcy fut d'abord inſtruit de ce mouvement ré-

trograde, & marcha en diligence par Hartha, le Weiſſenhirſch, & campa enſuite au-delà de l'Elbe pour éviter la trop grande ſupériorité de l'Ennemi, & ſe mettre en état de ſecourir la ville de Dresde. Après quelques mouvements, l'Armée Pruſienne paſſa l'Elbe, inveſtit la ville, attaqua les fauxbourgs, & fit travailler aux Bateries (*). Le F. M. P. de Deux-ponts renforça de dix mille hommes la garniſon de la ville, & occupa enſuite avec le reſte de ſes Troupes le poſte de Gros-Sedlitz qui couvroit la Bohême. Le Roi s'appercevoit que le M. Comte de Daun ne lui donneroit pas le tems d'entreprendre un ſiége régulier; c'eſt pourquoi il bruſqua tellement la place qu'il perdit plus de dix mille hommes dans pluſieurs aſſauts & par les différentes ſorties de la garniſon, & changeant bientôt après ſa façon d'attaquer, il fit bombarder & ruiner la ville par ſon Artillerie, qui venoit d'être augmentée d'un transport conſidérable de groſſes piéces. Notre Armée arriva à tems des frontiéres de la Siléſie pour délivrer cette Capitale; & ne pouvant d'abord attaquer l'Ennemi à cauſe du torrent * qui ſéparoit les

* l'Elbe.

Bateries (*). L'Ennemi profitant de la ſolidité des maiſons des fauxbourgs, épaula ſes bateries & les conſtruiſit à la faveur de ces bâtiments; de ſorte que ſes piéces tirant pour ainſi dire du bord du foſſé, il batit dès le ſecond jour en brêche: elles étoient fort difficiles à démonter; & les maiſons remplies de chaſſeurs & de fuſillers incommodoient les remparts & les ſorties de la ville.

deux Armées, le F. M. ordonna un détachement de neuf Bataillons avec neuf Compagnies de Grenadiers & quelque Cavalerie, aux ordres du Maréchal-L. Baron de Hangern, qui marcha pendant la nuit aux fauxbourgs de Pirna & Wilsdruf, où il ruina les bateries & fit enclouer l'Artillerie des Ennemis, tandis que le Général Maquire qui commandoit dans la place, fit faire une autre ſortie vigoureuſe; ce qui obligea l'Ennemi de changer la poſition de ſon Aile gauche; & le feu contre la ville ceſſa entiérement. Le F. M. inſtruit d'un nouveau tranſport de munitions qui venoit de Magdebourg en remontant *l'Elbe* (*) envoya le Général Baron de Ried qui marcha ſecrétement, le rencontra proche de Meiſſen, & prit trente cinq bateaux chargés.

Le Roi voyant l'impoſſibilité de pourſuivre ſes travaux, & ſur le point d'être attaqué, marcha vers Keſſeldorf, n'ayant d'autre dédomagement des pertes conſidérables qu'il venoit de faire devant cette ville, que la vue des flâmes, & l'odeur de l'incendie qui infectoit ſa retraite.

Les marches & les mouvements qui ſe font pour entrer dans le pays ennemi au commence-

---

L'Elbe (*) Ce fleuve conſidérable dont il eſt parlé fort-ſouvent, a ſa ſource dans les montagnes de la Bohême appelées Wieſengebirg au Cercle de Koniſgratz, traverſe ce Royaume, arroſe enſuite la Miſnie. Il paſſe à Dresde, Torgau, Magdebourg, & ſe jéte dans la Mer au-deſſus de Hambourg.

ment d'une Guerre ou d'une Campagne, ſont encore de la derniére importance: on examine la nature du pays, & on régle ſes diſpoſitions pour n'être arrêté par aucun obſtacle, comme riviéres, défilés, ou fortereſſes; ſans quoi on eſt bientôt obligé de ſe retirer, après avoir perdu du tems ſans rien effectuer, comme je l'ai dit ailleurs.

* Opération de l'Armée de France dans le Hannovre & la Heſſe en 1757.

Les mouvements * du Maréchal Comte d'Etrées qui conduiſit l'Armée de France dans le pays de Cléves, la Gueldre & la Heſſe qu'il conquit, ſont encore dignes de remarque. Pour paſſer cette étendue de pays hériſſé de difficultés, & où les vivres n'étoient pas abondants, ce Général avoit partagé ſon Armée en différents Corps qui marchoient ſéparément, conſervoient une libre communication entre eux, & avoient différentes exécutions à terminer. Par ce moyen les *forces nombreuſes* (*) dont cette Armée

---

Forces nombreuſes (*). Les François ſuivirent exactement les régles de l'offenſive, lorſqu'ils entrérent en Allemagne en 1757 avec une Artillerie nombreuſe & une Armée de cent quarante mille hommes. Ils vouloient s'établir dans le pays ennemi, & donner au commencement d'une Guerre de la réputation à leurs armes par quelques coups d'éclat: ils avoient d'ailleurs des ſiéges à faire & des garniſons à mettre dans pluſieurs places, comme à Weſel où il y avoit neuf mille hommes, à Gueldre, Cléves, Embden, & quantité d'autres poſtes néceſſaires à garder; ce qui, joint aux maladies cauſées par la différence du climat & les fatigues auxquelles les nouveaux Soldats ne ſont pas accoutumés, diminue infiniment le nombre des Troupes.

mée étoit compoſée, pouvoient mieux ſubſiſter, paſſer plus commodément les défilés du Bas-Rhin & de la Weſtphalie, s'emparer des poſtes néceſſaires, & en s'élargiſſant reſſerrer l'Ennemi, & l'obliger de réunir ſes forces, de beaucoup inférieures, que le Général François avoit intention d'enveloper. Ce mouvement dirigé avec toute la capacité & le jugement d'un grand Général, fut ſuivi de la reddition de pluſieurs places, de la retraite du Duc de Cumberland, du paſſage du *Weſer* (*), & fit éclore enſuite les lauriers dus à la bataille de Haſtenbeck où l'Armée Heſſoiſſe & Hannovienne fut entiérement défaite; ce qui cauſa enſuite la perte des pays de Hannovre, de Lunebourg, de Werden, de Bremen & de Brunſwick.

Il ſe fait encore d'autres mouvements pour favoriſer la jonction d'une Armée avec une autre, & pour recevoir un ſecours.

Le Roi de Pruſſe s'explique de la ſorte: *Si vous voulez faire arriver heureuſement un ſecours,*

Le Roi de Pruſſe avoit donné l'année auparavant l'exemple d'un plus grand effort, lorſque ſans aucune formalité il entra en Saxe à la tête d'une Armée nombreuſe, & ſurprit tellement les Saxons, qu'il envahit leur pays, & fit priſonnier le peu de Troupes qui purent s'oppoſer à un torrent auſſi rapide. Cette invaſion reſſemble beaucoup à celle de la Siléſie.

Weſer (*). Cette riviére prend ſa ſource dans la Baſſe-Saxe, elle arroſe les Etats de Hannovre, paſſe à Hamel, Minden; elle reçoit l'Aller au-deſſous de Bremen, & entre dans la Mer du Nord.

le moyen le plus sûr eſt de marcher à ſa rencontre par un terrein difficile (*), *& de ſe retirer de devant l'Ennemi pour éviter le combat ; par la ſupériorité que l'on gâgne par l'arrivée du ſecours on recouvrera bientôt le terrein qu'on n'a fait que lui prêter.*

Pluſieurs exemples que j'ai inſérés dans ce volume, & qui concernent les mouvements d'Armées, ne permettent pas de m'étendre trop ſur cet Article intéreſſant, pour ne pas tomber dans des répétitions. On peut comprendre par ce que j'ai déja rapporté, qu'il faut de grandes précautions, de la prévoyance & des réflexions pour aſſurer ſes mouvements ; mais un Général en retire de glorieux avantages quand ſes diſpoſitions ſont ſuivies du ſuccès qu'il en attend.

Terrein difficile (*). Ce mot mérite attention, & n'eſt pas toujours pris dans ſa véritable ſignification. Terrein difficile veut dire un pays coupé, marécageux, rempli de défilés, de bois, ou montagneux. Il ne ſeroit cependant pas prudent à une Armée ſupérieure en Cavalerie de s'engager dans un terrein ſemblable où l'Ennemi feroit agir ſon Infanterie avec avantage. Mais le Général en conſultant la qualité de ſes forces, choiſit le terrein le plus avantageux pour éviter le combat, le plus court & le plus facile pour favoriſer la jonction.

ARTICLE XXI.

Des Lieux avantageux pour une Bataille.

L'avantage du terrein, les Ailes bien appuyées, & le Front couvert, ſont des précautions qui ſemblent aſſurer le gain d'une Bataille; mais elles ne ſont pas ſuffiſantes: les Généraux étudient & examinent la ſituation du lieu pour profiter de la victoire en ſuivant l'Ennemi, ou faire la retraite en cas de malheur. La connoiſſance parfaite du pays où on fait la Guerre, fait diſtinguer la différence & les avantages d'une ſituation. Il n'eſt pas toujours poſſible de choiſir le lieu du combat: l'Ennemi tâche ſouvent de prévenir les deſſeins les mieux concertés; mais c'eſt une marque de mérite & de capacité dans un Général, quand par l'adreſſe de ſes marches & de ſes mouvements, il peut amener les choſes au point le plus avantageux *.

De la ſituation du lieu où ſe donne la Bataille naît la facilité d'accumuler ſes avantages ou de ſe retirer: car comme il ne ſeroit pas prudent après le gain d'une Action de ſuivre l'Ennemi bien-avant dans un pays ſtérile & ruiné, où les vivres ſeroient renfermés dans des

* De la ſituation d'un Camp par rapport aux ſuites d'une Bataille.

fortereſſes dont il eſt en poſſeſſion ; il ſeroit également dangereux d'engager ſon Infanterie dans de grandes plaines, contre un Ennemi ſupérieur en Cavalerie, lequel répareroit ſes pertes par le dommage qu'il ſeroit en état de cauſer à l'Armée qui ne pouroit jamais empêcher ni même incommoder la retraite. On eſt obligé en pareil cas d'enterrer ſes lauriers ſur le champ de Bataille, ce qui eſt contre les régles de la Guerre, car on ne doit jamais courir d'auſſi grands riſques, ſans eſpérance d'en retirer des avantages conſidérables.

Il eſt auſſi fort-diſgracieux de perdre une Bataille quand on doit ſe retirer par de longs & mauvais chemins dans une ſaiſon contraire & pluvieuſe, où les marais gonflés, & les riviéres devenues des torrents, expoſent une Armée à de grands dangers, ou que les vivres manquent pendant la retraite, & que nulle fortereſſe n'arrête l'activité d'un Ennemi victorieux, qui profite de tous ces avantages pour ruiner l'Armée & pour étendre ſes conquêtes ſans oppoſition.

Un Général retire au-contraire de grands avantages du gain de la Bataille, quand l'Ennemi eſt dans une ſituation oppoſée aux lieux précédents, qu'il a derriére lui un pays riche, abondant, & peuplé, où l'Armée peut ſubſiſter, & ſe remettre en état de paroître en Campagne avec avantage : on tâche de s'y maintenir, de former ſes magaſins; & on profite de pluſieurs reſſources qu'on ôte à l'Ennemi. S'il y

a des places fortes, on n'épargne rien pour s'en rendre maître ; on ſacrifie même quelques jours d'hiver pour aſſurer ſes avantages, dont on ſe trouve récompenſé dans la ſuite. Si Annibal avoit mieux connu l'avantage des lieux, ou plutôt ſi ce Général avoit voulu en profiter, la priſe de Rome & la chûte de l'Empire Romain devenoit le prix de ſa victoire à Cannes ; mais il aima mieux jouir de l'abondance & d'un trop promt repos ; ce qui cauſa bientôt après la ruine de ſa patrie.

Tout cela prouve de quelle conſéquence il eſt d'obſerver les tems & les lieux pour donner Bataille, &, comme dit le Chevalier Folard, ne jamais ſe laiſſer forcer à combatre dans des ſituations où le gain d'une Bataille apporte moins d'avantage, que la perte n'en eſt dangereuſe.

ARTICLE XXII.

De ce qui précéde une Bataille.

C'eſt ici un détail fort-intéreſſant & dont tout Officier doit avoir une connoîſſance parfaite, afin de ne rien négliger dans ces moments précieux, pour mériter une juſte part à la victoire.

Les Batailles ſont inévitables; ſans elles la Guerre ne finiroit jamais; elles ſont éclore les lauriers précédemment cultivés, & ſont preſque toujours le fruit des mouvements qui les ont précédées.

Les circonſtances permettent ſouvent aux Généraux de prévoir le tems & à-peu-près les lieux où ſe donnera la Bataille: ils raſſemblent à cet effet leurs forces, afin d'être ſupérieurs à l'Ennemi, & ſe font joindre par les détachements ſéparés de l'Armée, s'ils ne ſont pas trop éloignés. Avant la Bataille de Torgau en 1760, le Roi de Pruſſe réunit ſes forces, & groſſit ſon Armée de tout ce qu'il put raſſembler, pour tirer avantage des Troupes qui ne ſont jamais plus utiles & néceſſaires que le jour d'une Action. Le F. M. Daun avoit agi de même en 1757, lorſqu'il renforça ſon Armée des Régiments de l'Aile droite diſperſés à la Bataille de Male-

ſchitz, & des Bataillons tirés des garniſons à portée; ce qui rendit les deux Armées à-peu-près égales. On pourvoit aux magaſins qui ſont ſur les derriéres, afin que l'Armée ne manque pas de vivres pendant la retraite en cas malheur; on fait conduire les munitions néceſſaires pour le jour & les ſuites de l'Action, & on diſtribue l'Artillerie aux endroits qui lui ſont propres.

Si on attend l'Ennemi dans ſon Camp, on prend la ſituation la plus avantageuſe, avec la précaution de mettre chaque arme en ſa place, afin que l'Infanterie & la Cavalerie puiſſent ſe ſoutenir mutuellement.

Si le Général a réſolu d'attaquer l'Ennemi, il forme ſon plan d'attaque ſur la ſituation, les forces & les qualités des Troupes qui compoſent l'Armée qui lui eſt oppoſée, & ſur les défauts ou les avantages de ſa poſition. Il donne des ordres ſérieux à l'Armée, & recommande à chacun de ſe faire honneur & de remplir ſes devoirs, en remontrant la néceſſité, la gloire & l'avantage de vaincre: il promet des récompenſes à ceux qui ſe diſtingueront; ce qui doit être obſervé avec la même ponctualité qu'il faut punir ſur-le-champ ceux qui ont manqué.

On renvoie tous les bagages pour les mettre en ſureté, ſi on n'y a pas pourvu auparavant. Les Généraux ſont fort-diſcrets, afin que les eſpions toujours pénétrants & curieux ne puiſſent rien rapporter d'intéreſſant, pas même l'ordre de Bataille, dont l'Ennemi pouroit tirer avan-

tage. Enfin le ſecret, ce mobile caché qui fait naître les plus grands ſuccès, & dont les meilleurs Généraux ont toujours fait le plus de cas, doit s'obſerver avec la derniére attention.

ARTICLE XXIII.

Des Batailles.

Le ſort de la Guerre, la gloire des armes, la perte ou l'agrandiſſement des Etats, dépendent du ſuccès des combats. Des avantages pareilles méritent un ſoin particulier & des efforts extraordinaires de ceux qui ont part à cette journée. C'eſt ici où le mérite des Généraux, la conduite des Officiers, & la valeur du Soldat paroîſſent dans leur plus grand jour ; & l'Europe attentive ſur ce qui précéde & ſuit la Bataille, & ſur la façon dont on s'eſt comporté pendant l'Action, loue ou condamne les Armées ſur la relation d'une journée auſſi intéreſſante. La poſtérité même admire ces Actions d'éclat, & accorde l'immortalité aux heureux ſuccès.

Pluſieurs raiſons déterminent à une Action générale : un des deux partis y eſt ſouvent forcé pour donner une autre face aux affaires, lorſqu'on veut pénétrer dans le pays ennemi ; ou

empêcher qu'il n'entre dans les Etats du Souverain; lorsque l'Ennemi s'eſt affoîbli par des diverſions trop fortes; lorsqu'il importe de lui ôter une poſition avantageuſe; quand on a des ordres exprès de chercher l'occaſion favorable pour combattre, ou quand on ne peut l'éviter. Le Duc d'Albe Général des Armées d'Eſpagne ſous Philippe II, parle à ce ſujet en ces termes: On cherche à donner Bataille lorſqu'il s'agit de ſecourir une place forte qui eſt réduite à l'extrémité, & qui fait la ſureté d'un pays; lorſque l'Ennemi doit recevoir des ſecours qui le rendroient ſupérieur; lorſqu'au commencement d'une Guerre on veut donner de la réputation à ſes Armes, retenir ſes Alliés, empêcher les Ennemis couverts de ſe déclarer; lorſque la fortune conſtante a tellement rebuté les Ennemis, qu'ils n'oſent plus tenir; enfin lorſque preſſé par la famine ou les maladies, & enfermé de toute part, il faut mourir ou vaincre.

Les Batailles ſe réduiſent à attaquer l'Ennemi ou l'attendre de pié ferme. Je ne diſputerai pas lequel eſt le plus avantageux: l'attaque offre quelque choſe de plus hardi & facile; & la défenſe paroît avoir plus de ſolide dans pluſieurs occaſions. Je crois que ces deux maximes différentes ſont également bonnes, puisque pluſieurs grands Généraux les ont employées alternativement, & qu'il n'y a que les circonſtances qui doivent leur donner quelque préférence. Il y a des tems où il eſt néceſſaire d'attendre l'En-

nemi dans ſon Camp : il y en a d'autres où il faut le prévenir & l'attaquer. Je parlerai ſeulement des maximes dont on s'eſt ſervi jusqu'à préſent dans l'attaque ainſi que dans la défenſe.

On dirige le plus ſouvent ſes efforts vers une des Ailes de l'Armée ennemie, afin de gâgner le terrein qu'elle occupe pour prendre enſuite le reſte des Troupes en flanc. Cette méthode eſt fort-ancienne, & décide ordinairement de la Bataille, ſi on peut ſe ſoutenir ſur le terrein que l'Ennemi a abandonné.

Le Roi de Pruſſe propoſe différents ordres de Bataille, & donne la préférence à cette façon d'attaquer, comme la plus promte & la plus aiſée. La bonne diſcipline de ſes Troupes exercées à toutes les manœuvres de la Guerre, & l'intelligence de ſes Officiers lui ont ſouvent rendu ces premiers avantages déciſifs.

On attaque quelquefois les deux Ailes en même tems pour partager l'attention de l'Ennemi & l'empêcher de renforcer une partie par des Troupes qu'il peut retirer d'une autre: mais l'attaque principale eſt contre celle dont le terrein offre le plus d'avantage dès qu'on s'en eſt rendu maître. Il y a des Généraux, qui préférent ſouvent l'attaque du Centre quand il eſt praticable, tandis qu'ils tiennent les Ailes en échec; ce qui ſemble promettre une déroute compléte, ſi on peut profiter aſſez tôt de l'ouverture qu'offre un Centre ſéparé de ſes Ailes. Je ne déciderai pas non-plus laquelle de ces trois diffé-

rentes attaques eſt la meilleure : le terrein & la diſpoſition des Ennemis peut en déterminer le choix ; le coup d'œil & la connoiſſance parfaite de ſa ſituation réglent le plan d'attaque qui doit s'exécuter par une manœuvre promte & ſavante : celle qui eſt la moins ſujéte à la confuſion eſt toujours préférable. C'eſt une régle générale de faire ſoutenir les Corps qui plient pendant l'attaque, leſquels doivent ſe rallier le plutôt poſſible pour retourner au feu, ou rendre compte de leur conduite après l'Action, laquelle doit être examinée ſans partialité, mais avec la derniére ſévérité.

La Cavalerie deſtinée pour attaquer, & celle qui doit ſoutenir, ſe place dans les lieux qui favoriſent les efforts qu'on attend d'elle. La groſſe Artillerie, fort-incommode pendant l'attaque, occupe ordinairement quelque hauteur pour batre l'Ennemi en flanc, elle doit être ſoutenue, & faire un feu continuel, tandis que l'Armée s'avance & ſe diſpoſe à attaquer.

Celui qui attaque doit marcher vivement & joindre l'Ennemi, c'eſt le plus grand avantage d'un aſſaillant ; car s'il s'amuſe à tirailler de pié ferme, il n'avance pas ; & l'avantage reſte dès-lors du côté de celui qui ſe défend & qui occupe un poſte avantageux.

Dès qu'on a repouſſé une partie des Troupes qui ſont oppoſées, & que l'Ennemi abandonne ſon terrein, on avance vivement pour ſe former enſuite, & prendre les précautions néceſſaires

pour ſe ſoutenir. On ſe ſert avantageuſement de la Cavalerie pour augmenter la confuſion & empêcher le ralliement, tandis que l'Infanterie marche dans le plus grand ordre, pour s'oppoſer au ſecours que l'Ennemi pouroit envoyer & pour prendre en flanc & en queue ce qui tient ferme.

Sitôt que l'Ennemi eſt batu à une de ſes Ailes, il eſt naturel de faire attaquer en front le Centre de ſon Armée, s'il eſt abordable, afin de ſeconder les Troupes victorieuſes qui attaquent en flanc, & l'empêcher de tirer aucun ſecours de ſon Centre. Cette ſeconde attaque ne dure pas long-tems & décide de l'Action.

Quand une Aile de l'Armée eſt attaquée en forme avec des forces ſupérieures, l'Ennemi ne paroît avoir de meilleure reſſource, que de prendre en flanc les Troupes qui l'attaquent; & pour exécuter ce mouvement, il doit tirer des Régiments de la ſeconde Ligne, ou faire marcher la réſerve; ce qui demande du tems: c'eſt pourquoi il eſt néceſſaire de le prévenir en avançant vigoureuſement & en rompant les premiers obſtacles par une attaque bien ſoutenue. On fait encore marcher des Troupes pour s'oppoſer aſſez tôt aux coups de côté; elles tâchent de gâgner le derriére de l'Ennemi.

C'eſt un effet ordinaire de la prudence des Généraux qui attaquent, de former l'ordre de bataille, & de partager leurs Colonnes, de ſorte qu'en avançant & commençant à ſe former, l'En-

nemi ne puiſſe aſſez tôt deviner l'endroit où il a réſolu de pénétrer; laquelle incertitude l'oblige à partager ſes forces, & à ſe précautionner partout. S'il affoîblit enſuite quelque endroit qui n'eſt pas attaqué, pour renforcer la partie qui eſt entamée, on ne perd pas de tems pour entamer ces endroits dégarnis : on ſe ſert avantageuſement d'une partie de la ſeconde Ligne ou de la réſerve pour ſeconder les efforts de diverſion qui réuſſiſſent ſouvent & facilitent le ſuccès d'une autre attaque qui rencontre alors moins de réſiſtance.

On évite, le plus qu'il eſt poſſible, de perdre du tems à manœuvrer pour ſe mettre en bataille, à moins qu'on n'ait deſſein de tromper l'Ennemi; ſans quoi l'ordre de marche & les meſures priſes d'avance par rapport au terrein, doivent faciliter ce mouvement, qui expoſe une partie de l'Armée à une longue & vive canonade; outre que ce retardement donne occaſion à l'Ennemi de faire quelque changement dans ſa diſpoſition & de profiter du tems qu'on perd. Il y a des Généraux qui préférent d'attaquer avec une partie des Troupes avant que toute l'Armée ne ſoit formée en bataille.

Je crois que tout ordre de bataille eſt bon, s'il répond au terrein qu'on doit occuper, à la ſituation, & aux diſpoſitions de l'Ennemi, & ſi l'ordre de marche facilite les évolutions aux différents Corps pour attaquer ſans confuſion. Il eſt de la derniére importance pour les Officiers de faire exécuter promtement les ordres des

Généraux, & d'obliger le Soldat de faire ſon devoir pendant l'Action; car les meilleures diſpoſitions ſont inutiles, ſi la valeur des Troupes ne rompt les obſtacles qui leur ſont oppoſés, & ne fait pas ce qu'on peut humainement attendre d'eux.

Céſar batit Pompée à Pharſale, & ſubjugua dans cette journée l'Empire Romain : il n'eſt pas néceſſaire de chercher des défauts dans l'ordre de bataille de ces deux grands Généraux conſommés dans le métier des armes, & dont les actions avoient toujours été ſuivies de la victoire. Il eſt probable qu'ils n'avoient rien négligé pour aſſurer le ſuccès de cette journée, & qu'ils avoient donné leurs ordres en conſéquence : mais on peut croire que l'Armée de la République compoſée alors de Troupes moins diſciplinées & moins braves, quoique ſupérieures en nombre, ont abandonné leur terrein après une légére réſiſtance; & que Céſar par l'ordre & la valeur de ſes Légions a triomphé de la lâcheté de ſes Ennemis. L'expérience & la capacité des Chefs ne ſont pas ſuffiſantes pour vaincre : ces vertus ouvrent le chemin à la victoire, mais l'ordre, l'obéiſſance & les efforts du Soldat terminent les heureux ſuccès.

On obſerve encore pour régle dans l'attaque, de commencer l'Action de bonne-heure, comme à la pointe du jour, ſi on eſt ſupérieur en nombre, & qu'on ait lieu d'eſpérer la victoire, afin de profiter du reſte de la journée pour ſuivre l'Ennemi, & multiplier ſes avantages : mais on attaque plus tard, quand le ſuccès eſt douteux, afin de profiter de la nuit pour faire ſa retraite, ſi on eſt batu.

Paſſons à ce qui s'obſerve quand une Armée attend l'Ennemi de pié ferme dans ſon camp. Pluſieurs raiſons peuvent déterminer à prendre ce parti; on peut en voir quelques-unes dans l'Article qui traite de la défenſive. Pour ſoutenir les efforts de l'Ennemi, & l'attendre dans ſon poſte, on le choiſit le plus avantageux qu'il eſt poſſible : les Ailes doivent être appuyées & couvertes, pour éviter d'être tourné & pris en flanc. *Un axiome de la Guerre*, dit le Roi de Pruſſe, *eſt d'aſſurer ſes derriéres & ſes flancs, & de tourner ceux de l'Ennemi.* Le Front de l'Armée doit offrir d'autres obſtacles ; on ſupplée au défaut du terrein par des redoutes ou quelques ouvrages bien paliſſadés : il dépend alors du coup d'œil & de la volonté d'un Général en chef de régler l'ordre de bataille & la diſtribution des Troupes.

Il paroît par les diſpoſitions de pluſieurs Généraux pendant cette derniére Guerre, ſurtout à Loboſchütz, où la Cavalerie agit au Centre, qu'on eſt revenu de l'habitude de hafarder toute la Cavalerie ſur les Ailes, & qu'on s'en ſert avantageuſement dans d'autres endroits où elle eſt néceſſaire. Il eſt évident que la diſtribution & l'effet de cette arme contribue beaucoup au gain de la bataille, & qu'il lui faut un terrein propre à ſes évolutions rapides.

Les Généraux s'appliquent à connoître le fort & le foible de leur ſituation, pour ſe précautioner contre les Ennemis, qui attaquent

ordinairement par les endroits les plus faciles. Il faut une attention particuliére pour l'emplacement de l'Artillerie qui doit batre continuellement & flanquer l'Ennemi qui ſe forme, cauſer de la confuſion dans ſes rangs, & le rebuter avant de commencer l'attaque. Il eſt enſuite avantageux d'avoir un Corps de réſerve, qu'on emploie fort-utilement pendant le cours de l'Action.

Quand l'Ennemi paroît, les Généraux obſervent l'ordre de ſa marche, cherchent à pénétrer ſes deſſeins, & jugent par ſes différentes manœuvres des endroits où il a réſolu d'attaquer. A la Bataille de Chotzemitz ou Kollin, le F. M. Compte de Daun obſerva que Roi de Pruſſe renforçoit ſon Aile gauche, qu'il avoit intention d'attaquer notre Aile droite, & de prendre l'Armée en flanc; il ſe précautionna à cette droite qu'il augmenta de pluſieurs Bataillons, & ſoutint les efforts réitérés des Pruſſiens qui eurent d'abord quelque avantage; mais lorſqu'ils s'apperçurent que la défenſe étoit bien ſoutenue, & que ce qui avoit plié d'abord, avoit le tems de ſe rallier, & retournoit à la charge, ils perdirent contenance, & furent contraints d'abandonner le terrein, qu'ils avoient gâgné. L'Ennemi repouſſé pluſieurs fois à notre droite, le Roi fit attaquer l'Aile gauche; mais les diſpoſitions du Maréchal prévenoient ſes mouvements; & il fut également repouſſé avec une perte conſidérable: ce qui prouve qu'il n'eſt pas ſuffiſant de ſe précautionner

cautionner à l'endroit où l'Ennemi forme ſa premiére attaque ; mais un Général partage ſon attention ſur tout le Front de l'Armée, afin d'être en état d'oppoſer de la réſiſtance par-tout.

Quand une partie de l'Armée eſt batue, qu'elle perd ſon terrein, & que l'Ennemi pénétre, il n'y a que la prudence & le ſang-froid des Généraux, qui puiſſent remédier à cet accident : on fait avancer la réſerve & quelques Régiments de la ſeconde Ligne, tirés de la partie de l'Armée, qui n'eſt pas entamée, pour attaquer l'Ennemi & l'empêcher de ſe former : on ſe ſert avantageuſement d'un Corps de Cavalerie, qui doit ſe porter au galop & attaquer tête baiſſée l'Infanterie, qui n'eſt jamais bien en ordre dans ces occaſions : pendant ce tems les Troupes qui ont été batues doivent ſe rallier hors de la portée du Canon ; il ſera dès-lors aiſé de les reconduire au feu pour avoir leur revanche, & chaſſer l'Ennemi à leur tour. Notre Aile droite plia au commencement de la Bataille à Kollin ; des Troupes fraîches réparérent le déſordre, tandis que les Bataillons qui s'étoient ralliés avancérent de nouveau ; & l'Ennemi qui n'eut pas le tems de ſe former, ſe ſauva & prit la fuite.

Les Ruſſes après ſix heures de combat, & après une défenſe ſanglante & opiniâtre pliérent à l'Aile gauche pendant la Bataille *de Francfort* (*),

---

Bataille de Francfort (*) L'Armée du F. M. Comte de Soltikof cauſoit d'autant plus d'ombrage à l'Ennemi, qu'elle

lorſque le Général B. de Loudon qui commandoit la réſerve compoſée de douze mille hommes de nos Troupes, fit avancer ſa Cavalerie, laquelle après avoir batu celle des Pruſſiens, pénétra dans l'Infanterie dont une partie jeta les armes & ſe ſauva. Le Roi ne négligea rien pour réparer le déſordre de ſes Troupes, que ce coup imprévu avoit fait naître, & bien-que dans un cas auſſi preſſant, il expoſât ſa perſonne aux plus grands dangers, les Ruſſes ralliés & plus furieux que jamais, obligérent l'Ennemi de chercher un aſile ſous le canon & dans les marais de Guſtrin. Un Général toujours fertile en reſſources ne déſeſpére jamais du ſuccès d'une Bataille, pour quelques avantages que les premiers efforts ont procuré à l'Ennemi; il a prévu d'avance ce qui peut arriver; & il prend le parti le plus avantageux pour apporter un reméde promt & violent. Rien d'ailleurs ne caractériſe mieux le mérite des Généraux, que les reſſources qu'ils emploient dans les cas preſſants, & qui les rendent ſouvent victorieux où d'autres ſuccombent.

Il eſt ſouvent plus facile de repouſſer l'Ennemi qui a pénétré, qu'il n'eſt poſſible à un Général

---

occupoit une poſition avantageuſe dans les environs de Francfort, & qu'un corps de nos Troupes aux ordres du Général F. Z. M. Baron de Loudon devoit ſe joindre aux Ruſſes pour agir enſemble; ce qui porta l'Ennemi à renforcer le Général Wedel: le Roi marcha en perſonne avec un Corps conſidérable; & ne pouvant empécher la jonction de nos Troupes, il attaqua, le 12 Août 1759, l'Armée de Soltikof à Cunnersdorf, proche de Francfort, où il fut entiérement défait.

de retenir la fougue & la valeur immodérée des Troupes, lorſque l'Ennemi plie devant elles ; ce qui les met en auſſi grand déſordre en pourſuivant, que les autres en fuyant. Ce transport déſordonné des Troupes, tout-à-fait contraire à la diſcipline, a cauſé ſouvent la perte d'une Bataille : car l'Ennemi qui ſe retire, voyant les uns occupés à piller, & d'autres marcher en confuſion, fait avancer les Corps qui lui reſtent en ordre, & qu'il avoit deſtinés à faire l'Arriére-garde, tire parti de ſa Cavalerie, & bientôt ſuivi du reſte de l'Armée, termine l'Action à ſon avantage. Témoins de cette vérité les journées mémorables de Söhr & Czaslau où les Pruſſiens vaincus & repouſſés, arrachérent à nos Troupes qui les pourſuivoient en déſordre, les lauriers qu'ils venoient de cueillir.

Il me reſte à parler de ces Actions où les Troupes occupées à défendre les parties de leur ſituation les plus intéreſſantes où l'Ennemi s'eſt attaché, & le reſte de l'Armée tenue en échec ſur tout le Front, un corps de huit à dix mille hommes paroît ſur les flancs ou les derriéres, & s'avance pour couper la retraite ou terminer la Bataille.

Il eſt certain qu'un accident ſemblable eſt embaraſſant : il eſt à craindre que les Troupes qui ſe défendent ne perdent courage, ſi le reméde qu'on peut apporter tarde trop longtems à diſſiper leur ſurpriſe. Il eſt naturel que le Général qui commande l'Armée, a prévu ce

qui peut arriver pendant le cours de la Bataille, & qu'il a pris ſes meſures en conſéquence : mais comme l'expérience démontre qu'un pareil accident peut arriver inopinément, on fait marcher en cette occaſion la réſerve, ſuivie d'autres Bataillons, s'il eſt néceſſaire, tirés des endroits où il y a le moins de danger, pour arrêter ce Corps de diverſion dans l'endroit où on peut lui diſputer avantageuſement le terrein, & où le petit nombre a quelque égalité ſur le plus grand. On redouble alors ſes efforts au front de la Bataille; & quand on déſeſpére du ſuccès par l'avantage que l'Ennemi a déja gâgné, & que ceux qui ſe défendent ſont rebutés d'une attaque longue & opiniâtre, ce ſont de ces moments où ſans trop réfléchir ſur le nombre des Troupes, un Général quitte ſouvent ſon poſte, pour avancer à grands pas ſur l'Ennemi; ce qui termine en un moment la Bataille. Les Houſards, Chevaux-légers, ou des Régiments de Dragons doivent cauſer le plus de déſordre qu'il eſt poſſible dans les Bataillons de l'Ennemi, afin d'empêcher le ralliement & hâter leur retraite : mais cette Cavalerie doit être ſoutenue d'une Ligne de Cuiraſſiers, derriére laquelle elle doit ſe rallier en cas de beſoin; ſans quoi elle court à ſa perte. *Tous les mouvements auxquels l'Ennemi ne s'attend pas*, dit le Roi de Pruſſe, *le ſurprennent, le jétent en confuſion, & décident de la victoire* : on agit avec prudence, & c'eſt une de ces occaſions, où ſans trop s'emporter, on bâtit un pont d'or à l'Ennemi qui ſe retire.

Quand l'Ennemi eſt de beaucoup ſupérieur en forces, il forme quelquefois une attaque environnante, c'eſt-à-dire, qu'il attaque les flancs, & le front d'une Armée, tandis qu'un Corps de Troupes détaché à cet effet, gâgne les derriéres & attaque en queue. Notre Armée ſe trouva dans un cas ſemblable à Torgau en 1760; elle dut faire front par-tout; & oppoſant des efforts extraordinaires à une manœuvre auſſi dangereuſe, elle montra que la fermeté & la valeur des Troupes eſt ſouvent l'écueil des meilleures diſpoſitions.

Deux Armées peuvent ſe rencontrer & ſe donner Bataille en marche; ce qui arrive quand une Armée ſe retire, & qu'elle veut ſoutenir ou ſauver ſon Arriére-garde vivement attaquée; alors l'affaire s'engage inſenſiblement & devient bientôt générale; ou quand l'Ennemi veut gâgner une poſition avantageuſe, ou s'approcher d'une de ſes places où il a ſes magaſins, & que l'autre le veut prévenir & l'empêcher, comme il eſt arrivé à Zullichau en 1759, où le F. M. Comte de Soltikof voulant prévenir le Général Wedel qui vouloit s'approcher de Croſſen, les deux Avant-gardes ſe rencontrérent & commencérent l'Action, qui finit par la défaite des Pruſſiens. Enfin il y a pluſieurs méthodes pour attaquer & livrer Bataille, qui demandent beaucoup d'art & de fermeté dans la défenſe. Les Généraux conſommés dans la Théorie, ainſi que dans la pratique des grands mouvements militaires, peu-

vent avoir des maximes pour agir ſur différents principes, ſur leſquels celui qui ſe défend doit ſe régler pour en tirer parti.

Le coup-d'œil, le ſang-froid, des ordres claires & promtement exécutés ſont des préſages certains de la victoire; il eſt enſuite de l'honneur & du devoir des Troupes de faire des efforts qui aſſurent le gain de la Bataille.

ARTICLE XXIV.

Des avantages d'une Bataille gâgnée.

S'il en coûte des peines & des attentions infinies pour amener les choſes au point le plus avantageux pour le ſuccès d'une Bataille, un Général retire auſſi de grands avantages de la victoire.

La diminution des forces ennemies, le découragement des Troupes, ſes pertes en Artillerie, en munitions, en chevaux, ouvrent le chemin aux ſuites les plus heureuſes: on pourſuit l'Armée; ſon Arriére-garde eſſuie tous les jours de nouvelles pertes; on prend ſes magaſins; on l'oblige à ſortir des Etats du Souverain, s'il y eſt entré; ou ſi la Guerre ſe fait dans ſon pays, on profite de la victoire pour pouſſer & affermir ſes conquêtes. On s'empare

des Poſtes avantageux ; on forme des magaſins pour la ſubſiſtance de ſon Armée ; on léve des contributions, & on aſſure à ſes Troupes des quartiers d'hiver. Si l'Ennemi a des places fortes, on ne perd pas de tems pour en faire le ſiége ; car on eſt toujours mal aſſuré, & on n'oſe rien riſquer, ſi on n'eſt maître de quelque fortereſſe pour mettre ſes dépôts en ſureté & faciliter ſes mouvements.

La Siléſie nous ouvroit un champ libre pour une offenſive brillante après la Campagne de 1761, par la priſe de Schweidnitz & de Glatz, deux fortereſſes qui nous avoient beaucoup incommodés pendant les Campagnes précédentes, & qui par leur ſituation alloient favoriſer les mouvements de nos Troupes dans la Haute & Baſſe-Siléſie ; mais la mort de l'Impératrice des Ruſſies, & l'avénement au Trône du Prince de Holſtein-Gottorp, Général au ſervice de Pruſſe, cauſérent un grand changement. Les Ruſſes non contents de ſe retirer & de nous abandonner, levérent leurs étendarts contre nous & ſe declarérent nos Ennemis ; ce qui changea le plan de la Campagne en défenſive.

Au-reſte il n'eſt pas ſuffiſant de prendre des fortereſſes ; il faut les mettre en état, réparer les défauts des ouvrages, & leur donner une garniſon, des vivres & des munitions, pour ſoutenir au-moins trois mois de tranchée. L'approviſionement d'une place coûte beaucoup ; mais cette dépenſe paroît rembourſée par les reſ-

ſources qu'on en retire, comme on l'a vu en 1762, où les remparts de Schweidnitz en impoſérent au Roi de Pruſſe, & lui firent conſumer ſa derniére Campagne. Le gain d'une Bataille ouvre ſouvent les portes de ces fortereſſes qui paroîſſent imprenables : l'Ennemi éloigné, hors d'état de ſecourir ſes places & d'y mettre de fortes garniſons, ſemble porter l'aſſiégé à capituler.

Enſuite de la Bataille de Fontenoy en 1745, on a vu les François ſe rendre maîtres, & preſque ſans réſiſtance, de la plupart des places fortes dans les Pays-bas Autrichiens. Sans entrer trop avant dans une digreſſion qui m'écarte de mon ſujet, quel avantage ne nous procura pas la Bataille gâgnée ſur le Roi de Pruſſe à Kollin! L'Ennemi obligé de lever le ſiége de Prague, d'évacuer toute la Bohême, de retourner en Saxe pour prendre la défenſive avec une Armée batue & beaucoup diminuée pendant ſa retraite, & de voir éclipſer en un moment les plus belles idées de conquête, furent les effets d'une ſeule journée.

Le Roi de Pruſſe vainqueur à Rosbach, le 5 Novembre 1757, éloigne l'Armée combinée d'Empire & de France de la Saxe dont il reſte en poſſeſſion, excite à la révolte l'Armée Heſſoiſſe & Hannovrienne (*). Bientôt Har-

L'Armée Heſſoiſſe & Hannovrienne (*). Après la Bataille de Haſtenbeck, le Duc de Cumberland ne put plus tenir la Campagne; ſon Armée affoiblie, riſquoit d'être en-

bourg ſe rend au Prince Ferdinand, qui prend ſes quartiers d'hiver dans le Lunebourg, le pays de Hannovre & de Brunſwick. Le Roi marche en Siléſie avec une Armée renforcée des pertes de ſes Ennemis, ſe joint aux Troupes du Prince de Bewern, qui venoient d'être défaites devant Breslau, & enſuite d'une Bataille ſanglante oblige notre Armée à rentrer en Bohême. Le F. M. Lehwald rentre en Poméranie, reprend ſur les Suédois les forts d'Anclam & de Penamünden, s'empare des îles d'Uſedom & Wollin, aſſiége Demmin, Wolgaſt, & prend ſes quartiers d'hiver dans les environs de Stralſund. Une Bataille gâgnée aſſure non-ſeulement le ſuccès d'une Guerre, mais décide ſouvent du ſort d'un Royaume & des Empires.

velopée par les forces ſupérieures des François: il amuſa cependant l'Ennemi par une défenſive fort ſavante, mais pouſſé de poſte en poſte; il arriva enfin à Stade au Duché de Bremen, où il fut réglé par la Convention de Cloſter-Seven, le 9 Septembre, que les Hannovriens accepteroient une ceſſion d'armes & prendroient leurs quartiers d'hiver dans les endroits qui leur étoient aſſignés. Les Troupes de Heſſe & de Brunſwick pouvoient retourner dans leurs pays, mais ſans armes.

ARTICLE XXV.

Des ſuites d'une Bataille perdue.

Il eſt fort-nuiſible & dangereux à la Guerre de perdre une Bataille; & l'Article précédent montre aſſez ce qu'on riſque quand un Ennemi entreprenant ſait profiter de ſes avantages, qu'il a une connoiſſance parfaite du pays, & qu'il ne perd aucun moment pour profiter de ſa victoire.

Les pertes qu'on a eſſuyées pendant l'Action, ne ſont pas les plus conſidérables, mais celles qui ſuivent la Bataille: comme d'abandonner un pays qui procuroit des avantages pour la ſubſiſtance des Troupes & la ſituation des Armées; de voir ſon Armée diminuer de jour en jour par les priſonniers, les déſerteurs & les malades; voir ſa Cavalerie ruinée, ſon Artillerie diminuée, & le reſte en mauvais état, ſur-tout ſi on a de longues marches à faire par de mauvais chemins; ſe voir enfin ſouvent ſans magaſins, les fortereſſes aſſiégées, ſon pays gaté, à la diſcrétion des Ennemis, & les meilleurs projets déconcertés.

Pluſieurs ont tort de croire qu'une Bataille perdue n'eſt qu'une bleſſure qui ſe guérit par le premier avantage qu'on remporte: l'Ennemi peut avoir fait de grands progrès, avant qu'un

Général ſoit en état de reprendre ſa revanche, de faire oublier à ſes Troupes les pertes précédentes, de former de *nouveaux Soldats* (*) pour remplacer le nombre de ceux qui ſont perdus, d'effacer dans leur eſprit la crainte de l'Ennemi victorieux, & de faire ſuccéder à cette peur le mépris & la fierté, heureux préſage d'une victoire prochaine.

Il y a des Batailles qui ſont plus nuiſibles les unes que les autres; & les ſuites qu'elles produiſent dépendent des circonſtances du tems, & de la ſituation des Armées. Celles qui ſe donnent au commencement de la Campagne ſont plus dangereuſes, parce qu'elles influent quelquefois ſur le reſte des opérations juſqu'aux quartiers d'hiver; de même que celles qu'on livre dans l'arriére-ſaiſon, ſemblent de moindre conſéquence par l'impoſſibilité où paroît l'Ennemi de profiter de ſa victoire pendant une ſaiſon où il a beſoin de repos; & l'hiver donne le tems à l'Armée batue de ſe remettre, s'il n'arrive aucun de ces accidents fatales qu'on ne peut pré-

---

De nouveaux Soldats (*). Il eſt certain que mille Soldats aguerris, bien exercés & diſciplinés, ne ſont pas remplacés par deux mille recrues : le nombre a rarement décidé du ſort de la Guerre, mais bien la valeur du Soldat diſcipliné, & l'intelligence des Chefs qui ſont fort-embaraſſés quand ils doivent confier l'exécution de leurs projets à des gens que le moindre péril épouvante, & qui peuvent à-peine ſe ſervir des armes qu'ils portent.

voir, comme la *reddition de Breslau* (*), Capitale de la Siléſie en 1757. Ce qui prouve qu'un Général malgré toute ſa prudence pour éviter des ſuites fâcheuſes, ne peut ſouvent ſe précautionner contre la diſgrace de ceux à qui il a confié ſes ordres. Il y a même des pays où la perte d'une Bataille entraîne des ſuites fâcheuſes & plus conſidérables par les difficultés de faire retirer les Troupes.

On trouve dans l'Hiſtoire des Armées perdues ou entiérement ruinées pour n' avoir pu faire de retraite : mais dans toutes les circonſtances, comme dans toutes les ſaiſons, les batailles perdues ſont dangereuſes. Les Etats du Souverain ſe dépeuplent par de nouvelles levées

---

La reddition de Breslau (*). Cette journée releva l'eſpérance des Pruſſiens; & la fortune ne pouvoit rien faire de plus pour eux. On ſait qu'après la Bataille de Leuthen le 5 Décembre 1757. S. A. R. Le Prince Charles avoit renforcé la Garniſon de Breslau, tant pour favoriſer la retraite, que pour conſerver un pié en Siléſie. Cette ville qui avoit des vivres, des munitions, & 15 mille hommes pour la défendre, paroiſſoit devoir tenir long-tems, ſur-tout dans une ſaiſon où il étoit impoſſible d'entreprendre un long ſiége. Le Roi parut le 7 devant la ville; il dreſſa quelques bateries à la faveur des Bâtiments des fauxbourgs, qui furent ſuivies d'un tel ſuccès, que le laboratoire & un magaſin à poudre ſautérent en peu de tems; ce qui endommagea, dit-on, les ouvrages de la place. On fut cependant ſurpris d'apprendre que le Général Sprecher Commandant dans la ville s'étoit rendu le 20 de Décembre & que toute la garniſon étoit priſonniére. Cette perte devint irréparable pour nous; & le Roi ne ſongea plus qu'à faire de nouvelles conquêtes.

d'hommes ; ſes tréſors s'épuiſent par les ſommes immenſes qu'il faut pour former de nouveaux magaſins, remonter la Cavalerie, compléter l'Artillerie, enfin pour remettre l'Armée en état de gâgner ce qu'elle a perdu, outre que l'Ennemi qui s'eſt avancé & établi dans le pays, d'où il tire de fortes contributions, pouſſe ſouvent ſes conquêtes fort-loin, ſans donner le tems de réparer ſes pertes.

ARTICLE XXVI.

De la Retraite d'une Armée après la Bataille.

Le Chevalier Folard dit avec raiſon, que pluſieurs Généraux ont réparé le tort que la fortune avoit fait à leur mérite, & ſe ſont acquis plus de gloire par une retraite ſavante, que s'ils avoient gâgné la bataille : honneur qu'ils doivent partager avec les Troupes & les Généraux qui ont contribué à la victoire. Le haſard n'a aucune part à ce mouvement ; il dépend entiérement de la prudence du Chef & de ſon attention à faire exécuter rigoureuſement ſes ordres.

Une retraite bien ordonnée eſt un chef-d'œuvre de l'Art Militaire, que la poſtérité reſpecte

dans l'Hiſtoire des grands hommes. La connoiſſance du pays qu'on doit traverſer eſt néceſſaire, afin de profiter des avantages des lieux & punir l'Ennemi préſomtueux.

Les Officiers particuliers de l'Armée ne doivent jamais s'oublier dans ces circonſtances ; ils doivent raſſurer le Soldat découragé, par leur fermeté, l'obliger à ſuivre ſes drapeaux & à garder ſes rangs, afin d'éviter la déſertion. On emploie la rigueur pour le tenir à ſon devoir, & la douceur pour le conſoler pendant une pénible retraite : on fait obſerver la diſcipline militaire, en réprimant le déſordre & la licence.

On fait enviſager aux Troupes du repos, de la gloire & du butin auſſi-tôt que les affaires iront mieux : l'eſpérance d'un avenir heureux rend plus ſupportable les maux préſents : on leur inſpire de la confiance en leurs *Généraux* (*),

---

en leurs Généraux (*). Il eſt de la prudence de vanter le mérite des Généraux ſous leſquels on eſt commandé, afin d'augmenter la confiance & l'amour du Soldat pour ſes Chefs ; ce qui fait un effet merveilleux pendant l'Action ; on lui diminue les pertes dont il a été témoin ; & on lui fait entrevoir un avenir plus heureux, de crainte qu'il ne perde courage & ne déſerte. Cette régle s'obſerve ſur-tout dans les Armées Pruſſiennes où le Soldat vaincu ſe croit toujours plus brave & ſupérieur à l'Ennemi. Cette politique militaire entretient la valeur & la bonne volonté des Troupes ; & au-lieu de la crainte, elle fait naître du mépris pour leurs Ennemis. Le Soldat veut être flaté dans le malheur, ou il ſe rebute, & les peines que la fatigue lui fait ſoufrir, dégénérent ſouvent en lâcheté.

de la haîne pour l'Ennemi; & on les anime à la vangeance. Le Soldat ſaiſit toujours les impreſſions que des Officiers habiles ſavent leur donner par leurs diſcours.

Une Armée aguerrie & diſciplinée a un grand avantage pour faire ſa retraite. La déroute pendant l'Action n'eſt jamais générale; il eſt facile aux Officiers de rallier en peu de tems les Troupes diſperſées, & de les faire marcher en ordre; ce qui les rend auſſi redoutables qu'avant l'Action. La diſcipline empêche que le Soldat ne s'écarte pour piller, ce qui ruine l'Armée; car une partie ſuccombe à la vangeance *du payſan* (*), & l'autre par le fer de l'Ennemi.

Vangeance du payſan (*). Le payſan cauſe beaucoup de tort à une Armée qui ſe retire, ſur-tout dans un pays qui n'eſt pas entiérement affectionné au Souverain: il inſtruit l'Ennemi des moindres mouvements; & chaque habitant ſert d'eſpion, comme je l'ai déja remarqué à l'Article des Poſtes. Il tue ceux qui s'écartent de l'Armée, ſans épargner même les malades ni les bleſſés. D'autres font déſerter le Soldat, qu'ils conduiſent par des chemins détournés, & avertiſſent l'Ennemi des moindres captures qu'il peut faire ſur les bagages ou ſur les détachements, comme on l'a vu en Saxe & en Siléſie. La retraite de Gênes, & nos marches en Baviére rappéleront à pluſieurs les pertes que nous avons faites par des embuſcades dreſſées par les payſans. Il faut de l'attention & des exemples ſévéres pour remédier à ce mal qui reſſemble à ces maladies lentes qui affoiblifſent & ruinent le corps imperceptiblement; & je crois, ſans paſſer pour politique, qu'on réuſſira plus aiſément à contenir par la crainte les habitants d'un pays où l'Armée doit agir, qu'en travaillant à mériter leur affection, qui eſt toujours fort tardive.

Elle tient les Troupes unies, & les fait marcher en ordre pour être en état d'arrêter les efforts de l'Ennemi.

Je diſtingue deux ſortes de retraites : celle qui ſe fait dans un pays de chicanne, où l'Armée peut profiter des poſtes avantageux, des riviéres, ou de quelque ſortereſſe pour arrêter l'Ennemi, attendre un renfort, ou gâgner du tems : l'autre beaucoup plus difficile, eſt dangereuſe, lorſque le manque de vivres, la ſaiſon trop avancée, ou les pertes conſidérables qu'on a faites, oblige une Armée de ſe retirer par de longs & mauvais chemins, pour ſe rapprocher des vivres, de ſes frontiéres, couvrir une place, ou pour éviter la ſupériorité de l'Ennemi. Telle étoit la retraite des Armées Françoiſes, qui s'étoient avancées en Baviére & dans la Bohême en 1742, 43 & 44 : combien de monde, d'Artillerie & de bagages n'ont-elles pas laiſſés en Allemagne, avant de rejoindre les bords du Rhin.

Un Général qui ſe retire, profite de tout ce qui peut nuire à ſon Adverſaire : quand le tems & les circonſtances le permettent, il ſe retranche dans les défilés, fait faire des abatis, fait occuper les villes & les châteaux avantageuſement ſitués : mais pour tirer avantage de ces poſtes, & ne pas perdre du monde inutilement, il faut faire rendre compte, & examiner ſcrupuleuſement la conduite de ceux qui ſont deſtinés à les défendre. Les riviéres ſont encore avan-

tageu-

tageuſes quand on peut les paſſer librement, & défendre enſuite leurs bords. On obſerve l'Avant-garde de l'Ennemi, & on l'attaque quand elle marche avec peu de précaution, ou qu'elle eſt trop éloignée de ſon Armée; quelquefois on lui dreſſe des embuſcades pour interrompre ſes mouvements trop rapides.

Les Camps & la poſition qu'on prend pendant une retraite, ſont dignes de la derniére attention. Il eſt avantageux de camper les Troupes derriére un défilé; ce qui retarde l'Ennemi & l'empêche d'incommoder beaucoup la marche du lendemain.

Quand on eſt obligé de camper dans la plaine, & qu'on ne peut ſe couvrir d'une ville, de chemins creux, d'un grand marais, ou de quelque autre défilé, on décampe avant le jour & ſans bruit, afin que la nuit qui cache l'heure du départ ſerve d'obſtacle à l'Ennemi & retarde la pourſuite.

Un Corps de nos Troupes repouſſé à Reichenberg par le Prince de Bevern le 21 d'Avril 1757, ſe retira ſous les ordres du Général Königſegg ſur les hauteurs de Libenau: l'Ennemi ſuivoit de fort-près, & prit ſon Camp à une portée & demie de canon du nôtre, de ſorte qu'un grand vallon où eſt bâtie la petite ville de Libenau ſéparoit ces deux Corps qui reſtérent en préſence juſqu'au 25: mais nos Troupes riſquant d'être coupées par d'autres Colonnes Pruſſiennes qui avoient pénétré en Bohême, ſe reti-

rérent à la faveur de la nuit; & ce vallon qui couvroit le front & formoit un défilé conſidérable, retarda l'Ennemi qui les laiſſa traverſer tranquilement de fort-mauvais paſſages de montagnes, qui étoient ſur les derriéres.

Dans les pays montagneux, la Cavalerie marche en avant; elle eſt ſuivie de l'Infanterie qui doit défendre les défilés pour arrêter l'Ennemi & favoriſer la marche. On voit par-là que l'ordre de marche dont nous parlerons bientôt ſe change ſelon la forme du pays par-où l'Armée paſſe.

La ſupériorité de l'Ennemi en chevaux rend encore une retraite fort-dangereuſe; car on ne peut les éviter par des marches forcées. Un Général eſt ſouvent obligé de s'arrêter, de perdre du tems & du monde pour réſiſter à un Corps de Cavalerie bien conduit, ſur-tout quand on traverſe de longues plaines. Il n'y a que les embuſcades & les marches de nuit, qui peuvent mettre l'Armée hors de péril.

Quand un Général a diſpoſé ſa retraite ſur le plan le plus avantageux pour empêcher l'Ennemi de profiter de ſa victoire; qu'il a réglé ſes marches ſur la connoiſſance du pays, & l'emplacement de ſes vivres; l'objet qui l'intéreſſe le plus, eſt ſon Arriére-garde qui doit aſſurer ſes mouvements, & inquiéter ceux de ſon Adverſaire. De cette Arriére-garde dépend la ſureté de l'Armée: le nombre & la qualité des Troupes dont elle eſt compoſée, ſe régle ainſi

que les Avant gardes ſur la nature du pays où elle doit agir: elle eſt ordinairement commandée par un Général actif & prudent, dont le coup-d'œil ſait tirer parti des différentes ſituations qui ſe rencontrent pour retarder la marche ou combatre l'Ennemi. Nos Croates ſont utiles à l'Avant-garde, ainſi qu'à l'Arriére-garde, par l'habitude qu'ont ces Troupes de combatre dans les défilés, ſur les hauteurs & dans les bois, d'où il eſt difficile de les chaſſer quand ils ont pris poſte, & qu'ils ſont bien commandés. Les Houſards ſont néceſſaires pour obſerver de-près les mouvements de l'Ennemi, pour eſcarmoucher, & prendre en flanc ou en queue les Troupes qui attaquent en ordre.

Quand l'Armée eſt engagée dans de mauvais paſſages qui retardent la marche, l'Arriére-garde reſte en bataille dans quelque endroit avantageux; elle doit être ſoutenue quand elle eſt attaquée par des forces ſupérieures; elle eſt même ſouvent obligée d'attendre la nuit pour ſe retirer avec plus de ſureté. Elle marche quelquefois par des chemins écartés & contraires, afin d'attirer & de tromper l'Ennemi qui ignore la véritable route que ſuit l'Armée.

Une Armée qui ſe retire après la levée d'un ſiége ou la perte d'une Bataille, marche ſouvent en différents Corps, ſur-tout quand il y a une chaîne de montagnes, ou de longs défilés à paſſer: les Troupes ſubſiſtent plus aiſément; elles gâgnent du chemin; & ces Colonnes ſépa-

rées ont un point de ralliement, où elles doivent se joindre. Elles observent de ne pas camper trop éloignées les unes des autres, de crainte d'être coupées ou envelopées par l'Ennemi, sans pouvoir être secourues à tems des autres Corps.

Je finirai cette Article par une réflexion du Marquis de Ste. Croix : *tâchez*, dit ce Général, *après une déroute de conduire l'Armée dans un pays où par son abondance, & par l'affection que les peuples portent à votre Souverain, vous soyez assurés de trouver de la subsistance, & un passage libre, pour recevoir des autres provinces des recrues, des remontes, de l'argent, & tout ce qui est nécessaire pour remettre votre Armée.*

ARTICLE XXVII.

De la Marche d'une Armée pendant sa retraite.

Le salut d'une Armée ainsi que les avantages qu'un Général peut se procurer pendant sa retraite, dépendent des marches : elles assurent généralement tous les mouvements d'une Armée, & donnent de la supériorité à celui qui entend le mieux cette partie de la Guerre, & qui connoît assez le pays pour les bien diriger.

La ſcience des Marches garantit une Armée de ſurpriſe; elle la met en état de ſe défendre dans toutes ſortes de terrein, & d'entreprendre ſur l'Ennemi quand l'occaſion s'en trouve favorable. Si une Armée ſe retire, elle gâgne l'avance, & ſi elle marche à l'Ennemi, elle le prévient.

Il y a pluſieurs méthodes pour mettre l'Armée en mouvement : les Généraux forment leurs ordres de marche ſur le nombre & la qualité de leurs Troupes, ſur la diſpoſition de l'Ennemi à pourſuivre, & ſur les obſtacles qu'ils doivent ſurmonter dans la marche, comme riviéres, montagnes ou défilés.

Je ſuppoſe ici une Armée miſe en ordre, revenue de ſa premiére frayeur & de la confuſion où ſont ſouvent les Troupes après un échec conſidérable : le raillement doit ſe faire le plutôt qu'il eſt poſſible ; il dépend de l'attention des Généraux-Brigadiers, des Colonels, & des Officiers qui doivent raſſembler leur monde & former leurs diviſions. La Cavalerie eſt néceſſaire pour couvrir la déroute d'une Armée & arrêter celle de l'Ennemi; elle doit être ſecondée de l'Artillerie, laquelle par un feu violent doit modérer l'ardeur de l'Ennemi victorieux. Quand on néglige ces précautions, le ralliement devient difficile & lent; & chaque pas produit de nouvelles pertes.

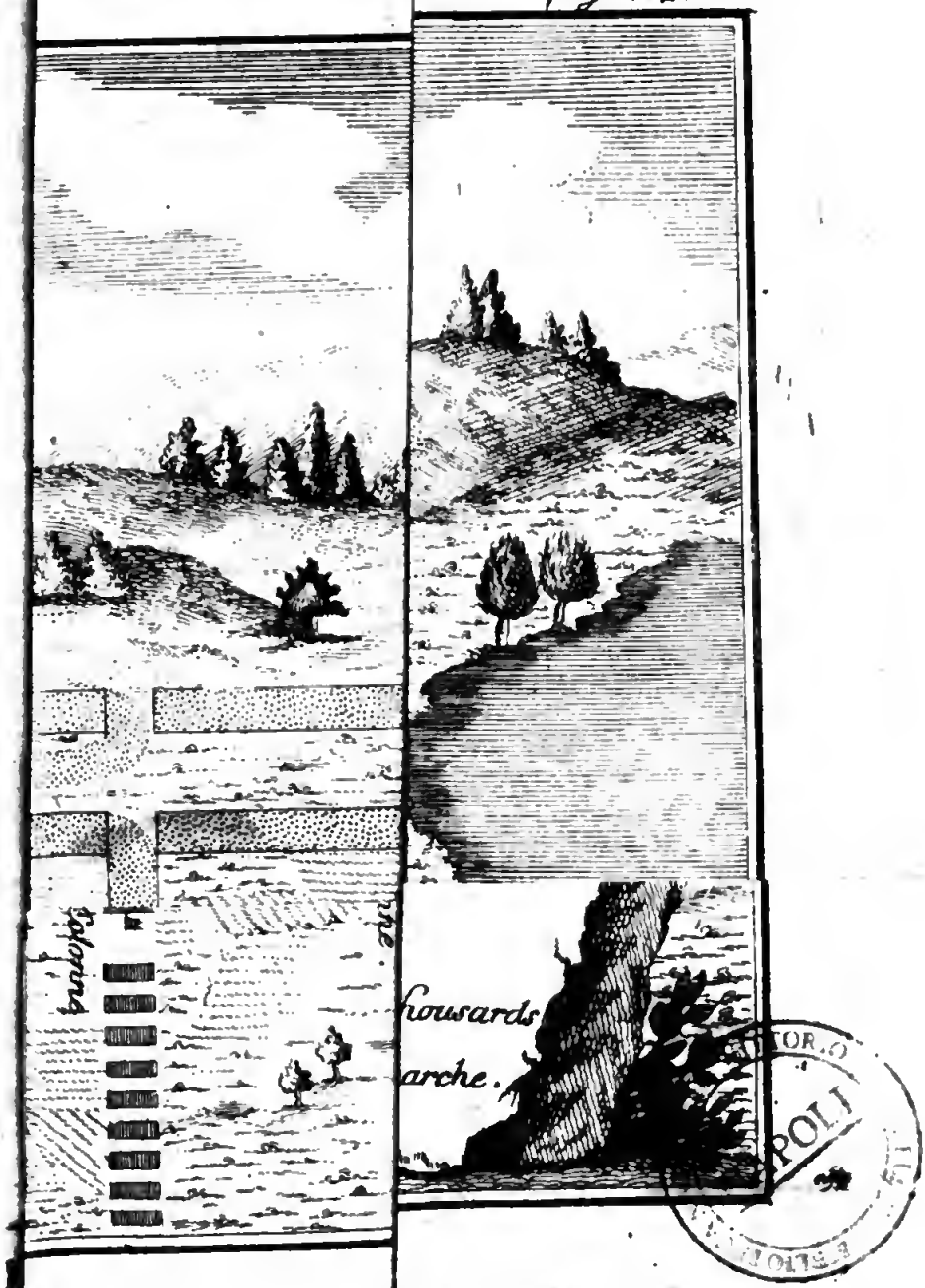
Le Roi de Pruſſe propoſe de ſe retirer ſur quatre Colonnes : voici ſon ordre de marche.

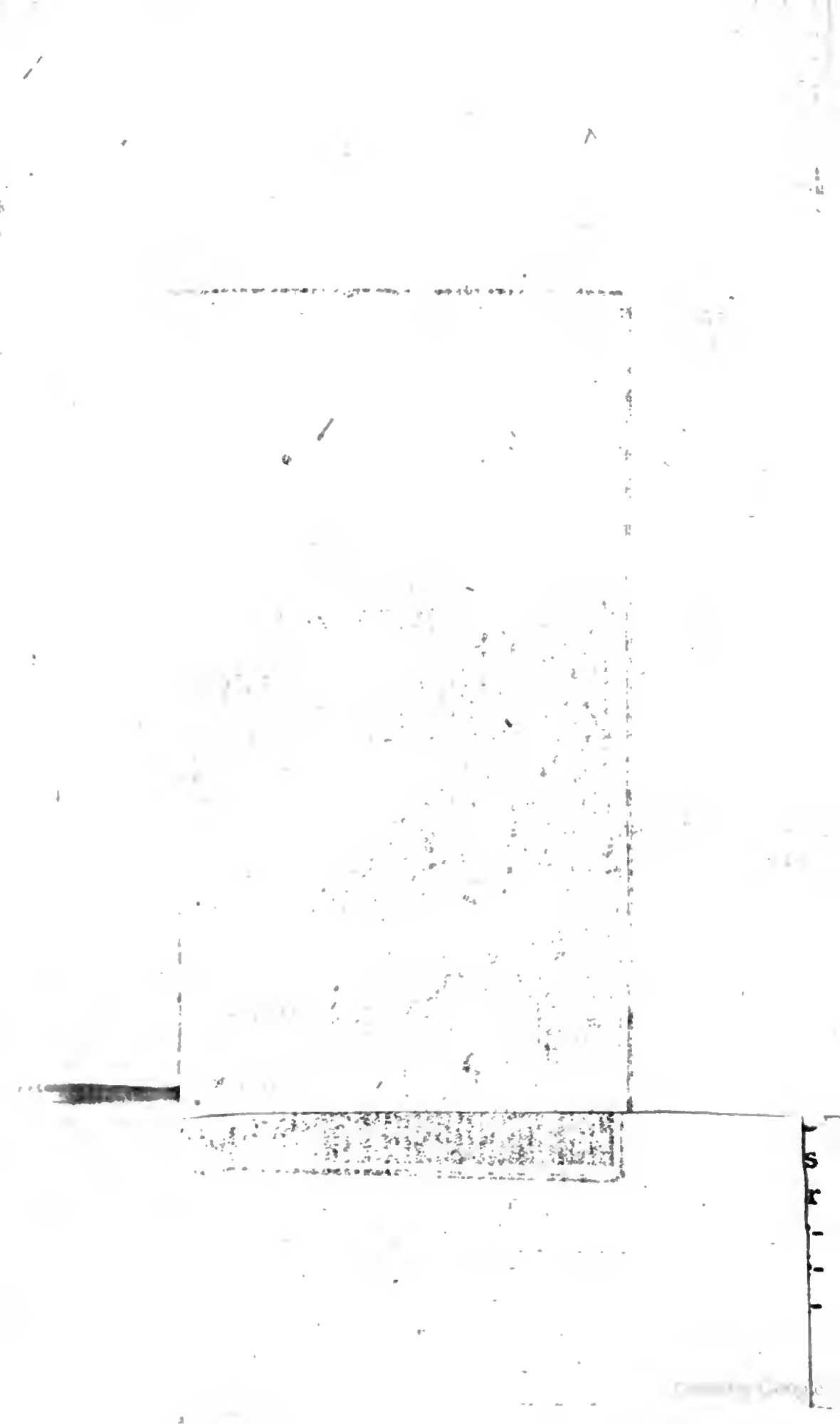
Inſtruct. Militaires du Roi de Pruſſe pour ſes Généraux Art. XV.

L'Infanterie de la ſeconde Ligne de l'Aile droite, filant par ſa droite, & ſuivie de la Cavalerie de la ſeconde Ligne de cette Aile, formera la quatrieme Colonne. L'Infanterie de la premiére Ligne, de l'Aile droite, filant par ſa droite, ſera ſuivie de la premiére Ligne de la Cavalerie de cette Aile, & formera la troiſiéme Colonne. L'Infanterie de la ſeconde Ligne de l'Aile gauche, ſuivie de la Cavalerie de la même Ligne, formera la ſeconde Colonne. L'Infanterie de la premiére Ligne de l'Aile gauche ſera ſuivie de la Cavalerie de la même Ligne, & formera avec elle la premiére Colonne. Je n'ai rien voulu changer à la traduction élégante de M. d'Aeſch Lieut. Colonel Saxon; ce ſeroit faire tort à la pureté de ſon ſtyle. On voit par cette diſpoſition que toute l'Infanterie précéde la Cavalerie, qui ferme la marche & qui doit être ſuivie de quelques Régiments de Houſards pour la ſoutenir. On ne peut cependant pas toujours ſuivre le même ordre, qui peut être auſſi préjudiciable dans une occaſion, qu'il eſt avantageux dans une autre.

Une Cavalerie en ordre de Bataille dans la plaine eſt un Corps très-reſpectable; mais rien de plus foible dans ſa marche, ſur-tout quand il défile, qu'il eſt prévenu, qu'il n'a pas le tems de ſe ranger pour attendre l'Ennemi, ou que le terrein lui eſt contraire : étant repouſſée dans une occaſion ſemblable, elle doit ſe replier ſur l'Infanterie, où elle cauſera beaucoup de déſordre pour ſe mettre en ſureté. Il eſt ſouvent néceſſaire de faire marcher la plupart de la Cava-

pag. 182.





lerie en avant, ſur-tout quand on traverſe un pays couvert & montagneux : l'Infanterie agit librement dans ces terreins de chicanne, & n'a beſoin d'autre ſecours que de quelques Eſcadrons qu'on laiſſe à l'Arriére-garde.

La marche de l'Armée même dans ſa retraite eſt toujours précédée d'une Avant-garde, afin de pouvoir garder les défilés & les hauteurs dont l'Ennemi pouroit s'emparer : elle eſt accompagnée de travailleurs pour raccommoder les mauvais chemins, de même que de pontons s'il y a une riviére à paſſer. Il y a des occaſions où l'on envoie des Corps entiers de ſix à huit mille hommes qui précédent l'Armée d'une ou deux marches, afin de s'ouvrir des paſſages que l'Ennemi peut défendre.

Les retraites ne ſont jamais plus difficiles & dangereuſes, que lorſque l'Ennemi a une Cavalerie brave & nombreuſe qui ne ceſſe de harceler la marche.

Celle des Turcs eſt autant redoutable par le nombre, que par la témérité de leurs Spahis ou Cavaliers, qui à la faveur de la légéreté des chevaux, ſe portent avec une promtitude étonnante ſur différentes parties d'une Armée ; & leur agilité à diſparoître quand ils ne peuvent percer dans un endroit, eſt d'autant plus nuiſible, qu'ils ſont en état de recommencer bientôt l'attaque ailleurs. Cette Cavalerie craint le feu, l'ordre & la baïonette de l'Infanterie, & pénétre difficilement lorſqu'elle marche ſerrée.

Elle reſpecte auſſi la bonne contenance & le feu de nos Eſcadrons rangés dans la plaine, lorſqu'ils ſont bien épaulés, afin de ne pas être attaqués en flanc ni en queue; mais en marche la plus grande valeur les ſauveroit difficilement d'être percés & envelopés, lorſqu'ils ne ſont pas ſecondés de Infanterie. Le F. M. Comte de Palfy partit du Camp de Futack en Sirmie l'an 1716, avec un Corps de Cavalerie de 3 mille chevaux & quatre cents Houſards pour reconnoître la marche des Turcs qui avoient paſſé la Save, & s'avancoient vers Carlowitz: il apperçut bientôt l'Avant-garde de l'Ennemi; & la trouvant trop ſupérieure en nombre, il voulut ſe retirer; mais par malheur le terrein n'étoit pas favorable pour le faire aſſez tôt ni pour combatre: il fut joint, & ce Général eut beſoin de toute ſa préſence d'eſprit & de la fermeté de ſa Cavalerie pour ſe tirer d'un pas auſſi dangereux, ce qui ne ſe fit pas ſans perte.

On a vu pratiquer dans les marches, de placer la Cavalerie entre deux Colonnes d'Infanterie; ce qui forme une eſpece de quarré long dont l'Avant-garde forme la partie ſupérieure, de même que l'Arriére-garde la partie inférieure. Je crois que cette ordre de marche eſt avantageux contre les Turcs; car dans un pays couvert la Cavalerie eſt hors d'inſulte; elle fait même la ſureté de ſon Infanterie dans la plaine; car ſi l'Ennemi profitoit d'une ouverture ou perçoit la premiére Colonne, la Cavalerie qui eſt derriére

le reçoit le ſabre à la main pour faire ceſſer & terminer le carnage. Des Partis de Houſards & de Dragons, côtoient les flancs de la marche pour avertir quand ils apperçoivent l'Ennemi, & le reconnoître : ils ſe retirent à tems derriére l'Infanterie, laquelle par un feu régulier par rang ou par pelotons, arrêtera & ſoutiendra certainement les plus grands efforts, pourvu que les Officiers aient ſoin de diſſiper dans l'eſprit des Soldats, ſur-tout des recrues, l'impreſſion que fait la courſe des chevaux, & le bruit d'un Corps de Cavalerie qui attaque ; on les raffermit en leur repréſentant que leur feu, l'ordre, & leur contenance diſſipera bientôt l'Ennemi, mais qu'ils ſont perdus, s'ils tournent le dos, ou s'ils ſe mettent en confuſion.

L'Artillerie reſte partagée dans la Ligne ; on ſe ſert ſouvent de chariots à la ſuite d'une Armée, pour couvrir les Ailes en cas d'attaque dans une plaine où elles ſont mal aſſurées ; ou pour couvrir les flancs de la marche & ſe barricader quand on eſt foible en nombre. Il eſt certain qu'on riſque de perdre les chevaux & les voitures ; mais comme dit le Marquis de Ste. Croix, ce bagage riſque encore davantage d'être perdu ſi une Armée qui ſe retire eſt attaquée & batue dans ſa marche ; & il vaut mieux perdre quelques chariots & ſauver l'Armée, que de perdre l'un & l'autre.

Cette maxime eſt fondée ſur pluſieurs exemples qui démontrent la néceſſité de prendre ſouvent ce parti.

Du paſſage des riviéres pendant la retraite.

Il faut de grandes précautions pour paſſer une riviére pendant la retraite, quand l'Ennemi cherche à profiter de cette avantage : pour réuſſir ſans trop riſquer, il eſt néceſſaire de gâgner une ou deux marches. On envoie une forte Avant-garde avec des pontons, quelques Ingénieurs, beaucoup de travailleurs & d'outils. On tire un retranchement qui envelope & couvre les ponts, derriére lequel on peut placer cinq à ſix Bataillons pour le défendre ; on le fait quelquefois plus grand ſelon le tems & les circonſtances ; on profite des hauteurs à portée, où on éléve une fléche ou une redoute pour couvrir quelques piéces de groſſe Artillerie deſtinée à démonter celle des Ennemis, ou à tirer ſur ſa Cavalerie. Dès qu'un pont eſt achevé, on fait paſſer le charoi de l'Armée, les bagages & quelques piéces de canon pour mettre en baterie de l'autre côté du fleuve pour mieux flanquer l'Ennemi & favoriſer le paſſage. Une partie de la Cavalerie & la ſeconde Ligne commencent enſuite à défiler, tandis que la premiére Ligne reſte en bataille pour contenir l'Ennemi ; elle ſe replie enſuite inſenſiblement pour paſſer ; on fait rentrer l'Artillerie poſtée ſur les hauteurs hors du retranhement ; & l'Arriére-Garde ſoutenue du feu des Bataillons retranchés ſe retire, & défile à ſon tour. La retraite de ces derniéres Troupes, ſur-tout de celles qui ſont retranchées, doit ſe faire à la faveur du feu de l'Artillerie placée ſur l'autre bord de la riviére, & qui ne doit

& de prendre [illegible] ant.

Segedin (*). Cette place [illegible] Vongrie au Comté de Czongrad : elle e[illegible], qui prend fa

Du paſſage des riviére pendant la retraite.

& c

r

e de ces dernie-

-tout de celles qui ſont retran-

re à la faveur du feu de l'Artillerie

e bord de la riviére, & qui ne doit

diſcontinuer de tirer, que quand les ponts ſont levés. On fait quelquefois paſſer ſur des barques préparées à cet effet, les Troupes retranchées, qui alors ne quittent leurs poſtes, que lorſque les ponts ſont ôtés. Rien de plus à craindre que la confuſion dans ces ſortes de paſſages; c'eſt aux Généraux-Brigadiers & aux Officiers commandant les Bataillons à l'éviter. C'eſt avoir beaucoup gâgné dans une retraite, quand on a paſſé une riviére : mais il faut autant d'ordre & de contenance dans les Troupes, que de prudence dans les Généraux pour la paſſer heureuſement en préſence de l'Ennemi.

La Bataille de Zenta gâgnée par le Prince Eugéne ſur l'Armée des Turcs commandée par le grand Sultan, démontre aſſez les ſuites funeſtes d'une ſemblable Action. L'Hiſtoire raporte que ce Général s'approcha de Peterwaradin pour empêcher l'Ennemi de faire le ſiége de cette place, lequel fut d'autant plus ſurpris d'un mouvement auſſi hardi, que notre Armée étoit de deux tiers inférieure à la leur. La ſaiſon parut trop avancée au Sultan pour entreprendre le ſiége de cette place en préſence de nos Troupes; c'étoit le 7 Septemb. 1697.: pour mieux employer le reſte de la Campagne, il réſolut de marcher avec toutes ſes forces en Tranſilvanie & de prendre *Segedin* (*) d'aſſaut en paſſant.

Segedin (*). Cette place eſt dans la Baſſe-Hongrie au Comté de Czongrad : elle eſt bâtie ſur la Taiſſe, qui prend ſa

Il n'eut pas le tems d'exécuter ſes projets ; le Prince Eugéne ſuivit la retraite des Ennemis qui pour couper chemin conſtruiſirent un pont à Zenta à quelques lieues au-deſſous de Segedin pour paſſer la Taiſſe. Notre Armée s'avança avec toute la diligence poſſible pour ſurprendre les Turcs au paſſage ; on les trouva enfermés entre un double retranchement, leurs bagages ſuivis de la Cavalerie étant occupés à défiler. Le Prince Eugéne fit ſes diſpoſitions pour attaquer la gauche du Retranchement qui n'étoit pas encore perfectionée : la valeur des Troupes franchit les obſtacles du nombre & du terrein ; la confuſion ſuivit de-près. L'opiniâtreté de l'Ennemi, & le carnage termina une Action fort-ſanglante ; le déſordre augmentoit le péril ; dix mille hommes furent emportés par le courant de l'eau ; l'Aga des Janiſſaires, le grand Viſir, vingt-ſept Bachas, avec vingt mille Turcs reſtérent morts ſur le champ de bataille. Ils perdirent la plus grande partie de leurs bagages, ſoixante & douze piéces de canon, avec les munitions deſtinées au ſiége de Peterwaradin : le Sultan ſe ſauva à Temeswar avec une eſcorte de deux mille chevaux.

Il me reſte à parler d'une Armée attaquée dans ſa marche & qui ne peut éviter le bataille ;

ſource aux montagnes de Pologne, nommés les Monts Krapack. Elle traverſe la Hongrie d'un cours presque paralléle au Danube, qui reçoit ſes eaux à quelques lieues au-deſſous de Peterwaradin.

c'eſt une ſituation dangereuſe où on eſt obligé d'acheter la victoire à quel prix que ce ſoit, & où les obſtacles du derriére ſont plus conſidérables que ceux du devant, c'eſt-à-dire, qu'il eſt plus facile de batre l'Ennemi, que de continuer à ſe retirer.

C'eſt ici où un Genéral Commandant doit prendre ſon parti avec fermeté; car ſi on s'apperçoit de quelque irréſolution dans les ordres, les Troupes ſe découragent, les doutes occaſionnent du retardement, & bientôt de la confuſion.

Le coup-d'œil partage aux Troupes le terrein qu'elles doivent occuper; la diligence à les mettre en bataille eſt plus néceſſaire qu'une exactitude trop ſcrupuleuſe à chercher les endroits les plus avantageux; ce qui conſume le tems en manœuvres ſuperflues dont l'Ennemi peut profiter. Il eſt d'ailleurs vraiſemblable qu'il ignore lui-même toutes les particularités d'une ſituation qu'il n'a pas eu le tems de reconnoître, s'il n'a pas campé dans les environs; outre qu'il eſt moins dangereux de remédier pendant l'Action à certaines fautes, que de perdre un tems précieux, dans une occaſion où il faut agir avec vigueur & avec vivacité. On a ſoin de bien appuyer les Ailes de l'Armée & de placer la Cavalerie dans des lieux où on puiſſe s'en ſervir ſans l'expoſer à être attaquée par celle de l'Ennemi, avant que toute l'Armée ne ſoit rangée. L'Infanterie occupe les hauteurs & les bois; elle

ſe couvre d'un marais, d'un ruiſſeau ou de ravins. On tire quelques détachements pour occuper les villages, châteaux, les jardins, vignes, les haies ou des chemins creux, par-où l'Ennemi doit paſſer. On fait ſoutenir ces poſtes quand ils ſont repouſſés; c'eſt beaucoup de gâgner du tems.

Quand l'Armée eſt rangée en bataille, ſi la ſituation qu'elle occupe n'eſt pas trop bonne, qu'il ſoit difficile d'éviter d'être batu; quand l'approche de l'Ennemi décourage le Soldat, & qu'on s'apperçoit de quelque confuſion, il eſt plus avantageux de marcher en avant, d'interrompre la manœuvre & les diſpoſitions de l'Ennemi & de l'attaquer. Ce mouvement le déconcerte, & ranime les Troupes qui trouvent ſouvent plus de confuſion que de réſiſtance dans leurs Adverſaires. Il réuſſit d'autant plus facilement, que l'Ennemi attaque ſouvent avec une partie de ſon Armée, tandis que le reſte fatigué ou arrêté par quelque obſtacle, n'eſt pas encore arrivé ni en état d'agir. L'Hiſtoire ſemble approuver cette ſage & prudente témérité par le ſuccès qu'elle a produit très-ſouvent.

Il y a des Généraux qui profitent de la nuit pour ſe retrancher, & attendent l'Ennemi dans une poſition avantageuſe, lorſqu'ils prévoient l'impoſſibilité de ſe retirer ſans combatre. Ce ſont des occaſions où le Chevalier Folard dit qu'il faut moins s'amuſer à conſidérer le péril qu'à le ſurmonter. On eſt alors obligé de réſiſter à

l'Ennemi victorieux avec une Armée en mauvais état, diminuée, & ſouvent découragée. On a cependant vu que la néceſſité de vaincre a opéré dans ces occaſions ſur l'eſprit des Soldats les plus timides, qui ont montré des prodiges en pareil cas.

Une ſeule nuit n'étant pas ſuffiſante pour former des retranchements bien-ſolides, on éléve des redoutes qu'on garnit d'Artillerie dans les endroits les plus favorables; on fait des abatis, & on ſe ſert des voitures pour couvrir quelque partie de l'Armée trop expoſée & découverte. On recommande aux Troupes de faire leur devoir, en leur repréſentant la néceſſité de batre l'Ennemi, l'avantage qui en réſultera, & le danger d'être batu. On prend attention de ſe régler ſur la quantité de munitions qu'on peut fournir, afin qu'elle ne manque pas dans la ſuite : car il vaut mieux tirer avec vingt ou trente piéces de canon bien poſtées, & qui peuvent faire un feu durable, que de commencer avec ſoixante ſans pouvoir continuer.

D'autres Généraux préférent en pareille occaſion de faire une contre-marche & d'aller ſurprendre l'Ennemi dans ſon camp, plutôt que de l'attendre de pié ferme ; car ſi la ſituation que l'Armée occupe eſt trop avantageuſe, il eſt probable qu'il différera d'attaquer, ou qu'il remettra la partie à une tems plus favorable : de ſorte que les vivres ſe conſument inutilement, le danger augmente de jour en jour, & l'Armée

diminue par les priſonniers, les déſerteurs, & les malades.

On peut choiſir celle de ces trois maximes, qui eſt la plus convenable; mais il eſt toujours très-dangereux de ſe trouver en de ſemblables extrémités.

Le but qu'on ſe propoſe dans une retraite, eſt de reconduire l'Armée dans des lieux où elle puiſſe ſe remetre en état d'arrêter les ſuccès de l'Ennemi, & de regâgner la ſupériorité. Ces trois vers du Philoſophe de Sans-ſouci démontrent aſſez l'importance de ce mouvement.

De l'ordre dans les camps, une marche bien faite,
Un poſte avantageux, une belle retraite,
Décide du deſtin des Rois & des Etats (*).

ART.

Des Rois & des Etats (*). Ces vers ſe trouvent à la fin du Chant ſecond de l'Art de la guerre. J'eſpére qu'on ne les trouvera pas déplacés; ils méritent de la conſidération par leur beauté; ils expliquent en peu de mots les maximes les plus étendues. Voici ceux qui ſuivent finiſſent le Chant.

Vous illuſtres Guerriers, guides de nos Soldats,
Apprenez par mes vers les loix de la Tactique,
Et par leur théorie, allez à la pratique.
Si vous voulez paſſer ſous un Arc triomphal,
Campez en Fabius, marchez comme Annibal.

On ſait que par la hardieſſe de ſes mouvements, & par la ſcience de ſes marches, Annibal remporta de grands avantages ſur les Romains; & que Rome épuiſée de forces alloit ſuccomber au deſtin malheureux de toute l'Italie, ſi elle

ARTICLE XXVIII.

De la façon de ſuivre l'Ennemi dans ſa retraite.

Il y a autant d'art à pourſuivre qu'à ſe retirer; & la prudence & les précautions ſont auſſi néceſſaires pour ſuivre l'Ennemi dans ſa retraite, que la diligence & la prévoyance à un Général qui ſe retire.

Il ne ſuffit pas de faire des priſonniers, de prendre des drapeaux, des étendarts, d'enlever quelques piéces d'Artillerie & d'augmenter le déſordre le jour d'une bataille : c'eſt beaucoup, il eſt vrai, mais, comme dit le Chevalier Folard, un Général doit s'imaginer n'avoir rien fait, tant qu'il reſte quelque choſe à faire. On doit pouſſer les fruits de la victoire, ou les lauriers ſe flétriſſent bientôt dans les mains qui ne ſavent pas les cultiver.

n'eût trouvé dans ſon ſein un homme dont la grandeur d'ame & la ſcience des armes arrêta les progrès du vainqueur, & par une défenſive ſavante ſauva ſa patrie en préparant la ruine de Carthage. C'étoit ce *Fabius*, celui qui des Romains mérita à plus juſte titre le ſurnom de *Maximus*. Pour mieux s'éclaircir de ces événements, qu'on liſe les expéditions d'Annibal dans la ſeconde Guerre Punique de Polybe.

Il y a plusieurs réflexions à faire sur les avantages qu'on peut accumuler après la bataille, & ces réflexions faites d'avance, déterminent les Généraux à la donner comme je l'ai rapporté à l'Article XXI. Plusieurs par une juste prévoyance, se mettent en état avant l'Action, d'en poursuivre les suites, si elle leur est favorable, afin de ne pas manquer de vivres, en suivant l'Ennemi, & de recevoir en peu de tems un train d'Artillerie & des munitions nécessaires pour faire un siége.

Dès que l'Ennemi batu se retire, & abandonne le champ de bataille, on envoie quelques Régiments de Housards ou de Dragons pour augmenter le désordre, empêcher la ralliement des Troupes dispersées, & reconnoître sa marche. Ces Troupes sont soutenues d'une partie de la Cavalerie qui suit en ordre & avance lentement, tandis que l'Infanterie se range & se remet en bataille pour être en état d'exécuter les ordres des Généraux.

Quand l'Action (*) a été décisive & complète, que l'Ennemi affoibli se retire en désordre,

---

Quand l'Action (*). Je passe ici sur le devoir qu'impose l'humanité de faire enterrer les morts, & relever les blessés pour leur procurer du soulagement & la guérison ; de même que de remercier le Seigneur, qui est la cause de tous les événements, d'avoir favorisé ses armes. Personne n'oublie dans ces circonstances ce qu'il doit à Dieu & à la nature. Mais pour les décharges & les cérémonies du *Te Deum*, elles peuvent se remettre à un autre jour, sans préjudicier aux suites de la bataille.

on le pourſuit ordinairement avec chaleur & ſans laiſſer à ſes Troupes le tems de ſe reconnoître, à-moins que la journée ne ſoit trop avancée, & que la nuit ne favoriſe ſa fuite.

S'il y a un défilé dont l'Ennemi puiſſe profiter, après l'avoir paſſé, pour en défendre l'entrée, & retarder la pourſuite du vainqueur, il eſt avantageux d'arriver quand la moitié de ſon Armée eſt paſſée, alors la Cavalerie ſoutenue d'un feu violent d'Artillerie fait effort pour couper les Colonnes, culbuter l'Arriére-garde, & augmenter la confuſion. Ces actions vigoureuſes & hardies réuſſiſſent toujours quand elles ſont conduites avec ordre, malgré l'attention de l'Ennemi à pourvoir à la défenſe ſon défilé; car les Troupes une fois découragées & batues penſent plutôt à ſe ſauver qu'à oppoſer la réſiſtance.

Si elles profitent de la nuit pour faire leur retraite & cacher leurs mouvements, on détache des Houſards dont quelques Eſcadrons ſuivent de près l'Arriére-garde de l'Ennemi, tandis qu'une autre partie côtoie les flancs de ſa marche afin de faire priſoniers ceux qui s'écartent pour dormir ou pour piller.

Les Commandants de ces partis ont attention de tenir leur monde en haleine, ſans leur permettre de deſcendre de cheval & de perdre un tems précieux à piller les maiſons ou à s'enivrer au cabaret, de crainte de devoir ſe rendre eux-mêmes priſonniers, comme il eſt arrivé. L'Armée qui pourſuit, forme ſon Avant-garde

ſur le nombre & la qualité des Troupes que l'Ennemi oppoſe à ſon Arriére-garde, & ſur la nature du terrein qu'elle doit traverſer.

Cette Avant-garde évite les embuſcades par des partis de Houſards qui la précédent, & couvrent ſes flancs; elle tâche de tenter toujours ſur l'Ennemi, & d'accumuler ſes avantages, ſans donner priſe ſur elle, & ſans trop s'écarter de l'Armée qui la ſuit, de crainte d'être coupée ou de ne pouvoir être ſoutenue à tems. C'eſt l'affaire d'un Général vigilant & expérimenté de bien conduire une Avant-garde, & de profiter des circonſtances favorables.

Quand l'Ennemi traverſe un pays où les vivres & les fourages ſont rares, quand l'eau ou le bois manquent dans une ſaiſon où le froid ou le chaud ſont exceſſifs, l'Avant-garde ſaiſit toutes les occaſions pour obliger l'Ennemi de s'arrêter & de ſe mettre en bataille; ce qui rendra ſes marches pénibles, augmentera la durée de ſa retraite; & les maladies & la déſertion feront fondre le reſte de ſon Armée.

Dans tous les paſſages difficiles de montagnes, défilés, ou riviéres, l'Avant-garde doit chicanner l'Ennemi; mais elle doit alors être ſoutenue, & l'Armée doit la ſeconder à tems par de puiſſants renforts.

On incommode encore une Armée qui ſe retire, par des Corps détachés, leſquels marchant ſans bagage, lui coupent la communication avec ſes vivres, inquiétent ſes fourages,

s'emparent des défilés par-où elle doit paſſer; ce qui l'oblige à ſe détourner, pour éviter de perdre du tems & du monde à les forcer. Quand l'Armée qui pourſuit eſt aſſez nombreuſe, & que les circonſtances le permettent, elle fait des diverſions, pour prévenir un ſecours que l'Ennemi attend, pour pénétrer dans ſon pays, lui couper la communication avec ſes fortereſſes, l'empêcher d'augmenter ſes garniſons, de pourvoir ſes places de vivres ou de munitions, enfin pour faire un ſiége & lui enlever une place de conſéquence; ce qui enchaîne la fortune, en ouvrant le chemin aux conquêtes les plus faciles: car quels plus grands avantages peut-on retirer d'une victoire, que de s'affermir dans le pays ennemi, d'avoir une deux places pour mettre ſes magaſins & ſon dépôt en ſureté, rendre ſa retraite aſſurée, & l'obliger enfin de ſigner aux Articles d'une paix dont on dicte les préliminaires.

Le Marquis de Ste. Croix veut qu'en cette occaſion, on attaque la plus forte des places qui eſt à portée, parce que l'Ennemi ſera alors moins en état, avec une Armée batue, d'interrompre les travaux du ſiége d'une ville dont la garniſon ſera dérouragée par l'approche du vainqueur, & la nouvelle récente de la défaite de leur Armée: mais que ſi on n'avoit pas l'Artillerie, les munitions & les vivres ſuffiſants pour fournir à une entrepriſe de grande conſéquence, on ſe contente alors pour ne pas perdre de tems inuti-

lement, d'aſſiéger des places de moindre réſiſtance, ou d'employer ſon tems à d'autres opérations.

Je crois d'ailleurs qu'une place ſituée avantageuſement & bien fortifiée raporte plus d'avantages que trois ou quatre autres de moindre conſéquence; car outre qu'elles coûtent beaucoup pour leur approviſionement, elles affoîbliſſent par des garniſons nombreuſes qui ſont continuellement dans le péril d'être enlevées, pour peu que l'Armée s'écarte & marche en avant.

L'Ennemi qui ſe précautionne également contre les ſuites d'une journée malheureuſe, diſpoſe ſouvent ſes marches & ſes mouvements de façon que le vainqueur ne peut retirer de grands avantages de ſa victoire; ce qui arrive quand il a une fortereſſe à portée, ou que ſon Armée eſt encore en état de riſquer une ſeconde fois la fortune des armes. Dans ce cas il ſe retranche dans une ſituation avantageuſe, & obſerve la conduite de ſon Adverſaire, & profite de ſes fautes, afin d'arrêter les progrès de la victoire.

On conſulte alors ſes forces & les circonſtances; mais il eſt toujours plus avantageux de pouſſer une offenſive vigoureuſe, de chercher l'Ennemi, & de le combatre, que de perdre du tems, & d'attendre que ſon Armée ſoit revenue de ſa premiére frayeur, & augmentée par de nouveaux renforts.

Il y a des Généraux qui laiſſent retirer l'Ennemi après la perte d'une bataille, ſans beaucoup l'incommoder dans ſa retraite, tandis qu'ils emploient leur Armée à des opérations plus ſérieuſes. Le Prince Eugéne remporta une victoire compléte ſur les Turcs entre Peterwaradin (*) & Carlowitz, il fit ſeulement reconnoître la marche de l'Ennemi, qui repaſſa le Danube, & marcha avec ſon Armée dans le Banat, fit le ſiége de Témeſwar qui ſe rendit, conquit enſuite toute cette province qui avoit été 164 ans ſous le joug Ottoman : ce qui prouve que les circonſtances offrent différents moyens pour profiter de la victoire.

Peterwaradin, & Carlowitz (*). Cette ville éloignée de deux lieues de Carlowitz, eſt bâtie ſur la rive droite du Danube au Duché de Sirmie : elle a un château fort-élevé dont on a augmenté conſidérablement les fortifications : ſes environs ont été ſouvent le théâtre des Scênes les plus ſanglantes, même du tems des Romains, à quoi la ſituation contribue beaucoup. La Bataille que livra le Prince Eugéne le 7 Août 1716 coûta vingt mille hommes aux Infidéles, & le grand Viſir y perdit la vie.

ARTICLE XXIX.

De l'attaque d'un Camp retranché.

Je crois que cet Article ne ſera pas ici déplacé, parce qu'il arrive ſouvent qu'après la perte d'une Bataille, ou à la fin d'une Campagne, l'Ennemi ſe campe dans une poſition avantageuſe, où il ſe retranche afin de conſerver ſes avantages ou d'arrêter les progrès de l'Ennemi.

Quelques avantages que promettent des retranchements ſolides & bien tracés, que le choix du terrein favoriſe, rien n'eſt inſurmontable à la Guerre. L'œil pénétrant d'un Général ſe fraie un chemin au-travers des écueils, & la néceſſité de vaincre ne ſe rebute jamais par les apparences du péril. La vue des difficultés irrite ſouvent l'envie de les ſurmonter, ce qui augmente la gloire d'un Général, quand la prudence peut s'accorder aux expédients néceſſaires pour aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe.

L'audace des Héros opére des miracles *.

* Philoſoph. de Sans-ſouci.

Je diſtingue deux ſortes de Camps retranchés: ceux dont un retranchement continu qui couvre les flancs & le front d'une Armée s'étend d'une Aile à l'autre, & ceux qui ne ſon

retranchés que dans les parties foîbles & expoſées, comme le Centre ou les Ailes, tandis que des marais, des abatis, des ravins, ou d'autres obſtacles du terrein, défendent les autres parties.

Ces deux moyens de couvrir une Armée ſont ſouvent pratiqués & méritent beaucoup d'attention dans l'attaque. La connoîſſance du terrein, l'habileté & l'attention d'un Général contribuent plus au ſuccès d'une Action ſemblable, que la force & le nombre qui échoueroient probablement contre les obſtacles qu'on leur offre, ſi l'Ennemi ne néglige rien dans ſa défenſe.

Je répéte ici ce que j'ai dit au paſſage des riviéres: la force & tout l'avantage ſe trouve d'un côté, mais la ſurpriſe, la ruſe, les feintes, la facilité d'embaraſſer l'Ennemi par d'habiles mouvements, l'aſſurance & la valeur ordinaire aux aſſaillants, ſuppléent à tout, & lévent les difficultés apparentes. Une Armée retranchée avec tout l'art & les précautions imaginables, eſt ſujéte à tout ce que l'Ennemi peut pratiquer de plus profond & de plus ſavant pour le déloger ou le batre.

On cherche à lui couper les vivres, à prendre ſes convois, à empêcher ſes fourages; on aſſiége une place, & on fait des diverſions pour l'obliger d'abandonner les avantages de ſa ſituation. Mais ces maximes m'éloignent de mon ſujet, je reviens aux principes d'attaque.

L'Armée campe ordinairement à portée de l'Ennemi, afin d'arriver à l'heure la plus favorable pour commencer l'Action. Les différents chemins que tiennent les Colonnes, ont un nombre d'Artillerie & des munitions ſuffiſantes pour remplir l'objet auquel elle eſt deſtinée: cette Artillerie marche à la tête de la Colonne, afin d'occuper aſſez tôt les poſtes avantageux pour ruiner les défenſes de l'Ennemi, tandis que les Troupes ſe forment. La Cavalerie ferme la marche; elle ſe range derriére l'Infanterie, &, s'il eſt poſſible, hors de la portée du canon, n'y ayant rien à faire pour elle en cette occaſion, que le retranchement ne ſoit emporté.

Les flancs d'une Armée retranchée ſont les parties les plus foîbles, les moins défendues & qui prêtent le plus aux manœuvres de celui qui attaque; car une Armée priſe en flanc doit changer ſa poſition, de ſorte que ſon front couvert & défendu lui devient inutile: mais il n'eſt pas toujours poſſible de forcer les Aîles; & l'Ennemi a ſouvent choiſi un terrein tellement avantageux, qu'on eſt obligé de l'attaquer, par l'endroit le plus fort. Dans cette occaſion où tout ſe décide par la force, il convient de rompre les obſtacles par un feu violent d'Artillerie qui précéde l'Action & rompt les flancs & le front des ouvrages qu'on veut emporter.

Les bombes ruinent les bateries, elles font beaucoup de tort, & écartent la Cavalerie à portée derriére les épaulements.

On fait pluſieurs attaques, dont quelques-unes ſont fauſſes, afin de mieux partager les forces & l'attention de l'Ennemi. Dès qu'on eſt à portée, on comble les foſſés avec des faſcines, des ſacs remplis de paille ou de fumier, tandis que les Bataillons écartent les Troupes qui gardent le parapet; ils montent enſuite & doivent être ſoutenus, afin de rendre ce premier avantage déciſif. Des travailleurs commandés exprès doivent ouvrir & applanir un eſpace du retranchement, aſſez grand pour faire entrer de la Cavalerie, qui n'attaque que lorſqu'elle eſt aſſez forte pour en eſpérer du ſuccès.

Le canon doit alors flanquer par ſon feu ce point d'attaque qui fixera toute l'attention de l'Ennemi; à meſure que les Bataillons pénétrent, ils ſe rangent à côté les uns des autres pour étendre leurs fronts, hors ceux qui ſont deſtinés à tirer & à marcher ſur les flancs pour écarter les Troupes qui gardent le parapet.

C'eſt ſur-tout aux endroits où l'Ennemi a placé ſes bateries, qu'il faut s'attacher dès le commencement; elles ſont toujours placées aux lieux qui dominent, & par conſéquent les plus avantageux. On perd moins de monde en les attaquant, & en les emportant de force, qu'en s'expoſant à leur feu pendant trois ou quatre heures d'attaque, & ce premier début aſſure ordinairement la victoire; car l'Ennemi perd bientôt contenance quand il ſe voit privé de ce qui

feſoit ſa ſureté. On en rend l'abord praticable par un feu vif & continuel d'Artillerie, & par les bombes qui ruinent en peu de tems les meilleures plateformes. Les Troupes, pour s'en rendre maîtres, ſe ſervent de l'arme blanche, & ne commencent à tirer que pour éloigner l'Ennemi qui voudroit les reprendre. C'eſt d'ailleurs une régle générale de ne jamais s'amuſer long-tems à tirer contre des retranchements: ce ſeroit perdre du monde mal-à-propos de tirailler contre des Troupes couvertes & qui ne montrent que le bout de leurs fuſils. Il faut les vaincre par la hardieſſe & la vivacité des attaques réitérées & bien ſoutenues.

J'ai remarqué ailleurs que l'Ennemi peut faire ſortir des Troupes pour prendre en flanc celles qui attaquent; il eſt néceſſaire de parer ce mouvement, & d'y remédier aſſez tôt pour éviter la confuſion & la fuite des ſiennes, qui n'attaqueroient plus avec la même aſſurance. Des Bataillons tirés de la ſeconde Ligne ou du Corps de réſerve doivent marcher promtement pour arrêter l'Ennemi, & l'obliger à rentrer dans ſon Camp, & comme il emploie ſouvent de la Cavalerie à cette manœuvre, on ſe ſert des mêmes armes pour le repouſſer.

Quand on s'eſt rendu maître d'une partie du retranchement, on donne le tems aux Bataillons qui ſoutiennent l'attaque, d'avancer, de ſe ranger, & à la Cavalerie de ſe former, afin d'achever par de nouveaux efforts la perte de l'Ennemi.

Les Redoutes, les villages, les châteaux ou caſſines, & les ouvrages détachés qui ſe trouvent à la tête du Retranchement qui flanquent & incommodent, doivent être attaqués dès le commencement ; car on riſque de perdre beaucoup de monde, & le ſuccès eſt fort-incertain tant qu'on ne s'en eſt pas rendu maître.

Les abatis doivent être tournés, de même que les marais ; il eſt très-difficile de les forcer de front & de pénétrer par ces endroits pour peu qu'ils ſoient défendus.

Un Général qui a formé ſon projet d'attaque, & prévu ce qui pouvoit arriver, remédie aiſément aux accidents qui ſurviennent, prévient l'Ennemi dans certaines circonſtances & ne ſe rebute jamais d'un premier déſavantage. La multiplicité des attaques, & la facilité de les renouveler aux endroits les plus favorables, eſt ce que l'Ennemi a de plus à craindre, & ce qui doit produire la victoire, de même qu'un Général prudent ne ſe fiera jamais à l'heureux début d'une Action. La bonne fortune demande autant de ſoin & d'attention, pour conſerver les avantages qu'on a gâgnés, que la mauvaiſe pour remettre l'égalité ou regâgner ce qu'on a perdu. L'Ennemi a de grandes reſſources quand il ſait les employer à tems pour repouſſer des Troupes mal aſſurées, qui animées par le premier ſuccès, avancent en déſordre & ſans retenue. Les Officiers doivent ſe donner autant de peine pour former leurs diviſions, & mettre leurs Ba-

taillons en ordre, après avoir gâgné du terrein, franchi un retranchement ou quelque autre obſtacle, que s'ils avoient été repouſſés, & qu'ils vouluſſent rallier leur monde pour recommencer de nouveau. Il n'y a jamais que l'ordre & la diſcipline de l'aſſaillant qui forceront l'Ennemi à la retraite ; & ſans ces deux vertus néceſſaires, la bravoure jointe aux meilleures diſpoſitions n'effectuera jamais rien de certain.

Les Camps retranchés derriére une riviére doivent être forcés par les flancs : l'attaque en eſt très-difficile, mais elle réuſſit ſouvent par la prévoyance, l'attention & l'adreſſe des Généraux. Il eſt queſtion de paſſer la riviére, de ſurprendre & de batre enſuite l'Ennemi, ou de ſe retirer en ordre : ces trois objets méritent des réflexions particuliéres.

Les Camps retranchés ſous le canon d'une place occupent encore une poſition très-reſpectable ; on les attaque par ſurpriſe & avec les plus grandes précautions. On ne peut entamer qu'une Aile ou une partie de l'Armée, car l'autre eſt ordinairement appuyée au glacis de la ville qui eſt défendu par le chemin couvert, les ouvrages extérieurs & l'Artillerie des remparts. La nuit eſt le tems le plus favorable pour ces ſortes d'expéditions qui ſe font deux heures avant le jour : les terreurs paniques, & la confuſion qui préſide ſouvent aux affaires nocturnes, contribuent beaucoup à la défaite de l'Ennemi. Les bateries de la place deviennent in-

utiles, car l'obſcurité qui dérobe les mouvements, empêche auſſi la direction de leur feu. Si elles tirent elles feront autant de dommage à celui qui ſe défend qu'à l'aſſaillant, ſur-tout s'il joint l'Ennemi, & qu'il s'approche aſſez près pour ne pas faire remarquer trop de diſtance entre les feux, ce qui ſerviroit de régle aux Canoniers pour pointer les piéces.

Tous les Auteurs conviennent qu'il faut joindre l'Ennemi avec l'arme blanche, parce que la mêlée fait taire entiérement le feu de la place, qui eſt le plus à craindre. Ce ſeroit la meilleure méthode, & l'Action ſeroit bientôt décidée, ſi le Soldat vouloit l'adopter; mais, la nuit ſur-tout, il faudroit ſe donner beaucoup de peine pour l'amener à ce point. Ils s'imaginent que le bruit qu'ils font en tirant, épouvante l'Ennemi, & l'obligera à ſe retirer; ce qui produit ſouvent un effet contraire.

Je finirai par l'attaque d'une Armée retranchée devant une place pour en faire le ſiége. Lorſque l'Ennemi aſſiége une ville, & qu'il craint d'être incommodé pendant le cours de ſes opérations, il ſe couvre d'une *Ligne de circonvallation* (*) afin de réſiſter aux attaques du de-

---

Ligne de circonvallation (*). Lorſqu'un Général aſſiége une place, qu'il craint les tentatives d'un Ennemi à portée, & qu'il n'a pas d'Armée aſſez forte en Campagne pour oppoſer à ſes mouvements, il ſe retranche pour mettre ſes Troupes à l'abri des ſurpriſes & empêcher qu'aucun ſecours n'entre dans la place. Ce Retranchement s'appéle Ligne de circonvallation, parce qu'elle borde

hors ſans être obligé d'abandonner, ou d'interrompre ſes travaux.

L'attaque de cette Ligne, quelque bien conſtruite qu'elle puiſſe être, eſt moins difficile que l'attaque du Retranchement d'un Camp ordinaire, parce que le terrein eſt ſouvent contraire à celui qui ſe défend, & qu'une ſortie vigoureuſe de la garniſon peut beaucoup incommoder l'Ennemi, qui eſt obligé de partager ſes forces pour garnir & défendre les parties de ſon enceinte.

A cette attaque, ainſi que dans toutes les autres, il faut être informé du nombre & de la diſtribution des Troupes de l'Ennemi, des endroits les plus foîbles, & les plus avantageux pour pénétrer & forcer ſes Retranchements, de la nature du terrein & des meilleurs chemins pour faire marcher les Colonnes. Sur ces éclairciſſements néceſſaires le Général forme ſes diſpoſitions pour ſecourir la place, & détermine *l'heure & le tems* (*) pour attaquer.

Quel-

---

la circonférence de l'Armée, qui occupe toutes les avenues de la place. Le Retranchement tiré du côté de la ville pour s'aſſurer contre les ſorties d'une nombreuſe garniſon, ſe nomme Ligne de contrevallation. Cette derniére n'eſt plus fort en uſage, on ſupplée à ce travail par des Redoutes élevées de diſtance en diſtance, & qui ſont gardées par les Piquets du Camp.

l'heure & le tems (*). L'heure de l'attaque doit être réglée, elle fait partie des diſpoſitions: on préfére la nuit, lorſqu'on veut ſurprendre l'Ennemi, & lui cacher la diſproportion de ſes forces. Des Généraux préférent

Quelques régles générales pour forcer des Lignes ou un Retranchement, ſont de former le plan d'attaque ſur des connoiſſances certaines de leur conſtruction & de la ſituation de l'Ennemi, de bien inſtruire les Généraux chargés des différentes expéditions, afin d'éviter le retardement & la méſintelligence, de ruiner les flancs, & les angles ſaillants par un feu ſupérieur d'Artillerie, de multiplier les attaques à proportion de ſes forces, de les ſoutenir, & de ne pas ſe rebuter trop tôt.

La Cavalerie placée à une juſte diſtance pour ne pas être trop éloignée, ni trop expoſée au feu du canon, doit être partagée aux endroits néceſſaires pour protéger l'Infanterie & faciliter le ralliement.* Il faut ſur-tout empêcher le pillage, qui met les Soldats hors d'état de combatre, & les rend ſourds à la voix de leurs Officiers; il eſt la ſource des plus grands déſordres, & a cauſé la perte d'un grand nombre de Batailles.

Avec ces précautions & la diſcipline parmi les Troupes ſi néceſſaire dans une Armée, &

---

le jour pour mieux diſpoſer leurs mouvements, profiter des fautes que fera l'Ennemi, & le fraper par le ſpectacle d'une Armée nombreuſe & bien diſciplinée. Le tems s'accorde également aux circonſtances; on attaque lorſque l'Ennemi n'a pas encore achevé ou perfectionné ſes ouvrages, ou lorſqu'affoibli par des maladies ou d'autres cauſes, il ne lui reſte plus aſſez de monde pour garnir ſes Retranchements.

qui dépend uniquement de la volonté & des attentions du Corps des Officiers, un Général ne craindra pas d'attaquer l'Ennemi derriére ſes Retranchements; & il ſera toujours aſſuré de pouvoir ſe retirer en ordre, ſans être pourſuivi fort-vivement, ſi contre toutes les apparences l'Action avoit un ſuccès contraire.

ARTICLE XXX.

Des Cantonnements & Quartiers d'hiver.

Quand la rigueur de la ſaiſon vient interrompre les mouvements des Armées, & que le Soldat a beſoin de repos pour ſe remettre des fatigues de la Campagne, les Généraux penſent à leur aſſurer cette tranquilité qui eſt le prix de ce qu'ils ont entrepris d'avantageux, & terminé glorieuſement.

Les opérations d'une Campagne ont pour but de remporter des avantages ſur l'Ennemi, de s'ouvrir le chemin à la victoire par des marches & des mouvements bien concertés, d'affermir ſes conquêtes par la priſe de quelques places, & d'aſſurer enfin ſes quartiers d'hiver.

Il eſt avantageux de les prendre dans le pays ennemi; mais il eſt dangereux d'abandon-

ner le premier la Campagne, & de ſe retirer lorſque l'Ennemi tient encore ſes forces raſſemblées dans un Camp; car, quoique beaucoup inférieur en forces, rien ne l'empêcheroit de ſe procurer de grands avantages, & d'attaquer une partie ou même l'Armée entiére, ſéparée & diviſée dans ſes logements.

Les précautions pour faire défiler les Troupes ſont différentes ſelon les circonſtances & la ſituation de l'Ennemi; car s'il étoit éloigné de plus de deux fortes marches, on leveroit beaucoup de difficultés, en le feſant obſerver deprès par la Cavalerie légére, & quelques poſtes d'Infanterie; de même que ſi on pouvoit ſe couvrir d'une riviére, on l'empêcheroit facilement de la paſſer; mais s'il eſt à portée, on ſe méfie, c'eſt un tems critique qui donne occaſion au plus foîble d'entreprendre ſur le plus fort.

Il y a trois points que les Généraux obſervent pour mettre l'Armée en quartier.

1. La façon de les occuper.

2. Le choix des quartiers & la diſtribution des Troupes.

3. Les précautions pour aſſurer ces quartiers, & les moyens de ſubſiſter.

Premier point. Lorſque les villages & les lieux voiſins de l'Armée ne peuvent plus fournir les fourages, que les convois ſont arrêtés par les chemins devenus impraticables, & que l'Armée diminue par des maladies, les Généraux

de part & d'autre cherchent à s'approcher de leurs vivres, & d'assurer aux Troupes ce repos tant mérité.

On commence ordinairement à faire *cantonner* (*) la Cavalerie; car leurs chevaux exposés nuit & jour aux injures de l'air, ne pouvant se coucher dans la boue, dépériſſent en cette saison, & deviennent hors d'état de faire service. Elle occupe les villages les plus proches derriére le Front, sans trop s'éloigner, afin d'être en état de paroître à la premiére alarme: elle fournit aux Grands-gardes & aux patrouilles comme auparavant; elles sont même souvent doublées en ces occasions. L'Armée doit occuper un Camp avantageux & de difficile accès; on supplée au terrein par des retranchements, afin d'empêcher l'Ennemi de l'attaquer & de le batre avant que les Régiments déja en quartier ne soient arrivés & formés pour le recevoir.

Cantonner (*) signifie la premiére démarche d'une Armée, pour prendre ses quartiers d'hiver, lorsque le froid & les neiges obligent les Troupes d'abandonner la Campagne: les Régiments occupent les villages à portée, & se partagent de-là, dans des quartiers plus étendus. On ne recherche point la commodité dans les contonnements, où il y a souvent deux Régiments dans un village, & vingt à trente hommes dans une maison, mais la possibilité de faire dormir le Soldat dans une chambre chaude & hors de l'humidité.

On appéle encore cantonnement lorsque l'Armée se rassemble au commencement de la Campagne, & qu'elle resserre ses quartiers pour entrer au Camp.

Quand on s'apperçoit que l'Ennemi ne peut rien tenter, & qu'il commence à prendre ſes quartiers, on élargit la Cavalerie; & une partie de l'Infanterie occupe les villages à portée, & ainſi ſucceſſivement jusqu'à ce que toute l'Armée ſe trouve ſous le toit. Si l'Ennemi n'eſt pas éloigné, & qu'une ſeule marche puiſſe l'amener, l'Artillerie reſte au camp, & les Régiments envoient des piquets qui ſe relévent tous les vingt-quatre heures pour la garder. Les vedétes reſtent placées devant le camp; & le ſervice s'y fait comme ſi l'Armée étoit ſous les tentes, qui reſtent tendues. L'Infanterie, comme la Cavalerie, doit être diſpoſée, & les chemins doivent être rendus tellement praticables, qu'au ſignal de quelques coups de canon les Régiments puiſſent occuper dans une heure de tems le même terrein qu'ils ont quitté, & ſe trouver en bataille. Chaque Régiment fait reconnoître le meilleur chemin qui conduit au Camp; on prend différentes routes pour éviter la confuſion & le retardement. Pour ſe raſſembler plutôt, les Soldats doivent être guêtrés & habillés deux heures avant le jour, afin qu'ils n'aient qu'à prendre leurs armes & marcher. Les Généraux ſe logent à portée de paroître à tems à la tête des Brigades.

C'eſt ainſi que le pratiqua le F. M. Comte de Daun au Camp de Plauen en 1759. La droite de ſon Armée, qui s'étendoit vers Dresde, cantonna dans les Fauxbourgs de cette ville, qui

ſont fort-grands, & la gauche dans les villages du côté de Dippoldiswald. Les flancs étoient gardés par deux Corps de Troupes, dont l'un s'étendoit le long de l'Elbe vers Meiſſen & Torgau, & incommodoit les mouvements de l'Ennemi vers la Baſſe-Luſace, Cotbus & la Siléſie, comme on l'a vu par la défaite du Corps du *Général Zetteriz* (*); l'autre du côté d'Altenberg, tenoit la communication libre avec la Bohême, & facilitoit les vivres. On a vu qu'une diſpoſition ſi ferme & auſſi juſte fit échouer les projets de l'Ennemi; car le Roi, qui occupoit les environs de Freyberg, renforcé d'un Corps de 16 mille Hannovriens que le Prince héréditaire de Brunſwick lui amena, tenta pluſieurs fois, mais toujours inutilement, de ſurprendre & d'attaquer cette ſituation. Dresde, Capitale de la Saxe, étoit un morceau digne de toute l'attention du Monarque Pruſſien; il obſerva ſa proie pendant tout l'hiver; mais l'ordre & la diſtribution des Troupes, les méfiances réciproques, la vigilance des Généraux, firent la ſureté de la ville, & déconcertérent l'opiniâtreté de l'Ennemi.

Du Général Zetteriz (*). Cette action ſe paſſa à Cosdorf village entre Meiſſen, & Torgau. Le Roi qui avoit ſes quartiers au-delà de l'Elbe, vouloit entretenir, une communication libre avec les Généraux Golzen & Schmettau qui avoient leurs Troupes dans la Baſſe-Luſace: mais le Général F. M. L. Baron de Beck incommodé par ce voiſinage, leur coupa d'abord la retraite du côté de l'Elbe, attaqua ce Corps dans ſes quartiers, & obligea le Général de Zetteritz de ſe retirer avec perte vers Torgau & Wittenberg.

L'Hiſtorien qui expoſera les faits remarquables de cette derniére Guerre, peut orner ſon Hiſtoire par le détail de ce quartier d'hiver ; il eſt unique dans ce ſiécle, & il eſt une preuve de ce tempérament ferme & robuſte qui caractériſe la Nation Germanique, du courage avec lequel elle ſupporte les rigueurs des ſaiſons, & réſiſte aux plus grandes fatigues.

Mais quoiqu'on préfére toujours la ſureté à la commodité des cantonnements, les circonſtances ne ſont pas toujours les mêmes : un Général préfére ſouvent de faire quelques marches pour s'approcher de ſes magaſins, pour couvrir ſon pays, & pour mettre ſon Armée en état d'agir la Campagne prochaine avec vigueur. L'Ennemi ne peut pas même toujours reſſerrer ni incommoder les quartiers d'hiver ; dans ce cas on cherche à procurer de l'aiſance & du repos aux Troupes pendant cette ſaiſon.

Second point. J'ai remarqué plus haut, qu'il étoit avantageux de prendre ſes quartiers d'hiver dans le pays ennemi : perſonne ne diſconviendra de cette maxime, & des avantages ſans nombre qu'elle produit ; mais ce pays ne doit pas avoir été entiérement ruiné, afin que l'Armée puiſſe ſubſiſter, ni être trop éloigné du ſecours qu'on peut recevoir de ſes frontiéres ; ce qui rendroit la communication difficile, & retarderoit l'arrivée des convois, ſi on n'avoit pas établi de gros magaſins, & profité pendant l'automne du cours des riviéres, qui ſe gélent en hiver.

L'Ennemi ne doit pas avoir beaucoup de fortereſſes dans le voiſinage, car les Troupes ſeroient continuellement alarmées & expoſées aux tentatives de leurs garniſons nombreuſes; ce qui nous a ſouvent empêchés d'étendre nos Troupes dans la Siléſie. Alors une partie de l'Armée eſt toujours en ſervice, par les précautions qu'il faut pour former & ſoutenir les Avant-poſtes; les quartiers ſont trop reſſerrés, & les Régiments affoiblis par les maladies, ne ſont ni habillés ni exercés.

Quand on eſt obligé de prendre les quartiers dans ſon pays, on a attention de couvrir les endroits les plus foibles de la frontiére, les magaſins, les fortereſſes, la Capitale, & les provinces les plus abondantes en chevaux, en denrées & en hommes, afin que l'Ennemi ne puiſſe endomager cette partie par ſes courſes en hiver, & incommoder les levées de recrues. Ces quartiers ont plus d'étendue que de profondeur, qui eſt toujours dangereuſe à cauſe que les Régiments trop éloignés vers le centre du pays, ne peuvent ſecourir à tems ceux qui ſont expoſés, & qui au-lieu d'être ſoutenus devroient céder leur terrein avec perte, pour ſe replier en arriére. Il eſt de même dangereux de leur donner une trop grande étendue, parce qu'il ſeroit facile de les enfoncer, les Troupes étant trop diſperſées pour pouvoir ſe ſecourir mutuellement: il faut des meſures proportionnées aux circonſtances pour les établir avantageuſement.

Il ne faut pas s'imaginer que ces réflexions ſoient des bagatelles dont on auroit tort de s'inquiéter : j'ai vu pluſieurs fois, ſur les cartes de quelques Généraux, l'arrangement des quartiers de l'Ennemi, avec la liſte du nombre d'Infanterie & de Cavalerie, qui occupoit certains poſtes : il a également ſes eſpions chez nous ; & c'eſt ſur ce plan qu'il forme le projet d'entreprendre quand il en trouve l'occaſion favorable.

La diſtribution des Troupes ſe fait par Lignes & par Brigades, quand le local permet cette arrangement ; c'eſt-à-dire, que toute la premiére Ligne occupe les villages les plus près des Avant-poſtes, & la ſeconde ceux de derriére. Les Généraux ont leurs quartiers à portée de leur département : la Cavalerie ſe loge dans les endroits abondants en fourage. Lorsque notre Armée occupoit les montagnes qui ſéparent la Bohême de la Siléſie, la Cavalerie étoit derriére vers le cœur du pays, à cauſe que les écuries & les fourages étoient meilleurs. Elle peut toujours arriver en peu de tems pour ſoutenir l'Armée en cas d'attaque, & ne risque pas d'être ſurpriſe. Il y avoit ſeulement quelques Régiments entrelacés entre les quartiers de l'Infanterie pour ſoutenir les Avant-poſtes. Elle a beſoin de repos pendant l'hiver, ſur-tout lorſqu'elle a campé tard, & que les fatigues pendant la Campagne ont été conſidérables.

Le quartier général & la réſerve d'Artillerie ſont derriére ou vers le milieu de l'Armée. Enfin la ſituation des quartiers d'hiver eſt avantageuſe quand elle prévient & rompt les deſſeins de l'Ennemi, & qu'elle favoriſe les entrepriſes qu'on a médité de faire pendant cette ſaiſon.

Les mouvements des Armées du Roi de Pruſſe vers la fin de la Campagne tendoient toujours à ſe procurer des quarties d'hiver avantageux : la longueur des marches, les entrepriſes difficiles & périlleuſes, les ſiéges & le haſard d'une Bataille ne pouvoient mettre obſtacle à ſes deſſeins ; perſuadé de ſe remettre avantageuſement pendant cette ſaiſon, & d'être enſuite en état avec ſes forces repoſées & augmentées d'entreprendre ſur ſes Ennemis, ou d'arrêter leurs progrès. Les Moſcovites qui ſe retiroient ordinairement vers les bords de la Viſtule au mois de Novembre, ne l'inquiétoient plus beaucoup ; ce qui lui donnoit occaſion d'agir avec des forces ſupérieures. On ne put le déloger de cette partie de la Saxe, qui s'étend depuis Freyberg à Leipſic, nommée les *Erz-Gebirg*. Ces environs étoient en effet ce qu'il y avoit de plus avantageux pour lui : le pays étoit riche, peuplé & abondant ; Freyberg remarquable par ſes mines d'or & d'argent, & Leipſic par ſes richeſſes & ſon commerce, lui fourniſſoient ce dont il avoit beſoin. Il avoit la communication par Wittenberg & Torgau avec le Magdebourg & le Brandebourg, la Luſace & la Siléſie. La Thuringe qu'il avoit derriére, lui

fourniſſoit des hommes, des chevaux, & rempliſſoit ſes magaſins. Les excès que commirent ſes armes dans le duché de Mecklenbourg, de Holſtein, & dans l'Empire, où ſes partiſans levoient de groſſes contributions ſous différents prétextes, joints aux ſubſides de l'Angleterre, lui donnoient moyen de lever & d'entretenir des Armées nombreuſes, pourvues de tout ce qui étoit néceſſaire; ce qui étoit cauſe qu'il reparoiſſoit toujours en Campagne avec de nouvelles forces.

Troiſiéme point. Aſſurer les quartiers des Troupes, c'eſt le ſoin principal des Généraux pendant l'hiver: on doit y penſer avant qu'ils ne ſoient occupés. Les neiges, les glaces, les montagnes ni leurs défilés n'arrêteront pas l'audace active & entreprenante d'un Ennemi, qui aſſuré de ſurprendre un Adverſaire, n'omettra rien pour augmenter ſes avantages, ou réparer les pertes qu'il a faites pendant la Campagne.

L'éloignement, ſa foîbleſſe, & l'impoſſibilité apparente de réuſſir, le portera d'autant plus à entreprendre, qu'il ſera perſuadé de n'être pas attendu & de tromper ceux qu'il a envie d'attaquer. Les abatis ni les retranchements ne l'arrêteront pas encore, s'ils ne ſont défendus par des gens qui veillent à la ſureté de l'Armée. Si on eſt prévenu, l'Ennemi quoiqu'inférieur en force, ſera toujours ſupérieur aux endroits où il forme ſon attaque; il s'établira, il coupera la communication des quartiers, & profitant de

l'étonnement & de la confuſion, il ne lui ſera pas impoſſible de pénétrer plus loin & d'obliger l'Armée à ſe retirer.

On ne peut donner de régles auſſi ſtables & certaines pour mettre les quartiers d'une Armée en ſureté, comme il y en a pour ranger une Armée en bataille ou défendre un camp : cela dépend des lieux & de l'étendue qu'elle occupe. Il eſt avantageux d'avoir quelques places fortes devant l'Armée, une riviére ou une chaîne de montagnes dont on fait ſoigneuſement garder les paſſages.

Mais on ne peut ſe fier entiérement à ces obſtacles muets, qui ne garantiſſent pas toujours d'une ſurpriſe, on ne peut ſe confier qu'à la vigilance & à l'emplacement des Avant-poſtes.

Les Officiers qui y ſont commandés doivent donner avis des mouvements de l'Ennemi, & les patrouilles de Houſards doivent continuellement être en campagne. On s'inſtruit des démarches de l'Ennemi par des payſans ou des femmes qu'on envoie exprès pour voir s'ils ne raſſemblent pas des Troupes, & s'il eſt tranquile. Les voituriers qui conduiſent & aménent des marchandiſes des endroits qu'il occupe, peuvent donner des éclairciſſements fort-utiles. Les correſpondances ſont néceſſaires, & les eſpions faits à ce métier doivent rouler l'intérieur de ſes quartiers, comme la Cavalerie doit obſerver les dehors.

Les poſtes détachés doivent être ſoutenus, avoir une communication libre avec l'Armée, & une retraite aſſurée en cas qu'ils ſoient forcés : ces poſtes occupent les villages les mieux ſitués ſur le Front de l'Armée vers l'Ennemi. On préfére les bourgs fermés d'une muraille, afin de mettre le détachement à l'abri d'une ſurpriſe, & on obſerve les mêmes précautions dont j'ai parlé à l'Article XIV. Ceux qui ſont les plus expoſés à cauſe du voiſinage de l'Ennemi, où des chemins par-où il doit naturellement paſſer, ſe retranchent & ſe mettent en état de défenſe, afin d'arrêter ſes premiéres démarches & de pouvoir être ſoutenus.

Il eſt bon d'avoir quelques piéces de canon, qui ne doivent pas tirer ſur les patrouilles, mais quand l'Ennemi ſe diſpoſe à attaquer, afin que le feu d'Artillerie ſerve de ſignal à ceux qui doivent ſoutenir, pour marcher avec la plus grande diligence en avant, ou reſter ſur leurs gardes.

Ces poſtes ont leur Cavalerie pour reconnoître, pour faire les patrouilles, & tiennent leurs vedétes pendant le jour. Quand il n'eſt pas néceſſaire de ſoutenir ces endroits par leur peu d'importance, la difficulté de s'y maintenir, ou le défaut de leur ſituation, on ordonne au détachement de ſe retirer à l'approche de l'Ennemi. Le Commandant tient ſes ordres ſecrets; il doit être inſtruit des chemins qui aboutiſſent à ſon poſte, pour ne pas être coupé dans ſa retraite.

Pour m'expliquer plus clairement, je raporterai ce que j'ai vu pratiquer pendant la derniére Guerre.

Lorſque notre Armée s'étendoit du Comté de Glatz juſqu'aux frontiéres de la Luſace, la droite avoit Branau & Trattenau, le Centre couloit ſur la même Ligne par Arnau, Hohenelb, Hochſtatt, Liebenau, & la gauche s'étendoit par Reichenberg & Gabel. La plupart de ces petites villes étoient des poſtes fixes, où les Régiments devoient ſe raſſembler à l'endroit qui leur étoit aſſigné, en cas d'alarme. On avoit marqué les chemins qu'ils devoient prendre; & les Généraux étoient à portée de leur donner des ordres ultérieurs.

Ces points d'appui avoient leurs Avant-poſtes pour obſerver l'Ennemi, & défendre les premiers paſſages : la plupart avoient ordre de ſe retirer, s'ils étoient attaqués avec des forces ſupérieures. Braunau avoit Hauptmannsdorf, Adelsbach, Silberberg & Wartha. Tratenau avoit Schatzlar & Freyheit. Reichenberg avoit Kratzau & Friedland; & Gabel Krottau & Zittau.

L'Ennemi avoit quelquefois pour point d'appui dans la Siléſie, Gottesberg, Landshut, Schmitberg & Greiffenberg; & ſes Avant-poſtes à *Friedland* (*), Schemberg, Liebau vers la Bohême, & du côté de la Luſace à Maffers-

---

Friedland (*). Il ne faut pas confondre le nom de cette endroit avec pluſieurs autres Friedland qui ſe trouvent dans les environs: le premier dont j'ai parlé eſt en Bohême à 3 lieues de Reichenberg, & celui-ci eſt ſur les confins de la Siléſie au Cercle de Schweidnitz.

dorf, Mark-liſſa, & quelques autres endroits qui varioient ſelon les circonſtances.

Par la diſpoſition de nos quartiers & la vigilance des poſtes avancés, il ne lui étoit pas facile de nous ſurprendre; & ces précautions nous mettoient en état d'entreprendre ſur lui avec avantage & ſans craindre de repréſaille.

Les Avant-poſtes doivent être viſités fort-ſouvent par les Généraux, ſans quoi le relâchement & la négligence s'y introduiſent. Loin de s'endormir on doit toujours craindre une attaque prochaine, lorſque l'Ennemi a été quelque tems tranquile, & imiter en cela le pilote prudent qui travaille à mettre ſes voiles en état pendant un tems calme & ſerein, pour éviter les périls de la tempête qu'il prévoit n'être pas éloignée.

Lorſqu'après la priſe de Schweidnitz en 1761 nos Troupes prirent leurs quartiers dans la Siléſie, on ne s'écarta pas de ces précautions ſalutaires, qui mettent l'Ennemi dans l'impoſſibilité de rien entreprendre. L'Armée peu nombreuſe n'occupoit pas une ſi longue étendue de pays; ces environs ſont d'ailleurs plus peuplés, & les villages moins éloignés les uns des autres qu'en Bohême, ce qui produiſoit l'avantage de pouvoir ſe défendre aiſément & de raſſembler en un moment des Corps aſſez conſidérables pour repouſſer les efforts de l'Ennemi. Schweidnitz étoit devant nous, & couvroit le Centre de nos quartiers qui avoient Glatz à la droite &

s'étendoient de-là le-long des montagnes par Gottesberg, Landshut, *Waldebourg* (*), & Freyberg juſqu'à Hohenfriedberg. Pour plus de ſureté on avoit planté ſur les hauteurs de diſtance en diſtance des perches, dont le bout étoit lié avec des étoupes godronnées, qu'on devoit allumer au moindre mouvement de l'Ennemi, afin d'être apperçu des Régiments, qui à ce ſignal devoient marcher à la place d'alarme. On avoit rendu impraticable la plupart des chemins par-où l'Ennemi auroit pu marcher à nous. Je ne crois pas qu'avec des diſpoſitions ſemblables nous ayions pu être forcés même avec des forces ſupérieures, parce qu'on s'étoit ſervi des avantages de la ſituation.

On convient quelquefois d'une trêve ou ceſſion d'armes pendant quelques mois d'hiver: mais cela n'empêche pas qu'on ne prenne les meſures néceſſaires pour aſſurer ſes logements. Les Avant-poſtes forment leur chaîne ſur le Front de l'Armée, avec cette différence que les détachements ne ſont pas ſi nombreux. On fait des patrouilles pour tenir les Troupes en haleine, & pour empêcher la déſertion qui eſt toujours dangereuſe dans le pays étranger, à cauſe que les habitants débauchent les Soldats & les conduiſent chez l'Ennemi dont ils ſont payés; outre

Waldebourg (*) Quartier Général du F. Z. M. le Baron de Loudon; on avoit élevé dans les environs des magaſins ſuffiſants pour la ſubſiſtance des Troupes.

tre que ces précautions priſes d'avance garantiſſent l'Armée contre les entrepriſes de l'Ennemi, qui pouroit diſpoſer ſes quartiers de façon qu'en marchant ſur pluſieurs Colonnes il ſeroit en état d'attaquer au moment que la trêve finit.

Le Général Golzen, qui avoit ſes quartiers dans les environs de Neuſtadt, Loboſchütz & Ratibor dans la Haute-Siléſie, fut ſurpris de cette façon en 1760, par le Général F. Z. M. Loudon, quoiqu'il eût précédement été averti, par un Trompette envoyé exprès, que le tems de la trêve étoit écoulé. Il perdit beaucoup de monde, toutes ſes proviſions, & ſa caiſſe militaire.

Il n'eſt pas moins néceſſaire de veiller à la ſubſiſtance des Troupes qu'à leur ſureté; c'eſt une maxime de Guerre, car ſans les vivres une Armée ne peut agir. C'eſt un ſantôme à charge au pays, qui ſe fond, ſe diſſout, & diſparoît en peu de tems. Il eſt certain que l'abondance ne peut régner par-tout: car, comme dit le Général de Montecuculli, *les hommes doivent ſe faire aux conjonctures, & non les conjonctures aux hommes.* Mais la prudence & la prévoyance doivent amener ce qui eſt abſolument néceſſaire, comme le pain & le fourage. On peut faire des arrangements pendant les quartiers d'hiver, qui ne ſeroient pas poſſibles en Campagne, lorſque l'Armée eſt en mouvement & qu'elle marche d'un endroit à l'autre, parce que les mauvais chemins & l'éloignement retardent

quelquefois d'un jour ou deux l'arrivée des convois.

Notre Armée a toujours été bien pourvue pendant cette derniére Guerre, bien-qu'elle ſe ſoit trouvée ſouvent dans des lieux où la diſette étoit à craindre, & où il paroîſſoit impoſſible de ſubſiſter; ce qui prouve que la prévoyance opére des miracles. L'ordre & la diſcipline que les Troupes obſervent pendant la Campagne, contribuent beaucoup à la facilité de ſubſiſter pendant l'hivet, parce qu'alors le payſan qui a renfermé ce qu'il a de meilleur, le donne pour la nouriture des Troupes.

Les Ruſſes ſe plaignoient ſouvent de la diſette des vivres, parce qu'ils feſoient piller & ruiner le pays par leurs Coſaques qui précédoient l'Armée de quelques marches, de ſorte que les Troupes en arrivant ne trouvoient à dix lieues à la ronde, que des campagnes ruinées & des villages déſerts & abandonnés.

Pour aſſurer les vivres à une Armée, il faut pratiquer ce qui a été obſervé pendant le cours de cette Guerre : on aſſemble dans les fortereſſes ou dans des endroits fermés d'une muraille les farines & l'aveine; on éléve enſuite des magaſins de fourage, & on entretient une communication libre avec ces magaſins qu'on fait garder par des Troupes. On oblige les villages des environs d'envoyer à l'Armée des légumes, la volaille & les denrées néceſſaires qu'on leur paie à un prix réglé. On leur déli-

TABLE
DES
ARTILCLES CONTENUS EN CE VOLUME.

Page

Article I. *De l'Armée* 1
Article II. *De l'assemblée des Troupes qui composent l'Armée* 5
Article III. *Du choix des Camps, & des précautions qu'on observe pour leur sureté* 7
Article IV. *Des Marches d'une Armée* 14
Article V. *De la nécessité de connoître parfaitement le pays où se fait la guerre.* 26
Article VI. *Des fourages* 31
Article VII. *De la façon d'attaquer le Camp de l'Ennemi, lorsqu'il fourage* 40
Article VIII. *Des Stratagêmes & du Coup d'œil* 45
Article IX. *Du passage des rivières* 49
Article X. *Des moyens d'empêcher le passage d'une riviére* 58
Article XI. *Des Convois & des Magasins.* 62
Article XII. *De l'attaque d'un Convoi* 68
Article XIII. *Des détachements & des postes.* 71
Article XIV. *Des moyens d'assurer son poste & de le défendre* 73
Article XV. *De la façon d'attaquer un poste* . . 83
Article XVI. *Des Camps retranchés* 91
Article XVII. *Des surprises d'Armées* 104
Article XVIII. *De la Guerre offensive* 112
Article XIX. *De la défensive* 125

Page

Article XX. *Des diverſions & différents mouvements d'une Armée* 132

Article XXI. *Des lieux avantageux pour une bataille* 147

Article XXII. *De ce qui précéde une bataille.* 150

Article XXIII. *Des Batailles* 152

Article XXIV. *Des avantages d'une Bataille gâgnée* 166

Article XXV. *Des ſuites d'une Bataille perdue.* 170

Article XXVI. *De la retraite d'une Armée après la bataille* 173

Article XXVII. *De la Marche d'une Armée pendant ſe retraite* 180

Article XXVIII. *De la façon de ſuivre l'Ennemi dans ſa retraite* 193

Article XXIX. *De l'attaque d'un Camp retranché* 200

Article XXX. *Des Cantonnements, & quartiers d'hiver* 210

Fautes à Corriger.

Pag. 64 .. qui voit des projets. *Liſez* .. ſes projets

pag. 123 .. de nos Généraux .. *liſez* .. des Généraux

pag. 143. (*dans la note*). Wieſengebirg *liſez* Rieſengebirg

pag. 197 .. une deux places .. *liſez* une ou deux places

pag. 200 .. les progrès de l'Ennemi *liſez* de ſon adverſaire.

vre des paſſeports, & on leur donne toutes les ſuretés pour venir & retourner librement. On oblige les bouchers, & on leur fournit les commodités de ſe pourvoir de bœufs, de veaux & de moutons; on fait veiller à la diſtribution des vivres, afin que l'abondance ne régne pas d'un côté, & la diſette de l'autre.

La biére & le brandevin manquoient très-rarement chez nous, tandis que l'Autriche & la Hongrie nous fourniſſoient abondamment leurs vins. Lors même que notre Armée campoit à Liſſa dans ſa Siléſie, il y avoit presque tous les jours devant le front de chaque Régiment, un charoit chargé de vivres que les payſans amenoient volontiers pour ſe défaire des choſes qu'ils ne croyoient pas en ſureté chez eux; ce qui les mettoit en état de payer les contributions, & empêchoit le déſordre & l'avidité du Soldat qui pouvoit acheter ce dont il avoit beſoin. Quoique nos Armées fuſſent ſouvent éloignées de leurs frontiéres, dans des endroits ruinés par le ſéjour continuel des Troupes, on voyoit les payſans arriver de la Bohême avec des brouettes, des panniers & des chariots, qui amenoient l'abondance. Je crois que peu d'Armées pouront ſe faire honneur d'une pareille reſſource.

Revenons aux quartiers d'hiver. Ce n'eſt pas ſeulement le tems de donner du repos aux Troupes pour ſe remettre de leurs fatigues, mais de les habiller & de les augmenter. Les pays doivent livrer leurs recrues de bonne heu-

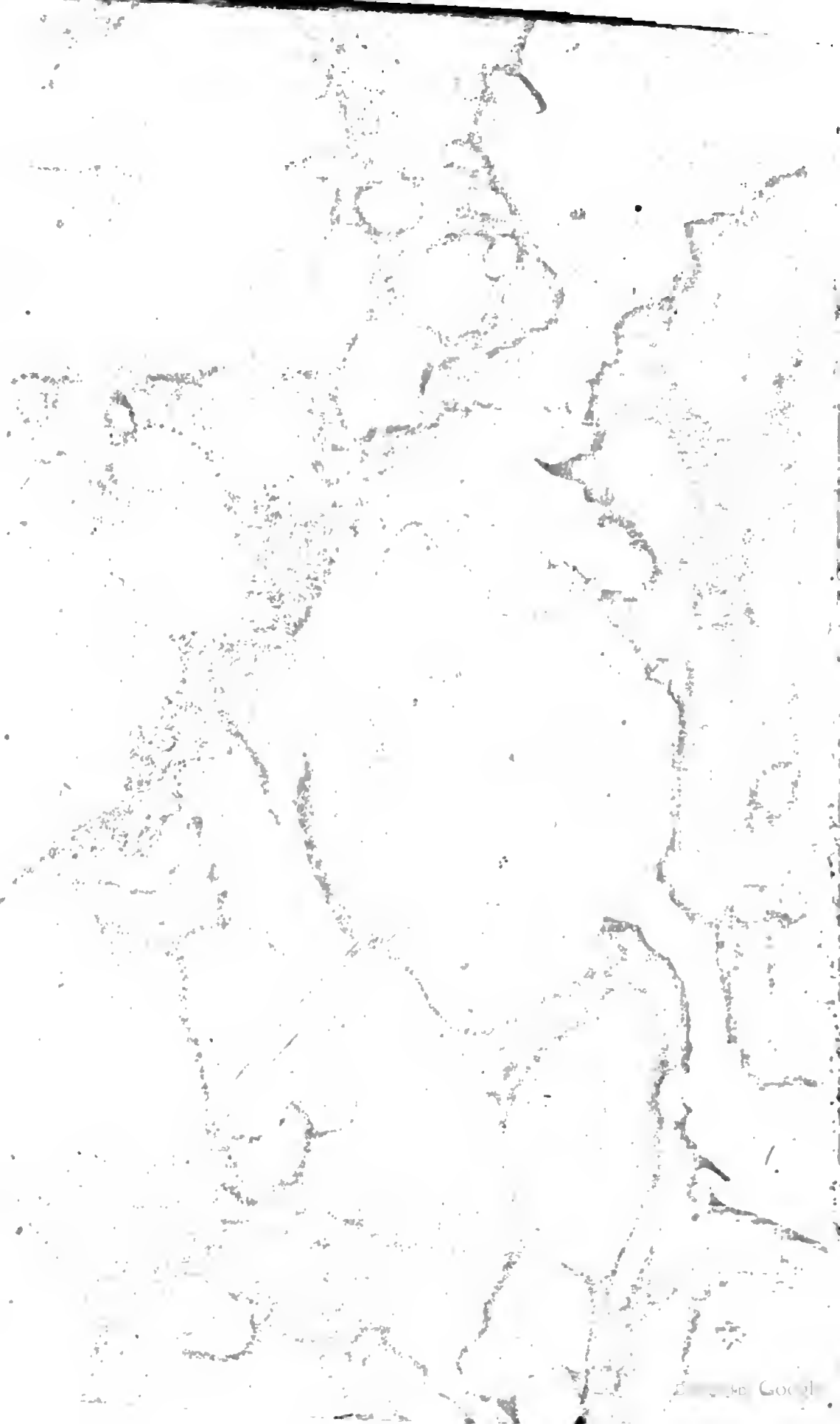
re, afin qu'elles arrivent pour être exercées & miſes en état d'entrer en Campagne. Le nombre d'hommes eſt peu à conſidérer dans une Armée, mais ſeulement le nombre de Soldats & de combatants en état de faire leur devoir.

Le mois d'Avril eſt deſtiné à former les Bataillons & à exercer les Régiments, même le mois de Mars ſi la ſaiſon & le climat le permettent. La Cavalerie exerce également les jeunes chevaux, les accoutume au feu, & aux évolutions néceſſaires. Les Officiers ne doivent pas épargner leurs peines pendant ce tems, mais travailler, cultiver & faire éclore les lauriers qu'on moiſſonne pendant la Campagne.

Le titre d'abrégé que porte cette ouvrage ne permet pas de m'étendre plus loin : j'aurois pu le groſſir de pluſieurs autres exemples remarquables que les Généraux nous ont donnés pendant cette derniére Guerre; mais on les trouvera dans l'Hiſtoire, détaillés avec l'ordre néceſſaire pour faire comprendre la beauté & les ſuites des différents mouvements qui ſe ſont faits.

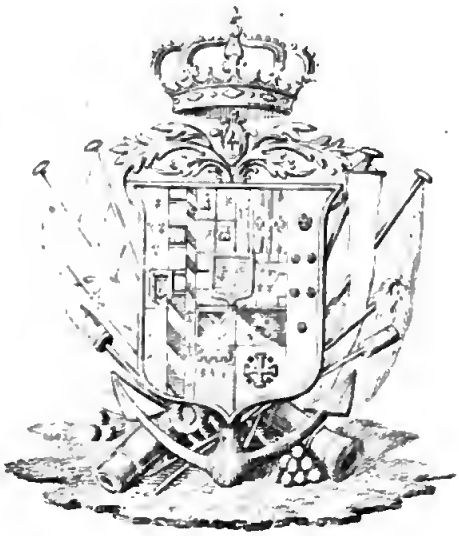
FIN.

608746



REALE OFFICIO TOPOGRAFICO

Armadio 6



Scansia 4.ª

N.° 6